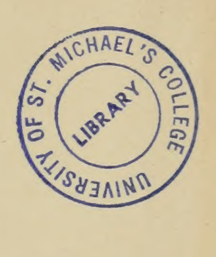


MOLIÈRE

EUVRES
MPLÈTES



COLLECTION SELECTA
DES CLASSIQUES GARNIER



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MOLIÈRE

—

I

Édition limitée à MILLE *exemplaires numérotés et tirés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.*

N° 

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

ACCOMPAGNÉE DE NOTES TIRÉES DE TOUS LES COMMENTATEURS
AVEC DES REMARQUES NOUVELLES

PAR M. FÉLIX LEMAISTRE

PRÉCÉDÉE DE LA

VIE DE MOLIÈRE PAR VOLTAIRE

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



VIE DE MOLIÈRE

PAR VOLTAIRE

Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté, et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentiments du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des Halles[1]. Son père, Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre tapissier chez le roi, marchand fripier, et Anne Boutet[2], sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parents obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appelait ailleurs. On a souvent remarqué que ceux qui se sont fait un nom dans les beaux-arts les ont cultivés malgré leurs parents, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

1. Ceci n'est pas exact, quoique longtemps admis.

2. Des actes authentiques, découverts en 1821, par M. Beffara, constatent que Molière naquit le 15 janvier 1622, de Jean Poquelin et de Marie Cressé, et non pas Anne Boutet rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne[1]. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège et il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, et l'envoya externe aux Jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois qui croyait la fortune de son fils perdue s'il étudiait. Le jeune Poquelin fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres et de Molière.

Il y avait alors dans ce collège deux enfants qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'étaient Chapelle et Bernier : celui-ci connu par ses voyages aux Indes, et l'autre célèbre par quelques vers naturels et aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur. L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel; et, pour lui donner de l'émulation, il faisait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parents étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire et pris au hasard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi, ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna la philosophie d'Épicure, qui, quoique aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'École, et n'en avait pas la barbarie. Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collège, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans le voyage que ce monarque fit en Languedoc en 1641; et, de retour à Paris, sa passion pour la

1. Ce fait, généralement admis, est nié par quelques critiques modernes, qui appuient leur incrédulité sur des dates qu'ils regardent comme précises. Toujours est-il qu'on l'a cru vrai jusqu'à nos jours (F. L.)

comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un État quand elle est perfectionnée. Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville : ils jouaient les pièces de Hardy, de Monchrétien ou de Balthasar Baro. Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour ce siècle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour le spectacle mit le goût de la comédie à la mode, et il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres : on l'appela l'*Illustre Théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé Magnon, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur l'Illustre Théâtre. Ce fut alors que Poquelin, sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de ses talents de l'utilité et de la gloire.

On sait que chez les Athéniens les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de Molière, et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des comédiens d'Italie et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était le Grand, s'appelait Belleville dans la tragédie, et Turlupin dans la farce, d'où vient le mot de *turlupinade*. Hugues Guéret était connu, dans les pièces sérieuses, sous le nom de Fléchelles ; dans la farce, il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait Gautier-Garguille ; de même, Arlequin et Scaramouche n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé Molière, auteur de la tragédie de *Polyxène*.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France; il employa ces années à cultiver son talent et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il faisait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais, très informes, tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *Trois docteurs rivaux*, le *Maître d'école*, ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre : l'une est le *Médecin volant*, et l'autre la *Jalousie de Barbouillé*[1]. Elles sont en prose et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidents de la première qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui ;* et on trouve dans la *Jalousie de Barbouillé* un canevas, quoique informe, du troisième acte de *George Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa fut l'*Étourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon, en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut. Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, et il partit de Lyon pour les états de Languedoc avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, fils d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la Duparc, de la Béjart et de la de Brie. Le prince de Conti, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière, qu'il avait vu au collège; il lui donna une protection distinguée. Molière joua devant lui l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux* et les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des *Précieuses*, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales[2]; mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville. On prétend que le prince

1. Nous avons donné l'une et l'autre en tête de cette édition, non à titre de chefs-d'œuvre, bien entendu mais comme un complément curieux des *Œuvres complètes* de Molière. (F. L.)

2. La comédie des *Précieuses ridicules* ne fut point jouée d'abord en province, comme Voltaire le répète d'après Grimarest. Elle fut représentée pour la première fois, à Paris sur le théâtre du Petit-Bourbon, le 18 novembre 1659. Elle eut un succès extraordinaire; dès la seconde représentation, les comédiens furent obligés d'augmenter le prix des places, pour diminuer l'affluence des spectateurs, qui était excessive. Molière jouait le rôle de Mascarille. (Auger.)

de Conti voulut alors faire Molière son secrétaire, et que, heureusement pour la gloire du théâtre français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conti lui donna accès auprès de Monsieur, frère unique du roi Louis XIV; Monsieur le présenta au roi et à la reine mère. Sa troupe et lui représentèrent, la même année, devant Leurs Majestés, la tragédie de *Nicomède*, sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des Gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours par lequel il remerciait Sa Majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte qu'il avait jouée en province. La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière, et l'on joua dans l'instant le *Docteur amoureux*. Depuis ce temps, l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte ou de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, et partagèrent le théâtre du Petit-Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années. La troupe de Molière jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis et les samedis, et les Italiens les autres jours. La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès lors la troupe de Molière prit le titre de *Troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du Palais-Royal. Le cardinal de Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame*, tragédie dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle était aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie, et je suis obligé de remarquer à cette occasion que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre sup-

portable : c'est une barbarie gothique que les Italiens nous reprochent avec raison[1]. Les bonnes pièces sont en France, et les belles salles en Italie. La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'Opéra, quoique ce vaisseau fût moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas : il avait une volubilité dans la voix et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme[2] d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus a donné ce portrait-ci de Molière :

« Il n'étoit ni trop gras ni trop maigre ; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchoit gravement, avoit l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donnoit lui rendoient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer, et, quand il lisoit ses pièces aux comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures de leur mouvement naturel. »

Molière se fit dans Paris un très grand nombre de partisans et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faisant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue, et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage.

Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'esprit très juste sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour et la ville aux pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels,

1. En dépit du *progrès indéfini*, si vanté de nos jours nos salles de spectacle, si décriées par Voltaire, laissent encore beaucoup à désirer et la France n'a point encore à l'heure qu'il est. de théâtres modèles. (F. L. 1861).

2. Mademoiselle du Croisy, fille du comédien du Croisy, et femme de Paul Poisson, comédien, fils de Raimond Poisson.

surtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs et leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots; on lui imputa des livres scandaleux; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissants, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général, et il eût succombé sous ces accusations si ce même roi, qui encouragea et qui soutint Racine et Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut, à la vérité, qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre avec ce qu'il avait placé allait à trente mille livres de rente, somme qui, en ce temps-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui[1].

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîner du roi : « *Vous avez un médecin*, dit le roi à Molière, *que vous fait-il?* — Sire, répondit Molière, nous causons ensemble; il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris. »

Il faisait de son bien un usage noble et sage; il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelle, les Jonsac, les Desbarreaux, etc., qui joignaient la volupté et la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit et par son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Molière et vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, et disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes des *charités*. Il encourageait souvent par des présents considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortait de Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène et Chariclée;* et, quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune

1. De nos jours la différence serait bien plus forte. (F. L.)

auteur de cent louis, et lui donna le plan des *Frères ennemis*. Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'est-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi. Il est très triste pour l'honneur des lettres que Molière et Racine aient été brouillés depuis; de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme, qui, par la supériorité de ses talents et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils. Un jour, Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelques légers secours pour aller rejoindre sa troupe. Molière, ayant su que c'était un nommé Mondorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner. Celui-ci répondit au hasard : « Quatre pistoles. — Donnez-lui quatre pistoles pour moi, lui dit Molière; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous »; et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits; mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre : un instant après le pauvre court après lui, et lui dit : « Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. — Tiens, mon ami, dit Molière, en voilà un autre »; et il s'écria : « Où la vertu va-t-elle se nicher ! » Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu'il étudiait partout la nature, en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès et par ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé, en 1661, une jeune fille née de la Béjart et d'un gentilhomme nommé Modène. On disait que Molière en était le père : le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Molière n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle est exposée rendirent ce mariage malheureux, et Molière, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amer-

tumes, et quelquefois les ridicules qu'il avait si souvent joués sur le théâtre, tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par le talent s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses; car pourquoi les talents nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée et qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *Juro*, dans le divertissement de la réception du malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques instants par deux de ces religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans[1]. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent Harlay de Chanvalon, archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Molière. Le roi le regrettait; et ce monarque, dont il avait été le domestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans Molière que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; et ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux P. Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour Molière, est la seule qui mérite d'être rapportée et la seule qui ne soit pas dans cette fausse

1. Il n'avait que cinquante et un ans.

et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au devant de ses ouvrages :

Tu réformas et la ville et la cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Non seulement j'ai omis dans cette vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle et ses amis; mais je suis obligé de dire que ces contes, adoptés par Grimarest, sont très faux. Le feu duc de Sully, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

MOLIÈRE ET LA COMÉDIE

PAR LA HARPE

I

LE MOLIÈRE

L'éloge d'un écrivain est dans ses ouvrages; on pourrait dire que l'éloge de Molière est dans ceux des écrivains qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, tant les uns et les autres sont loin de lui. Des hommes de beaucoup d'esprit et de talent ont travaillé après lui, sans pouvoir ni lui ressembler ni l'atteindre. Quelques-uns ont eu de la gaieté, d'autres ont su faire des vers; plusieurs même ont peint des mœurs. Mais la peinture de l'esprit humain a été l'art de Molière; c'est la carrière qu'il a ouverte et qu'il a fermée : il n'y a rien en ce genre, ni avant lui ni après.

Molière est, de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme, sans annoncer qu'il l'observait; et même il a plus l'air de le savoir par cœur que de l'avoir étudié. Quand on lit ses pièces avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même.

Molière n'est jamais fin : il est profond; c'est-à-dire que, lorsqu'il a donné son coup de pinceau, il est impossible d'aller au delà. Ses comédies, bien lues, pourraient suppléer à l'expérience, non pas parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme, qui ne change point. C'est une suite de traits dont aucun n'est perdu : celui-ci est pour moi, celui-là est pour mon voisin. Et ce qui prouve le plaisir que procure une imitation parfaite, c'est que mon voisin et moi nous rions de très bon cœur de nous voir ou sots, ou faibles, ou impertinents, et que nous serions furieux si l'on

nous disait d'une autre façon la moitié de ce que nous dit Molière.

II

Qui est-ce qui égale Racine dans l'art de peindre l'amour? C'est Molière (dans la proportion que comporte la différence absolue de deux genres). Voyez les scènes des amants dans le *Dépit amoureux*, premier élan de son génie; dans le *Misanthrope*, entendez Alceste s'écrier : *Ah ! traîtresse !* quand il ne croit pas un mot de toutes les protestations d'amour que lui fait Célimène, et que pourtant il est enchanté qu'elle les lui fasse; dans le *Tartufe*, relisez toute cette admirable scène où deux amants viennent de se raccommoder, et où l'un des deux, après la paix faite et scellée, dit pour première parole :

> Ah çà ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?

Revoyez cent traits de cette force, et, si vous avez aimé, vous tomberez aux genoux de Molière, et vous répéterez ce mot de Sadi : *Voilà celui qui sait comme on aime.*

Qui est-ce qui égale Racine dans le dialogue? qui est-ce qui a un aussi grand nombre de ces vers pleins, de ces vers nés, qui n'ont pas pu être autrement qu'ils ne sont, qu'on retient dès qu'on les entend, et que le lecteur croit avoir faits? C'est encore Molière. Quelle foule de vers charmants ! quelle facilité ! quelle énergie ! surtout quel naturel ! Ne cessons de le dire : le naturel est le charme le plus sûr et le plus durable; c'est lui qui fait vivre les ouvrages, parce que c'est lui qui les fait aimer; c'est le naturel qui rend les écrits des anciens si précieux, parce que, maniant un idiome plus heureux que le nôtre, ils sentaient moins le besoin de l'esprit; c'est le naturel qui distingue le plus les grands écrivains, parce qu'un des caractères du génie est de produire sans effort; c'est le naturel qui a mis La Fontaine, qui n'inventa rien, à côté des génies inventeurs : enfin c'est le naturel qui fait que les *Lettres d'une mère à sa fille* sont quelque chose, et que celles de Balzac, de Voiture, et la déclamation et l'affectation en tout genre, sont, comme dit Sosie, *rien ou peu de chose.*

III

Les Crispins de Regnard, les paysans de Dancourt, font rire au théâtre; Dufresny étincelle d'esprit dans sa tournure

originale; le *Joueur* et le *Légataire* sont d'excellentes comédies; le *Glorieux*, la *Métromanie*, et le *Méchant* ont des beautés d'un autre ordre. Mais rien de tout cela n'est Molière : il a un trait de physionomie qu'on n'attrape point; on le retrouve jusque dans ses moindres farces, qui ont toujours un fonds de vérité et de morale. Il plaît autant à la lecture qu'à la représentation, ce qui n'est arrivé qu'à Racine et à lui; et même, de toutes les comédies, celles de Molière sont à peu près les seules que l'on aime à relire. Plus on connaît Molière, plus on l'aime; plus on étudie Molière, plus on l'admire. Après l'avoir blâmé sur quelques articles, on finit par être de son avis : c'est qu'alors on en sait davantage. Les jeunes gens pensent communément qu'il charge trop : j'ai entendu blâmer *le pauvre homme !* répété si souvent. J'ai vu depuis précisément la même scène, et plus forte encore; et j'ai compris que, lorsqu'on peignait des originaux pris dans la nature, et non pas, comme autrefois, des êtres imaginaires, l'on ne pouvait guère charger ni les ridicules ni les passions.

IV

Il faut pardonner à Molière si dans ses deux premières pièces, l'*Étourdi* et le *Dépit amoureux*, il suivit la route vulgaire avant d'en frayer une nouvelle. Les ressorts forcés et la multiplicité d'incidents dénués de toute vraisemblance excluent ces deux pièces du rang des bonnes comédies. Il y a même une inconséquence marquée dans le plan de l'*Étourdi :* c'est que, son valet ne lui faisant point part des fourberies qu'il médite, il est tout simple que le maître les traverse sans être taxé d'étourderie. On voit trop que l'auteur voulait à toute force amener des *contre-temps :* aussi a-t-il joint ce titre à celui de l'*Étourdi*, ce qui ne répare point le vice du sujet.

Mais, si les plans de Molière étaient encore aussi défectueux que ceux de ses contemporains, il avait déjà sur eux un grand avantage : c'était un dialogue plus naturel et plus raisonnable, et un style de meilleur goût. Ce mérite et la gaieté du rôle de Mascarille ont soutenu cette pièce au théâtre, malgré tous ses défauts. Il n'y en a pas moins dans le *Dépit amoureux*. Le sujet est absolument incroyable : toute l'intrigue roule sur une supposition inadmissible, qu'un homme s'imagine être marié avec la femme qu'il aime, le lui soutienne à elle-même, et soit marié en effet avec une autre. Dans l'état des choses tel que l'auteur l'établit, et tel que la décence ne

permet pas même de le rapporter ici, cette méprise est impossible. Il fallait que l'on fût bien accoutumé à compter pour rien le bon sens et les bienséances, puisque la plupart des pièces du temps n'étaient ni plus vraisemblables ni plus décentes.

C'est pourtant dans cet ouvrage, dont le fond est si vicieux, que Molière fit voir les premiers traits du talent qui lui était propre. Deux scènes dont il n'y avait point de modèle, et que lui seul pouvait faire, celles de la brouillerie des deux amants, et du valet avec la suivante, annonçaient l'homme qui allait ramener la comédie à son but, à l'imitation de la nature. Elles sont si parfaites, à deux ou trois vers près, qu'elles ont suffi pour faire vivre l'ouvrage, et ces deux scènes valent mieux que beaucoup de comédies.

Dès son troisième ouvrage, il sortit entièrement de la route tracée et en ouvrit une où personne n'osa le suivre. Les *Précieuses ridicules*, quoique ce ne fût qu'un acte sans intrigue, firent une véritable révolution : l'on vit pour la première fois sur la scène le tableau d'un ridicule réel et la critique de la société. Elles furent jouées quatre mois de suite avec le plus grand succès. Le jargon des mauvais romans, qui était devenu celui du beau monde, le galimatias sentimental, le phébus des conversations, les compliments en métaphores et en énigmes, la galanterie ampoulée, la recherche des jeux de mots, toute cette malheureuse dépense d'esprit pour n'avoir pas le sens commun fut foudroyée d'un seul coup. Un comédien corrigea la cour et la ville, et fit voir que c'est le bon esprit qui enseigne le bon ton, que ceux qu'on appelle les gens du monde croient posséder exclusivement. Il fallut convenir que Molière avait raison; et, quand il montra le miroir, il fit rougir ceux qui s'y regardaient. Tout ce qu'il avait censuré disparut bientôt, excepté les jeux de mots, sorte d'esprit trop commode pour que ceux qui n'en ont pas d'autre puissent se résoudre à y renoncer.

Quand on lit ce passage de Molière : « La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour les courtisans! et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : *Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil*, à cause que Bonneuil est un village à trois lieues de Paris; cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? » ne dirait-on pas que ce morceau a été écrit hier?

Il faut sans doute estimer le grand sens de ce vieillard qui, à la représentation des *Précieuses*, cria du milieu du parterre : *Courage, Molière ! voilà la bonne comédie.* Mais, en vérité, j'admire Ménage, qui en sortant dit à Chapelain : *Monsieur, nous admirions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être si finement et si justement critiquées.* Le mot de l'homme du parterre n'était que le suffrage de la raison; l'autre était le sacrifice de l'amour-propre et le plus grand triomphe de la vérité.

L'*École des Maris* fut le premier pas qu'il fit dans la science de l'intrigue. C'est une pièce parfaitement intriguée, où le jaloux est dupé sans être un sot, où la finesse réussit parce qu'elle ressemble à la bonne foi, et où celui qu'on trompe n'est jamais plus heureux que lorsqu'il est trompé. Boccace et d'Ouville en ont fourni les situations principales; mais ce qu'on emprunte d'un conte diminue seulement le mérite de l'invention sans ôter rien au mérite de l'ensemble dramatique, dont la difficulté est sans comparaison plus grande. De plus, il y a ici, ce qui alors n'était pas plus connu, de la morale et des caractères.

L'*École des Femmes* n'est pas moins instructive : la conduite n'en est pas si régulière, mais le comique en est plus fort.

V

Le *Mariage forcé*, comédie-ballet en un acte, était encore un de ces intermèdes bouffons qui faisaient partie des spectacles de la cour. On l'appela le *Ballet du Roi*, parce que Louis XIV y dansa. Le principal rôle est un Sgnanarelle, nom qui désignait, dans les anciennes farces, un personnage imbécile ou grotesque. Il n'y a aucune intrigue dans la pièce; mais, accoutumé à placer partout la critique des mœurs, Molière se moque ici du verbiage scientifique que les pédants de l'école avaient conservé, quoiqu'il fût passé de mode partout ailleurs; et il joue dans les deux docteurs, Pancrace et Marphurius, la manie de philosopher hors de propos, la morgue de la science, et la sottise du phyrrhonisme. La fureur de Pancrace à propos de la *forme du chapeau* n'était point un tableau chargé, dans un temps où l'on rendait encore des arrêts en faveur d'Aristote; et, quand Sganarelle donne des coups de bâton au pyrrhonien Marphurius, en lui représentant que, selon sa doctrine, il ne doit pas être sûr que ce soient des coups de bâton, il se sert d'un argument proportionné à la folie de cette doctrine.

C'est malgré lui que Molière fit le *Festin de Pierre*. Ce vieux

canevas était originaire d'Espagne, où il avait fait une grande fortune; et il était bien juste qu'un peuple qui voyait avec édification la Vierge et les diables danser ensemble, et les sept sacrements en ballets, vît avec une sainte terreur marcher une statue sur la scène, et l'enfer s'ouvrir pour engloutir un athée. Mais, comme le peuple est partout le même, ce sujet n'eut pas moins de succès à Paris, sur le théâtre d'Arlequin. Toutes les troupes comiques (il y en avait alors quatre à Paris) voulurent avoir et eurent en effet leur *Festin de Pierre*, comme celle des Italiens; car il faut remarquer que ce sont toujours les ouvrages faits pour la multitude qui ont de ces prodigieux succès de mode, attachés à un nom qui suffit pour attirer la foule à tous les théâtres. Il n'y eut qu'un *Misanthrope* et qu'un *Tartufe*; mais il y eut dans l'espace de peu d'années cinq *Festin de Pierre*. Molière, pour contenter sa troupe, fut obligé d'en faire un; mais ce fut le seul qui ne réussit pas. Ce n'est pas qu'il ne valût beaucoup mieux que tous les autres, mais il était en prose; et c'était alors une nouveauté sans exemple. On n'imaginait pas qu'une comédie pût n'être pas en vers, et la pièce tomba. Ce ne fut qu'après la mort de Molière que Thomas Corneille versifia le *Festin de Pierre*, en suivant, à peu de chose près, le plan et le dialogue de la pièce en prose. Il réussit, et c'est le seul que l'on joue encore[1]. La scène de M. Dimanche est comique, et le morceau sur l'hypocrisie annonçait, dans l'auteur original, l'homme qui devait bientôt faire le *Tartufe*.

L'*Amour médecin* est la première scène où Molière ait déclaré la guerre à la Faculté, et cette guerre dura jusqu'à la fin de sa vie; car son dernier ouvrage, le *Malade imaginaire*, fut encore fait contre les médecins. Comme, malgré l'utilité réelle de la médecine et le mérite supérieur de plusieurs de ceux qui l'ont cultivée, il n'y a point de science qui soit plus susceptible de tous les genres de charlatanisme, puisqu'elle domine sur les hommes par le premier de tous les intérêts, l'amour de la vie et la crainte de la mort, c'est un objet qui ne devait point échapper à un poète comique. D'ailleurs, le pédantisme, qui, chez les médecins du dernier siècle, était l'enseigne de la science, prêtait beaucoup au ridicule; et l'on sait combien Molière en a tiré parti. Ce ridicule a disparu, parce qu'il ne tenait qu'aux formes extérieures; mais l'esprit de corps, qui ne change point, et tous les préjugés, tous les

1. On a repris de nos jours la pièce en prose telle qu'elle a été écrite par Molière (F. L.)

travers qui en résultent, ont fourni au poète observateur une foule de mots heureux, devenus proverbes, et qu'on cite d'autant plus volontiers, qu'ils sont encore aujourd'hui tout aussi vrais que de son temps. C'est aussi dans cette pièce qu'il a caractérisé les *donneurs d'avis* par une scène charmante, dont tout l'esprit est dans ce mot si connu : *Monsieur Josse, vous êtes orfèvre.* On assure que l'*Amour médecin,* qui a trois actes, fut fait et appris en cinq jours. Ce n'était pas assez pour cela d'être Molière : il fallait aussi être chef de troupe.

VI

LE MISANTHROPE

Autant Molière avait été jusque-là au-dessus de tous ses rivaux, autant il fut au-dessus de lui-même dans le *Misanthrope.* Emprunter à la morale une des plus grandes leçons qu'elle puisse donner aux hommes; leur démontrer cette vérité qu'avaient méconnue les plus fameux philosophes anciens, que la sagesse même et la vertu ont besoin d'une mesure, sans laquelle elles deviennent inutiles, ou même nuisibles; rendre cette leçon comique sans compromettre le respect dû à l'homme honnête et vertueux, c'était là sans doute le triomphe d'un poète philosophe, et la comédie ancienne et moderne n'offrait aucun exemple d'une si haute conception. Aussi arriva-t-il d'abord à Molière ce que nous avons vu arriver à Racine : les spectateurs ne purent pas l'atteindre; il avait franchi de trop loin la sphère des idées vulgaires. Le *Misanthrope* fut abandonné, parce qu'on ne l'entendit pas. On était encore trop accoutumé au gros rire : il fallut retirer la pièce à la quatrième représentation. Ces méprises si fréquentes nous font rougir, et ne nous corrigent pas de la précipitation de nos jugements. Ce n'est pas que l'exemple du *Misanthrope* et d'*Athalie* puisse se renouveler aisément : ce sont des chefs-d'œuvre d'un ordre trop supérieur; mais on peut assurer que, dans tous les temps, des ouvrages d'un très grand mérite, confondus d'abord dans l'opinion et dans l'égalité du succès avec les productions les plus médiocres, n'arrivent à leur place qu'après bien des années, et que la jalousie, qui est dans le secret, a le plaisir de les voir longtemps dans la foule avant que la voix publique les ait vengés d'une concurrence indigne et proclamés dans le rang qui leur est dû.

Molière se conduisit en homme habile : il sentit que le *Misanthrope* n'avait besoin que d'être entendu; et, puisque cette pièce ne pouvait par elle-même attirer le public, il trouva le moyen de l'y faire revenir en le servant selon son goût. Il donna la farce du *Fagotier;* et, à la faveur de *Sganarelle*, on eut la complaisance d'écouter le *Misanthrope*, dont le succès alla toujours en croissant, à mesure que les spectateurs, en s'instruisant, devenaient plus dignes de l'ouvrage.

VII

DES FARCES DE MOLIÈRE. — D'AMPHITRYON, DE L'AVARE, DES FEMMES SAVANTES

La *Comtesse d'Escarbagnas*, le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin*, *Monsieur de Pourceaugnac*, sont dans ce genre de bas comique qui a donné lieu au reproche que le sévère Despréaux fait à Molière, d'avoir *allié Tabarin à Térence.*

J'avoue que je ne saurais me résoudre à ranger le *Bourgeois gentilhomme* dans le rang de ces farces, si amusantes d'ailleurs, dont je viens de parler. J'abandonne volontiers les deux derniers actes : je conviens que, pour ridiculiser dans M. Jourdain cette prétention, si commune à la richesse roturière, de figurer avec la noblesse, il n'était pas nécessaire de le faire assez imbécile pour donner sa fille au fils du Grand Turc, et devenir mamamouchi : ce spectacle grotesque est évidemment amené pour remplir la durée de la représentation ordinaire de deux pièces, et divertir la multitude, que ces sortes de mascarades amusent toujours.

Mais les trois premiers actes sont d'un très bon comique : sans doute celui du *Misanthrope* et du *Tartufe* est beaucoup plus profond; mais il n'y en a pas un plus vrai ni plus gai que le personnage de M. Jourdain. Tout ce qui est autour de lui le fait ressortir : sa femme, sa servante Nicole; ses maîtres de danse, de musique, d'armes et de philosophie; le grand seigneur, son ami, son confident et son débiteur, la dame de qualité dont il est amoureux, le jeune homme qui aime sa fille, et qui ne peut l'obtenir de lui parce qu'il n'est pas gentilhomme; tout sert à mettre en jeu la sottise de ce pauvre bourgeois, qui est presque parvenu à se persuader qu'il est noble, ou du moins à croire qu'il a fait oublier sa naissance;

si bien que, quand sa femme lui dit : *Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?* M. Jourdain dit naïvement : *Ne voilà pas le coup de langue?* Il faut être M. Jourdain pour se plaindre d'un *coup de langue* quand on lui rappelle qu'il est le fils de son père.

Mais, d'ailleurs, sous combien de faces diverses Molière a multiplié ce ridicule si commun et fait voir tout ce qu'il coûte! On lui emprunte son argent pour parler de lui *dans la chambre du roi;* on prend sa maison pour régaler à ses dépens la maîtresse d'un autre; et tout le monde, femme, servante, valets, étrangers, se moquent de lui. Mais Molière a su tirer encore des autres personnages un comique inépuisable : l'humeur brusque et chagrine de madame Jourdain; la gaieté franche de Nicole; la querelle des maîtres sur la prééminence de leur art; les préceptes de modération débités par le philosophe, qui, un moment après se met en fureur, et se bat en l'honneur et gloire de la philosophie; la leçon de M. Jourdain, à jamais fameuse par cette découverte qui ne sera point oubliée, que depuis quarante ans *il faisait de la prose sans le savoir;* la futilité de la scolastique si finement raillée; le repas donné à Dorimène par M. Jourdain, sous le nom du courtisan Dorante; la galanterie niaise du bourgeois, et le sang-froid cruel de l'homme de cour qui l'immole à la risée de Dorimène, tout en lui empruntant sa maison, sa table et sa bourse; la brouillerie des deux jeunes amants et de leurs valets, sujet traité si souvent par Molière, et avec une perfection toujours la même et toujours différente : tous ces morceaux sont du grand peintre de l'homme, et nullement du farceur populaire.

C'est là sans doute le mérite qui avait frappé Louis XIV lorsqu'on représenta devant lui le *Bourgeois gentilhomme,* que la cour ne goûta pas, apparemment à cause de la mascarade des derniers actes. Le roi, dont l'esprit juste avait senti tout ce que valaient les premiers, dit à Molière, qui était un peu consterné : *Vous ne m'avez jamais tant fait rire.* Et aussitôt la cour et la ville furent de l'avis du monarque.

Je suis forcé de convenir que Rousseau a raison sur *George Dandin*, dont il trouve le sujet immoral. Ce n'est pas que, sous le point de vue le plus général et le plus frappant, la pièce ne soit utilement instructive, puisqu'elle enseigne à ne point s'allier à plus grand que soi, si l'on ne veut être dominé et humilié; mais aussi l'on ne peut nier qu'une femme qui trompe son mari le jour et la nuit, et qui trouve le moyen

d'avoir raison en donnant des rendez-vous à son amant, ne soit d'un mauvais exemple au théâtre; et il peut être plus dangereux de ne voir dans la mauvaise conduite de la femme que des tours plaisants qu'il n'est utile de voir dans *George Dandin* la victime d'une vanité imprudente. Au reste, M. et Mme de Sotenville sont du nombre de ces originaux qui venaient souvent se placer sous les pinceaux de Molière, et qui dans ses moindres compositions font retrouver si souvent la main du maître.

Amphitryon, dont le sujet est pris dans un merveilleux mythologique et des transformations hors de nature, ne peut par conséquent blesser la morale, puisqu'il est hors de l'ordre naturel; mais il blesse un peu la décence, puisqu'il met l'adultère sur la scène, non pas, à la vérité, en intention, mais en action. On a toléré ce qu'il y a d'un peu licencieux dans ce sujet, parce qu'il était donné par la Fable et reçu sur les théâtres anciens; et on a pardonné ce que les métamorphoses de Jupiter et de Mercure ont d'invraisemblable, parce qu'il n'y a point de pièce où l'auteur ait eu plus le droit de dire au spectateur : Passez-moi un fait que vous ne pouvez pas croire, et je vous promets de vous divertir. Peu d'ouvrages sont aussi réjouissants qu'*Amphitryon*. On a remarqué, il y a longtemps, que les méprises sont une des sources de comique les plus fécondes; et, comme il n'y a point de méprise plus forte que celle que peut faire naître un personnage qui paraît double, aucune comédie ne doit faire rire plus que celle-ci : mais, comme le moyen est forcé, le mérite ne serait pas grand si l'exécution n'était pas parfaite.

Je ne sais pourquoi Despréaux, si l'on en croit le *Bolæna*, jugeait si sévèrement *Amphitryon* et semblait même préférer celui de Plaute. Il blâme la distinction, un peu longue, il est vrai, et même un peu subtile, de l'amant et de l'époux, dans les scènes d'Alcmène et de Jupiter : c'est un défaut qui n'est pas dans Plaute; mais ce défaut tient à beaucoup de différents mérites que Plaute n'a pas non plus. En effet, il fallait une scène d'amour à la première entrevue de Jupiter et d'Alcmène, qui devait nécessairement être un peu froide, comme toute scène entre deux amants également satisfaits; mais celle-ci amène la querelle entre Alcmène et Amphitryon, querelle qui produit la réconciliation entre Jupiter sous la forme du mari, et la femme qui le croit tel réellement; et cette réconciliation, qui par elle-même n'est pas sans intérêt, en répand beaucoup sur le rôle d'Alcmène, qui, par la vivacité

de sa douleur et de ses sentiments, nous montre combien elle est sincèrement attachée à son époux. Cet aperçu n'était rien moins qu'indifférent dans le plan de la pièce; il était même très important que la pureté des sentiments d'Alcmène et sa sensibilité vraie rachetassent et couvrissent ce qu'il y a d'involontairement déréglé dans ses actions : rien n'était plus propre à sauver l'immoralité du sujet. Plaute est peut-être excusable de n'y avoir pas même songé sur un théâtre beaucoup plus libre que le nôtre; mais il faut savoir gré à Molière d'en être venu à bout, par une combinaison dont personne ne lui avait fourni l'idée, et que personne, ce me semble, n'avait encore observée.

Molière a bien d'autres avantages sur Plaute. En établissant la mésintelligence d'un mauvais ménage entre Sosie et Cléanthis, il donne un résultat tout différent à l'aventure du maître et du valet, et double ainsi la situation principale en la variant. Il donne à Cléanthis, un caractère particulier, celui de ces épouses qui s'imaginent avoir le droit d'être insupportables, parce qu'elles sont honnêtes femmes. Il porte bien plus loin que Plaute le comique de détails qui naît de l'identité des personnages. Enfin, ne pouvant, par la nature extraordinaire du sujet, y mettre autant de vérité caractéristique et d'idées morales que dans d'autres pièces, il a semé plus que partout ailleurs les traits ingénieux, l'agrément et les jolis vers. Il a surtout tiré un grand parti du mètre et du mélange des rimes; et, par la manière dont il s'en est servi, il a justifié cette innovation, et prouvé qu'il entendait très bien ce genre de versification, que l'on croit aisé, et dont les connaisseurs savent la difficulté, le mérite et les effets.

L'*Avare* est une des pièces de Molière où il y a le plus d'intentions et d'effets comiques. Le principal caractère est bien plus fort que dans Plaute, et il n'y a nulle comparaison pour l'intrigue. Le seul défaut de celle de Molière est de finir par un roman postiche, tout semblable à celui qui termine si mal l'*École des Femmes;* et il est reconnu que ces dénoûments sont la partie faible de l'auteur. Mais, à cette faute près, quoi de mieux conçu que l'*Avare?* L'amour même ne le rend pas libéral, et la flatterie la mieux adaptée à un vieillard amoureux n'en peut rien arracher. Quelle leçon plus humiliante pour lui, et plus instructive pour tout le monde, que le moment où il se rencontre, faisant le métier du plus vil usurier, vis-à-vis de son fils, qui fait celui d'un jeune homme à qui l'avarice de ses parents refuse l'honnête nécessaire? Tel est

le faux calcul des passions : on croit épargner sur des dépenses indispensables, et l'on est contraint tôt ou tard de payer des dettes usuraires. Molière d'ailleurs n'a rien oublié pour faire détester cette malheureuse passion, la plus vile de toutes et la moins excusable. Son avare est haï et méprisé de tout ce qui l'entoure : il est odieux à ses enfants, à ses domestiques, à ses voisins et l'on est forcé d'avouer que rien n'est plus juste. Rousseau fait un reproche très sérieux à Molière de ce que le fils d'Harpagon se moque de lui quand son père lui dit : *Je te donne ma malédiction.* La réponse du fils : *Je n'ai que faire de vos dons*, lui paraît scandaleuse. Il prétend que c'est nous apprendre à mépriser la malédiction paternelle. Mais voyons les choses telles qu'elles sont. La malédiction paternelle est sans doute d'un grand poids, lorsque, arrachée à une juste indignation, elle tombe sur un fils coupable qui a offensé la nature, et que la nature condamne. Mais, en vérité, le fils d'Harpagon n'a offensé personne en avouant qu'il est amoureux de Marianne quand son père offre de la lui donner; et, s'il persiste à dire qu'il l'aimera toujours quand Harpagon convient que ses offres n'étaient qu'un artifice pour avoir le secret de son fils et veut exiger qu'il y renonce, sa résistance n'est-elle pas la chose du monde la plus naturelle et la plus excusable? La malédiction d'Harpagon est-elle même bien sérieuse? Est-ce autre chose, dans cette occasion, qu'un trait d'humeur d'un vieillard jaloux et contrarié? Le fils a-t-il tort de n'y mettre pas plus d'importance que son père n'en met lui-même? La malédiction, dans la bouche d'Harpagon, n'est qu'une façon de parler, et Rousseau nous la présente comme un acte solennel : c'est ainsi qu'on parvient à confondre tous les faits et toutes les idées.

La scène où maître Jacques le cuisinier donne le menu d'un repas à son maître, qui veut l'étrangler dès qu'il en est au rôti, et où maître Jacques le cocher s'attendrit sur les jeûnes de ses chevaux; celle où Valère et Harpagon se parlent sans jamais s'entendre, l'une ne songeant qu'aux beaux yeux de son Élise, et l'autre ne concevant rien aux *beaux yeux de sa cassette;* celle qui contient l'inventaire des effets vraiment curieux qu'Harpagon veut faire prendre pour de l'argent comptant, et bien d'autres encore, sont d'un comique divertissant, dont il faut assaisonner le comique moral.

Le sujet des *Femmes savantes* paraissait bien peu susceptible de l'un et de l'autre. Il était difficile de remplir cinq actes avec un ridicule aussi mince et aussi facile à épuiser que

celui de la prétention au bel esprit. Molière, qui l'avait déjà attaqué dans les *Précieuses*, l'acheva dans les *Femmes savantes*. Mais on fut d'abord si prévenu contre la sécheresse du sujet, et si persuadé que l'auteur avait tort de s'obstiner à en tirer une pièce en cinq actes, que cette prévention, qui aurait dû ajouter à la surprise et à l'admiration, s'y refusa d'abord, et balança le plaisir que faisait l'ouvrage et le succès qu'il devait avoir. L'histoire du *Misanthrope* se renouvela pour un autre chef-d'œuvre et ce fut encore le temps qui fit justice. On s'aperçut de toutes les ressources que Molière avait tirées de son génie pour enrichir l'indigence de son sujet.

VIII

LE TARTUFE

Le *Tartufe* est le pas le plus hardi et le plus étonnant qu'ait jamais fait l'art de la comédie : cette pièce en est le *nec plus ultra ;* en aucun temps, dans aucun pays, il n'a été aussi loin. Il ne fallait rien moins que le *Tartufe* pour l'emporter sur le *Misanthrope ;* et, pour les faire tous les deux, il fallait être Molière. Je laisse de côté les obstacles qu'il eut à surmonter pour la représentation, et dont peut-être il n'eût jamais triomphé, s'il n'avait eu affaire à un prince tel que LouisXIV, et, de plus, s'il n'avait eu le bonheur d'en être particulièrement aimé; je ne m'arrête qu'aux difficultés du sujet. Que l'on propose à un poète comique, à un auteur de beaucoup talent, un plan tel que celui-ci : Un homme dans la plus profonde misère vient à bout, par un extérieur de piété, de séduire un homme honnête, bon et crédule, au point que celui-ci loge et nourrit chez lui le prétendu dévot, lui offre sa fille en mariage, et lui fait, par un acte légal, donation entière de sa fortune. Quelle en est la récompense? le dévot commence par vouloir corrompre la femme de son bienfaiteur, et n'en pouvant venir à bout, il se sert de l'acte de donation pour le chasser juridiquement de chez lui, et abuse d'un dépôt qui lui a été confié pour faire arrêter et conduire en prison celui qui l'a comblé de bienfaits. — J'entends le poète se récrier : Quelle horreur ! on ne supportera jamais sur le théâtre le spectacle de tant d'atrocités, et un pareil monstre n'est pas justiciable de la comédie. Voilà sans doute ce qu'on eût dit du temps de Molière, et ce que diraient encore ceux qui ne font

que des comédies; car d'ailleurs ce sujet, tel que je viens de l'exposer, pourrait frapper les faiseurs de drames, et, en le chargeant de couleurs bien noires, ils ne désespéreraient pas d'en venir à bout. Molière seul, *qui n'alla pas jusqu'au drame*, comme l'a dit très sérieusement le très sérieux M. Mercier, s'avance et dit : C'est moi qui ai imaginé ce sujet qui vous fait trembler; et, quand vous en verrez l'exécution, il vous fera rire, et ce sera une comédie. On ne le croirait pas, s'il ne l'eût pas fait; car, à coup sûr, sans lui il serait encore à faire.

Molière, qui croyait que la comédie pouvait attaquer les vices les plus odieux, pourvu qu'ils eussent un côté comique, n'eut besoin que d'une seule idée pour venir à bout du *Tartufe*. Il est vrai qu'elle est étendue et profonde, et son ouvrage seul pouvait nous la révéler. — L'hypocrisie, telle que je la veux peindre, est vile et abominable; mais elle porte un masque, et tout masque est susceptible de faire rire. Le ridicule du masque couvrira sans cesse l'odieux du personnage : je placerai l'un dans l'ombre, et l'autre en saillie; et l'un passera à la faveur de l'autre. Ce n'est pas tout : je renforcerai mes pinceaux pour couvrir de comique les scènes où je montrerai mon Tartufe; je rendrai la crédulité de la dupe encore plus risible que l'hypocrisie de l'imposteur; Orgon, trompé seul quand tout s'unit pour le détromper, en sera si impatientant, qu'on désirera de le voir amené à la conviction par tous les moyens possibles; et ensuite je mettrai l'innocence et la bonne foi dans un si grand danger, qu'on me pardonnera de les en tirer par un ressort aussi extraordinaire que tout le reste de mon ouvrage.

C'est l'histoire du *Tartufe*. Jamais Molière n'a déployé autant de force; jamais son comique ne fut plus profond dans les vues, plus vif dans les effets; jamais il ne conçut avec plus de verve et n'écrivit avec plus de soin...

IX

Molière est surtout l'auteur des hommes mûrs et des vieillards : leur expérience se rencontre avec ses observations, et leur mémoire avec son génie. Il observait beaucoup : il y était porté par son caractère, et c'est sans doute le premier secret de son art; mais il faudrait avoir ses yeux pour observer comme lui. Il était habituellement mélancolique, cet homme qui a écrit si gaiement. Ceux dont il saisissait les travers et les faiblesses étaient souvent bien plus heureux

que lui : j'en excepterais les jaloux, s'il ne l'avait pas été lui-même.

Molière jaloux ! lui qui s'est tant moqué de la jalousie ! Eh ! oui, comme les médecins qui recommandent la sobriété, et qui ont des indigestions; comme les hommes sensibles qui prêchent l'indifférence, Chapelle prêchait aussi Molière et lui reprochait sa jalousie : *Vous n'avez donc pas aimé?* lui dit l'homme infortuné qui aimait. Il aima sa femme toute sa vie, et toute sa vie elle fit son malheur. Il est vrai que, lorsqu'il fut mort, elle parvint à lui obtenir la sépulture; elle demandait même pour lui des *autels*. Cela fait souvenir des Romains, qui mettaient leurs empereurs au rang des dieux quand ils les avaient égorgés.

Il fit plus de trente pièces de théâtre en moins de quinze ans, et pas une ne ressemble à l'autre. Il était cependant à la fois auteur, acteur et directeur de comédie.

Il était d'un caractère doux et de mœurs pures; on raconte de lui des traits de bonté. Il était adoré de ses camarades, quoiqu'il leur fît du bien; et il mourut presque sur le théâtre, pour n'avoir pas voulu leur faire perdre le profit d'une représentation. Il écoutait volontiers les avis, quoique probablement il ne fît pas grand cas de ceux de sa servante. Il encourageait les talents naissants. Le grand Racine, alors à son aurore, lui lut une tragédie : Molière ne la trouva pas bonne, et elle ne l'était pas; mais il exhorta l'auteur à en faire une autre, et lui fit un présent. C'était mieux voir que Corneille, qui exhorta Racine à faire des comédies et à quitter la tragédie.

Molière n'était point envieux : quelques grands hommes l'ont été. Ce fut son suffrage qui contribua, autant que celui de Louis XIV, à ramener le public aux *Plaideurs*, qui étaient tombés. Il était alors brouillé avec Racine : ce moment dut être bien doux à Molière.

On s'occupait, quelque temps avant sa mort, à lui faire quitter l'état de comédien, pour le faire entrer à l'Académie française. Cette compagnie, qui n'a jamais éloigné volontairement aucun talent supérieur, a du moins adopté Molière, dès qu'elle l'a pu, par l'hommage le plus éclatant. Elle lui a décerné un éloge public, et a placé son buste chez elle, avec cette inscription également honorable pour nous et pour lui :

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre[1].

1. Les notes qui accompagnent, dans notre édition, chacune des pièces de Molière complètent et rectifient parfois le jugement de la Harpe .(F. L.)

EXTRAITS

DU

DISCOURS SUR LA COMÉDIE

PAR AUGER

Lorsque Molière entra dans la carrière du théâtre, le royaume était pacifié. Louis XIV allait devenir époux par le traité des Pyrénées, et roi par la mort de Mazarin; les grands seigneurs, de suzerains altiers devenus vassaux soumis, entouraient leur jeune monarque, et déjà préludaient à ce culte d'amour et d'admiration qu'ils lui rendirent pendant tout son règne : les lettres et les arts, respirant du tumulte des discordes civiles, s'apprêtaient à orner de leurs chefs-d'œuvre un siècle dont ils ont fait la gloire. Cependant les courtisans flattaient leur maître et cherchaient à se supplanter entre eux, les magistrats rendaient, et quelquefois, dit-on, vendaient la justice, les traitants s'enrichissaient aux dépens du peuple, les femmes faisaient l'amour, les bourgeois vaquaient à leurs occupations; en un mot, tout était rentré dans l'ordre avec ces différences de conditions, ces distinctions de rangs, ces inégalités de fortunes et ces variétés de ridicules qui constituent la meilleure des sociétés possibles pour la Muse de la satire et celle de la comédie.

Les circonstances où apparut le génie naissant de Molière étaient d'autant plus propres à le seconder, qu'alors l'état de la société était un état de crise, également éloigné de la grossière confusion des temps de barbarie et de l'insipide uniformité des temps qu'amène une longue civilisation. Il existait une sorte de conflit entre les mœurs anciennes et les mœurs nouvelles, entre la rusticité héréditaire et l'élégance acquise, entre l'antique pruderie et la coquetterie moderne,

entre le faux savoir qui obscurcissait encore beaucoup d'esprits et les vraies lumières qui, de toutes parts, cherchaient à y pénétrer, entre la ridicule affectation qui avait déshonoré notre littérature naissante et le bon goût qui venait y établir son empire : de là une foule de contrastes, d'oppositions dramatiques. D'un autre côté, les conditions tendaient à se rapprocher et à effacer la ligne chaque jour moins profonde qui les séparait; dans tous les degrés de l'échelle sociale, chacun s'efforçait de s'élever au-dessus de son état, en blâmant les mêmes efforts dans tous les autres : de là une multitude de prétentions, de rivalités comiques...

Depuis la renaissance des lettres, tous nos poètes comiques, et Molière, comme eux, à son entrée dans la carrière, s'étaient bornés à copier des copies qui à peine avaient eu elles-mêmes des originaux. Les *Précieuses ridicules* furent le premier tableau peint d'après nature, le premier qui représentât des personnages vrais et des mœurs réelles. C'était la comédie ramenée à son principe et à sa destination. Molière le comprit aussitôt; et, de ce moment, toutes ses études eurent pour objet l'homme et la société...

Des esprits bornés ou irréfléchis ont fait un reproche à Molière de ce qu'il a souvent exagéré le comique de situation et le comique de dialogue. De pareils juges condamneraient une statue plus grande que nature, faute de comprendre que, vue au point élevé qu'elle doit occuper, elle sera réduite, par l'effet de la distance, aux proportions ordinaires de l'homme. On a beaucoup parlé de l'optique du théâtre; mais du principe exprimé par ce mot on n'a peut-être pas tiré tout ce qu'il renferme. Toutes les parties d'un art doivent être homogènes : une seule qui ne serait pas de la nature des autres les accuserait d'imposture, et l'effet de l'ensemble serait détruit. Au théâtre, le décorateur strapassone ses figures et ses ornements; l'acteur est grandi par l'exhaussement de la scène et son élévation progressive; il relève par le fard la couleur naturelle de son visage, il renforce le volume accoutumé de sa voix; il rend son geste plus fréquent et plus expressif.

Conviendrait-il que, sur cette scène où tout ce qui s'adresse à l'oreille et aux yeux excède, à cause de l'éloignement, la mesure ordinaire des choses, ce qui est du ressort de l'esprit seul restât renfermé dans les bornes communes? Non, sans doute. Si les objets et les tons doivent être calculés d'après les

données matérielles du théâtre, il y a aussi une optique, et, si j'osais dire, une acoustique de l'esprit, ce qu'entendent beaucoup d'hommes rassemblés à dessein, mais sans choix, doit être d'un effet qui réponde au nombre des auditeurs, et à la diversité de leurs esprits, et à l'espèce de solennité qui les réunit. Il faut que ce qui leur est présenté, ce qui leur est dit, frappe sur-le-champ et d'un seul coup toutes les intelligences, depuis la plus prompte jusqu'à la plus tardive : des situations trop ménagées et des mots trop fins n'arriveraient pas plus à l'esprit du public que des mouvements trop peu marqués ne parviendraient à ses yeux, et des sons trop faibles à son oreille.

Il y a plus : des spectateurs, que le déplacement et la dépense rendent exigeants à double titre, ne sont pas venus, n'ont pas payé pour écouter et voir exactement les mêmes hommes qu'ils peuvent rencontrer chaque jour : ils veulent mieux, ils veulent plus que l'avare, le grondeur, le patelin, le jaloux, le pédant, qui est de leur parenté, de leur voisinage ou de leur quartier; et, en cela, leur vœu conspire avec le besoin du poète. Celui-ci, en effet, sent que, pour plaire et triompher, il doit, comme tous les imitateurs de la nature choisie, prendre dans plusieurs modèles de quoi composer son image, et s'élever même, s'il se peut, au-dessus des perfections relatives qu'il a rassemblées en elle. De même donc que l'artiste réalise, dans le marbre ou sur la toile, le beau idéal des formes physiques, l'auteur comique individualise sur la scène le beau idéal des difformités intellectuelles, je veux dire du vice, de la folie et de la sottise.

Cette différence qui doit exister entre les originaux que fournit la société et les copies que l'art en présente existe entre les imitations mêmes, suivant leur genre et leur destination. Le comique du *proverbe* n'est pas celui de la *comédie :* l'un, transporté du salon sur le théâtre, sera sans relief, sans couleur et sans mouvement; l'autre, descendu du théâtre dans le salon, semblera heurté, cru et outré dans l'ensemble ainsi que dans les détails. Je reviens à Molière. Oui, sans doute, il a souvent renforcé et multiplié les traits dont ses caractères sont formés. Il est difficile, on l'a déjà remarqué, qu'un seul homme, en un seul jour, fasse autant de traits d'avarice que Molière en a rassemblés dans Harpagon. Il est rare aussi que, dans le monde, la passion laisse échapper son secret avec aussi peu de prudence ou le livre avec aussi peu de retenue que le font tous ces personnages infatués qu'il a mis sur la scène.

Mais, je le répète, la perspective théâtrale veut de ces proportions exagérées, de ces traits chargés, de ces teintes vigoureuses, de ces coups de pinceau larges et nombreux, qui, par l'effet de l'éloignement, doivent se réduire, s'éteindre et se fondre de manière à ne plus présenter, au point de vue, que les justes dimensions, les formes exactes et les couleurs véritables de l'homme. Et quel peintre de la société a mieux senti, mieux observé que Molière, cette mesure précise, qui de l'exagération de l'art fait sortir la vérité de la nature?

Molière, du reste, pour peindre à la fois avec énergie et avec vérité, fit choix des modèles les mieux appropriés à ce dessein, et il eut ce bonheur, que son siècle les offrait en foule à son pinceau. Alors n'existait point, au même degré, cette rapide et constante communication des esprits, qui fait qu'ils se pénètrent, se modifient les uns les autres, et finissent par se ranger tous sous le joug des mêmes opinions. Alors surtout n'existait point, dans toute sa puissance, cette police mutuelle de la mode et du ridicule, qui, rendant chacun attentif à observer les autres et à s'observer soi-même, règle, pour tous, l'apparence des actions, l'espèce des paroles, la forme des habits, la mesure du geste, et jusqu'à l'étendue de la voix, et, d'une société d'hommes si diversement organisés, fait comme un assemblage d'automates mis en mouvement par les mêmes ressorts.

La cour, il est vrai, se distinguait déjà, du temps de Molière, par l'art de cacher ses vices et ses ridicules sous des dehors élégamment uniformes, et ses dispositions malveillantes envers autrui sous les formules banales de la politesse. Mais la bourgeoisie n'avait point encore perdu cette simplicité, cette franchise, cette naïveté de manières et de langage, qui laissent apercevoir sans peine le caractère et l'humeur, les idées et les sentiments de chaque individu.

Voulant peindre, non des mannequins, mais des hommes, non des masques identiques et insignifiants, mais des visages expressifs et variés; voulant, d'ailleurs, imiter une nature morale, où le bien et le mal se trouvassent dans cet état d'équilibre, ou plutôt de mélange, qui semble être le vrai partage de notre espèce, et qui est le plus favorable aux oppositions que l'art demande, Molière alla chercher ses personnages dans la bourgeoisie, classe mitoyenne, qui, touchant par ses deux extrémités au peuple et à la noblesse, n'avait ni les défauts grossiers de l'un, ni les vices raffinés de l'autre. C'est dans les rangs inférieurs de cette classe qu'il a pris ses

Gorgibus et ses Sganarelles; les rangs plus élevés lui ont fourni les Orgon, les Chrysale, les Harpagon, les Arnolphe, les Jourdain et les Argan. Chez de tels hommes, du moins, les ridicules ne se montrent ni trop à nu, ni trop déguisés; les bons mouvements ne peuvent pas être attribués entièrement soit à l'instinct, soit au calcul; et le langage qui manifeste les uns et les autres est exempt de grossièreté comme d'affectation.

Molière, toutefois, ne négligea pas de peindre les nobles de la cour, de la ville et de la province; mais il les plaça ordinairement dans des intrigues bourgeoises, comme personnages secondaires ou accessoires. Les *marquis*, que lui-même qualifie de *ridicules*, ne sont que des bouffons propres à divertir le public par une espèce particulière d'impertinence et de sottise. Les Sotenville et les d'Escarbagnas appartiennent à cette gentilhommerie campagnarde que la noblesse de cour repousse, dont la roture citadine se moque, et qui n'impose qu'à la paysannerie. Le Clitandre de *George Dandin* est un galant adultère, et le Dorante du *Bourgeois gentilhomme* est un aimable escroc : ils ne tirent pas leurs vices de leur qualité; ils n'empruntent d'elle que les formes élégantes dont ils savent les revêtir.

Le Clitandre des *Femmes savantes*, unissant la raison et le bon goût à l'honnêteté de l'âme et à la délicatesse des procédés, semble être une apologie équitable de la cour, trop généralement accusée d'ignorance par des pédants, et de dépravation par des moralistes chagrins. Mais, je le répète, ces nobles de différente espèce et de différent caractère ne sont guère que des individus, des personnages plutôt nécessaires à l'action des pièces où ils sont introduits, que destinés à représenter les mœurs de la classe à laquelle ils appartiennent.

Une seule fois, Molière mit en scène des personnes de la cour dans une comédie faite à dessein de les peindre, et où elles figurent exclusivement : ce fut dans le *Misanthrope*. Ces personnes ne sont pas toutes parées d'un titre, mais toutes font évidemment partie de la classe noble; et Alceste, quoiqu'il n'en dise rien, est aussi bon gentilhomme qu'Oronte qui s'en pique et Acaste qui s'en vante. La tentative fut heureuse, puisque nous lui dûmes un chef-d'œuvre; mais le poète ne la renouvela pas. Le *Misanthrope* abonde en beautés nobles, élégantes, fines et délicates, qui lui sont particulières. Mais qui oserait affirmer que le comique en est aussi vif, aussi saillant, aussi énergique, et d'une application morale aussi étendue que celui de *Tartufe*, de l'*Avare*, du *Bourgeois*

gentilhomme, des *Femmes savantes*, ou du *Malade imaginaire ;* et qui pourrait ne pas attribuer cette différence à la différence même des personnages?

Molière, dans l'intention qu'il avait de faire la satire des mœurs plus que celle des professions, et peut-être aussi afin de rendre plus générale sa censure des vices et des ridicules, s'est abstenu ordinairement de spécifier l'état de ses personnages. Ses bourgeois, dans les petites pièces comme dans les grandes, sont des hommes vivant d'un revenu plus ou moins considérable, et n'ayant aucune profession, aucun emploi. On voit seulement qu'Orgon a *servi son prince* pendant les troubles de la Fronde, et que le père de M. Jourdain *vendait du drap* près de la porte Saint-Innocent. Je ne parle pas du métier de prêteur à gros intérêt et sur gages, que fait Harpagon : l'usure est une partie de son vice, et il ne la fait qu'en amateur.

Il est cependant certaines professions qui sont inévitablement en butte aux traits de la Muse comique : ce sont celles qui, disposant de la santé ou de la fortune des hommes, seront toujours accusées, quoi qu'elles fassent, de leur nuire par ignorance ou par cupidité. Molière, s'il n'a pas entièrement épargné les professions de qui dépendent nos biens, les a, du moins, beaucoup ménagées. Les juges, les avocats, les procureurs, les huissiers, les notaires et les traitants, n'ont reçu de lui que quelques atteintes rares et légères.

Mais les médecins ont été l'objet constant de ses plus vives hostilités. Il leur a livré jusqu'à cinq batailles rangées, sans compter les escarmouches; et, en songeant à sa dernière comédie, le *Malade imaginaire*, on peut dire qu'il est mort en les combattant. D'où vient cet acharnement extraordinaire? Sans contredit de ce que Molière était presque toujours malade et ne pouvait être guéri ni même soulagé. Après les médecins, les hommes qu'il a le plus fréquemment attaqués, ce sont les auteurs jaloux et malveillants. C'est qu'après les charlatans qui ne savaient pas lui rendre la santé, les envieux qui lui disputaient sa gloire étaient ses ennemis les plus personnels. Quant aux hypocrites, je n'en dirai qu'un mot. S'il eut souvent à souffrir de leurs manœuvres, il ramassa toutes ses forces pour leur porter un seul coup, mais un coup dont ils se sentiront toujours...

Peu de paroles doivent suffire pour assigner à Molière la place qui lui appartient parmi les hommes de génie qui ont

instruit ou charmé l'univers. En tous les genres de littérature, nos prosateurs et nos poètes ont été les disciples des écrivains de l'antiquité : quelques-uns les ont égalés; peu les ont surpassés; il a suffi à la gloire du plus grand nombre de ne pas rester trop au-dessous d'eux. En tous les genres encore, nos auteurs trouvent, dans ceux des autres nations modernes, des rivaux à qui tantôt ils disputent, tantôt ils enlèvent, tantôt ils cèdent la supériorité. Par la plus glorieuse exception, Molière ne rencontre, en aucun temps, en aucun lieu, ni émule, ni vainqueur. La Grèce et Rome n'ont rien qui lui puisse être comparé : leurs plus fanatiques adorateurs en conviennent. Les peuples nouveaux n'ont rien qu'ils lui puissent opposer : eux-mêmes le reconnaissent sans peine. Pour lui seul, on s'est dépouillé de tout préjugé littéraire, de toute prévention nationale; et tous les pays, comme tous les siècles, semblent unir leurs voix pour le proclamer l'auteur unique, le poète comique par excellence...

En 1800, Kemble, le fameux acteur anglais, vint à Paris. Les comédiens du Théâtre-Français lui firent fête, et, entre autres politesses, lui donnèrent un dîner splendide. On y parla beaucoup des grands auteurs et des grands acteurs qui ont illustré la scène de Paris et celle de Londres.

Il était difficile qu'on n'en vînt pas à disputer un peu sur la prééminence de l'un ou de l'autre pays, en ce qui concerne l'art dramatique. Il s'agit d'abord de la tragédie. On dit, de part et d'autre, de fort belles choses sur les deux systèmes et sur les principaux chefs-d'œuvre auxquels ils ont donné naissance. De la question des ouvrages, on passe bientôt à celle des hommes et des époques.

Nos comédiens citaient avec orgueil le vieux Corneille. L'Anglais opposait, avec quelque avantage, Shakspeare, plus vieux encore. « Messieurs, disait-il à peu près, M. Corneille est sans doute un beau génie; mais considérez qu'il était né d'un avocat général à la table de marbre de Rouen, qu'il avait reçu une excellente éducation, et qu'enfin Malherbe était déjà venu donner des lois à votre Parnasse. Shakspeare, au contraire, fils d'un pauvre marchand de laine du comté de Warwick, n'ayant fait presque aucune étude, longtemps réduit à garder des chevaux à la porte d'une salle de spectacle, et vivant dans un siècle à demi barbare, Shakspeare tira tout de lui-même, et s'éleva, sans aucun secours, à une

telle hauteur, que, dans les temps même de savoir et de politesse, il n'a été donné à personne de l'égaler. »

Nos comédiens avaient sans doute d'excellentes raisons à opposer, et ils étaient gens à les bien faire valoir : mais, la courtoisie les obligeant à ne point trop pousser l'étranger à qui ils faisaient honneur, ils semblaient perdre du terrain et renoncer à la victoire, lorsque Michot, venant au secours de la France qui périclitait, éleva solennellement la voix, et dit à Kemble : « Fort bien, monsieur, fort bien; mais Molière? que dites-vous de celui-là? » Et Michot crut l'avoir atterré du coup. « Oh ! pour Molière, répondit froidement l'Anglais, c'est autre chose. Molière n'est pas un Français. — Comment ! que dites-vous donc là? Molière est un Anglais, peut-être? — Non, Molière n'est pas non plus un Anglais. — C'est fort heureux ! Mais, enfin, qu'est-il donc? — C'est un homme. — Ah ! oui, comme dans *Tartufe :*

C'est un homme... qui... ah !... un homme... un homme enfin.

Je sais, je sais. Mais, non, messieurs, ce n'est pas là ce que je veux dire. — Qu'est-ce donc? — Le voici. Je me figure, moi, que Dieu, dans sa bonté, voulant donner au genre humain le plaisir de la comédie, un des plus doux qu'il puisse goûter, créa Molière, et le laissa tomber sur terre, en lui disant : « Homme, va peindre, amuser, et, si tu peux, corriger tes semblables. Il fallait bien qu'il descendît sur quelque point du globe, de ce côté du détroit, ou bien de l'autre, ou bien ailleurs. Nous n'avons pas été favorisés, c'est de votre côté qu'il est tombé. Qu'importe? Je soutiens qu'il est à nous aussi bien qu'à vous. Est-ce vous seulement qu'il a peints? est-ce vous seulement qu'il amuse? Non : il a peint tous les hommes, tous font leurs délices de ses ouvrages, et tous sont fiers de son génie.

« Les petites divisions de royaume et de siècles s'effacent devant lui. Tel ou tel pays, telle ou telle époque, n'ont pas le droit de se l'approprier. Il appartient à l'univers; il appartient à l'éternité. »

On pense bien que nos comédiens n'eurent rien à répliquer. L'orgueil britannique, se condamnant à l'absurde plutôt que d'avouer notre avantage, et ne le niant que pour le mieux reconnaître, venait de rendre au génie de Molière et à la gloire de la France l'hommage le plus flatteur qu'ils pussent recevoir.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MOLIÈRE

LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

COMÉDIE[1]

PERSONNAGES

LE BARBOUILLÉ, mari d'Angélique.
LE DOCTEUR.
ANGÉLIQUE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant d'Angélique.
CATHAU, suivante d'Angélique.
GORGIBUS, père d'Angélique.
VILLEBREQUIN.
LA VALLÉE.

SCÈNE I. — LE BARBOUILLÉ, *seul*

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes. J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me

1. Cette comédie, l'un des premiers essais de Molière, n'a paru jusqu'ici que dans un très petit nombre d'éditions. Bien qu'elle soit très loin des chefs-d'œuvre de l'auteur, elle y prélude; on y pressent déjà ce naturel et cette verve qui doivent éclater plus tard. Plusieurs scènes méritaient d'être conservées. On est curieux d'ailleurs d'assister aux premiers débuts de Molière, et cette petite comédie est une sorte de point de départ qu'on ne sera pas fâché de trouver ici. (F. L.)

donner du soulagement, et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. Ah! pauvre Barbouillé, que tu es misérable! Il faut pourtant la punir. Si tu la tuois... l'intention ne vaut rien, car tu serois pendu. Si tu la faisois mettre en prison... la carogne en sortiroit avec son passe-partout. Que diable faire donc? Mais voilà monsieur le docteur qui passe par ici; il faut que je lui demande un bon conseil sur ce que je dois faire.

SCÈNE II. — LE DOCTEUR, LE BARBOUILLÉ

LE BARBOUILLÉ

Je m'en allois vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

LE DOCTEUR

Il faut que tu sois bien malappris, bien lourdaud, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personæ*. Quoi! débuter par un discours mal digéré, au lieu de dire : *Salve, vel salvus sis, doctor doctorum eruditissime*. Eh! pour qui me prends-tu, mon ami?

LE BARBOUILLÉ

Ma foi, excusez-moi, c'est que j'avois l'esprit en écharpe, et je ne songeois pas à ce que je faisois; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

LE DOCTEUR

Sais-tu bien d'où vient le mot galant homme?

LE BARBOUILLÉ

Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers, je ne m'en soucie guère.

LE DOCTEUR

Sache que le mot galant homme vient d'élégant : prenant le *g* et l'*a* de la dernière syllabe, cela fait *ga*, et puis prenant *l*, ajoutant un *a* et les deux dernières lettres, cela fait *galant*, et puis ajoutant *homme*, cela fait *galant homme*. Mais, encore, pour qui me prends-tu?

LE BARBOUILLÉ

Je vous prends pour un docteur. Or çà, parlons un peu de l'affaire que je veux vous proposer; il faut que vous sachiez...

LE DOCTEUR

Sache auparavant que je ne suis pas seulement une fois

docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur. 1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement, et le premier de tous les nombres; aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes. 2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connoissance de toutes choses : le sens et l'entendement; et, comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

D'accord. C'est que...

LE DOCTEUR

3° Parce que le nombre de trois est celui de la perfection, selon Aristote; et, comme je suis parfait et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Eh bien, monsieur le docteur...

LE DOCTEUR

4° Parce que la philosophie a quatre parties : la logique, la morale, la physique, et la métaphysique; et, comme je les possède toutes quatre et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Que diable, je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

LE DOCTEUR

5° Parce qu'il y a cinq universaux : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connoissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement; et, comme je m'en sers avec avantage et que j'en connois l'utilité, je suis cinq fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOCTEUR

6° Parce que le nombre de six est le nombre du travail; et, comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Oh! parle tant que tu voudras.

LE DOCTEUR

7° Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité; et, comme je possède une parfaite connoissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : *O ter quaterque beatum!* 8° Parce que le nombre de huit est le nombre

de la justice à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec lesquelles je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur. 9° Parce qu'il y a neuf Muses, et que je suis également chéri d'elles. 10° Parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel; aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel; je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi tu vois, par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Que diable est ceci? je croyois trouver un homme bien savant, qui me donneroit un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminées, qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre. Un, deux, trois, quatre; ah, ah, ah! Oh bien, ce n'est pas cela; c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que, si vous me satisfaites sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez; de l'argent, si vous en voulez.

LE DOCTEUR

Eh! de l'argent?

LE BARBOUILLÉ

Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR, *troussant sa robe derrière son cul.*

Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire? Sache, mon ami, que, quand tu me donnerois une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse seroit dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffre admirable, ce coffre dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde; et que tout le monde où seroit cette monarchie florissante, où seroit cette province opulente, où seroit cette île fertile, où seroit cette ville célèbre, où seroit cette citadelle incomparable, où seroit ce château pompeux, où seroit cet appartement

agréable, où seroit ce cabinet curieux, où seroit ce coffre admirable, où seroit cet étui précieux, où seroit cette riche boîte dans laquelle seroit enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierois aussi peu de ton argent et de toi que de cela. (*Il s'en va.*)

LE BARBOUILLÉ

Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui falloit parler d'argent; mais, puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien de plus aisé que de le contenter : je m'en vais courir après lui. (*Il sort.*)

SCÈNE III. — ANGÉLIQUE, VALÈRE, CATHAU

ANGÉLIQUE

Monsieur, je vous assure que vous m'obligerez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie; mon mari est si mal bâti, si débauché, si ivrogne, que ce m'est un supplice d'être avec lui, et je vous laisse à penser quelle satisfaction on peut avoir d'un rustre comme lui.

VALÈRE

Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir souffrir. Je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertissement; et, puisque vous témoignez que ma compagnie ne vous est point désagréable, je vous ferai connoître par mes empressements combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez.

CATHAU

Ah ! changez de discours, voyez porte-guignon qui arrive.

SCÈNE IV. — LE BARBOUILLÉ, VALÈRE, ANGÉLIQUE, CATHAU

VALÈRE

Mademoiselle, je suis au désespoir de vous apporter de si méchantes nouvelles; mais aussi bien les auriez-vous apprises de quelque autre; et, puisque votre frère est fort malade...

ANGÉLIQUE

Monsieur, ne m'en dites pas davantage; je suis votre servante, et vous rends grâce de la peine que vous avez prise.

LE BARBOUILLÉ

Ma foi, sans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ah ! ah ! madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenses que je vous ai faites et vous me voulez envoyer de Gemini en Capricorne !

ANGÉLIQUE

Eh bien, faut-il gronder pour cela? Ce monsieur vient de m'apprendre que mon frère est bien malade : où est le sujet de querelle?

CATHAU

Ah! le voilà venu; je m'étonnois bien si nous aurions longtemps du repos.

LE BARBOUILLÉ

Vous vous gâtez, par ma foi, toutes deux, mesdames les carognes; toi, Cathau, tu corromps ma femme; depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valoit.

CATHAU

Vraiment oui, nous vous la baillez bonne!

ANGÉLIQUE

Laisse là cet ivrogne; ne vois-tu pas qu'il est si saoûl, qu'il ne sait ce qu'il dit?

SCÈNE V. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU, LE BARBOUILLÉ

GORGIBUS

Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille!

VILLEBREQUIN

Il faut savoir ce que c'est.

GORGIBUS

Eh quoi! toujours se quereller! vous n'aurez pas la paix dans votre ménage?

LE BARBOUILLÉ

Cette coquine-là m'appelle ivrogne. (*A Angélique.*) Tiens, je suis bien tenté de te bailler une quinte-major, en présence de tes parents.

GORGIBUS

Au diable l'escarcelle, si vous l'aviez fait.

ANGÉLIQUE

Mais aussi c'est lui qui commence toujours à...

CATHAU

Que maudite soit l'heure où vous avez choisi ce grigou.

VILLEBREQUIN

Allons, taisez-vous; la paix!

SCÈNE VI. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU, LE BARBOUILLÉ, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR

Qu'est ceci? quel désordre ! quelle querelle ! quel grabuge ! quel vacarme ! quel bruit ! quel différend ! quelle combustion ! Qu'y a-t-il? messieurs, qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il ? Çà, çà, voyons s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord; que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

GORGIBUS

C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

LE DOCTEUR

Et qu'est-ce que c'est? voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

GORGIBUS

Monsieur...

LE DOCTEUR

Mais en peu de paroles.

GORGIBUS

Oui-da, mettez donc votre bonnet.

LE DOCTEUR

Savez-vous d'où vient le mot bonnet?

GORGIBUS

Nenni.

LE DOCTEUR

Cela vient de *bonum est,* bon est, voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions.

GORGIBUS

Ma foi, je ne savois pas cela.

LE DOCTEUR

Dites donc vite cette querelle.

GORGIBUS

Voici ce qui est arrivé.

LE DOCTEUR

Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires pressantes qui m'appellent à la ville; mais, pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

GORGIBUS

J'aurai fait en un moment.

LE DOCTEUR

Soyez donc bref.

GORGIBUS

Voilà qui est fait incontinent.

LE DOCTEUR

Il faut avouer, monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns, qu'on ne les entend point; *virtutem primam esse puta compescere linguam*. Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu.

GORGIBUS

Vous saurez donc...

LE DOCTEUR

Socrate recommandoit trois choses fort soigneusement à ses disciples: la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire les choses en peu de paroles. Commencez donc, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS

C'est ce que je veux faire.

LE DOCTEUR

En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours; tranchez-moi d'un apophthegme, vite, vite, monsieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité.

GORGIBUS

Laissez-moi donc parler.

LE DOCTEUR

Monsieur Gorgibus, touchez là, vous parlez trop; il faut que quelque autre me dise la cause de leur querelle.

VILLEBREQUIN

Monsieur le docteur, vous saurez que...

LE DOCTEUR

Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes disciplines, un âne en bon françois. Eh quoi! vous commencez la narration sans avoir fait un mot d'exorde! Il faut que quelque autre me conte le désordre. Mademoiselle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

ANGÉLIQUE

Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon sac à vin de mari?

LE DOCTEUR

Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre

époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

ANGÉLIQUE

Ah ! vraiment oui, docteur ! Je me moque bien de vous et de votre doctrine, et je suis docteur quand je veux.

LE DOCTEUR

Tu es docteur quand tu veux? Ouais ! Je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton caprice : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction : des genres, que le masculin; des déclinaisons, le génitif; de la syntaxe, *mobile cum fixo ;* et enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, *quia constat ex una longa et duabus brevibus.* Venez çà, vous, dites-moi, un peu quelle est la cause, le sujet de votre combustion.

LE BARBOUILLÉ

Monsieur le docteur...

LE DOCTEUR

Voilà qui est bien commencé... monsieur le docteur ! ce mot a quelque chose de doux à l'oreille, quelque chose plein d'emphase; monsieur le docteur !

LE BARBOUILLÉ

A la mienne volonté...

LE DOCTEUR

Voilà qui est bien... à la mienne volonté ! La volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose des moyens pour arriver à ses fins, et la fin présuppose un objet; voilà qui est bien... à la mienne volonté !

LE BARBOUILLÉ

J'enrage !

LE DOCTEUR

Otez-moi ce mot, j'enrage, voilà un terme bas et populaire.

LE BARBOUILLÉ

Eh, monsieur le docteur, écoutez-moi, de grâce !

LE DOCTEUR

Audi, quæso, auroit dit Cicéron.

LE BARBOUILLÉ

Oh ! ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton museau doctoral; et que diable donc est ceci?

(*Le Barbouillé, Angélique, Gorgibus, Cathau, Villebrequin, voulant dire la cause de la querelle, et le Docteur disant que*

la paix est une belle chose, parlent tous à la fois. Au milieu de tout ce bruit, le Barbouillé attache le Docteur par le pied, et le fait tomber ; le Docteur se doit laisser tomber sur le dos : le Barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, pendant qu'il l'entraîne, le Docteur doit toujours parler, et compter par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'étoit point à terre. — Le Barbouillé et le Docteur disparoissent.)

GORGIBUS

Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, et vivez bien avec votre mari.

VILLEBREQUIN

Adieu, serviteur et bonsoir. (*Villebrequin, Gorgibus et Angélique s'en vont.*)

SCÈNE VII. — VALÈRE, LA VALLÉE

VALÈRE

Monsieur, je vous suis obligé du soin que vous avez pris, et je vous promets de me rendre dans une heure à l'assignation que vous me donnez.

LA VALLÉE

Cela ne peut se différer ; et si vous tardez d'un quart d'heure, le bal sera fini dans un moment : vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, si vous n'y venez tout présentement.

VALÈRE

Allons donc ensemble de ce pas. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VIII. — ANGÉLIQUE, *seule.*

Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voisines. Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret ; il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce maroufle-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étois son chien. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE IX. — LE BARBOUILLÉ, *seul.*

Je savois bien que j'aurois raison de ce diable de docteur et de sa fichue doctrine. Au diable l'ignorant ! j'ai bien envoyé toute sa science par terre. Il faut pourtant que j'aille un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper. (*Il sort*).

SCÈNE X. — ANGÉLIQUE, *seule.*

Que je suis malheureuse ! j'ai resté trop tard, l'assemblée est finie : je suis arrivée justement comme tout le monde

sortoit; mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'étoit. Ouais ! la porte est fermée; Cathau ! Cathau !

SCÈNE XI. — LE BARBOUILLÉ, *à la fenêtre;* ANGÉLIQUE

LE BARBOUILLÉ

Cathau ! Cathau ! Eh bien, qu'a-t-elle fait, Cathau? et d'où venez-vous, madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait?

ANGÉLIQUE

D'où je viens? ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

LE BARBOUILLÉ

Oui, ah ! ma foi, tu peux aller coucher là d'où tu viens, ou, si tu l'aimes mieux, dans la rue; je n'ouvre point à une coureuse comme toi. Comment, diable ! être toute seule à l'heure qu'il est ! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paroît plus rude de moitié.

ANGÉLIQUE

Eh bien, pour être toute seule, qu'en veux-tu dire? Tu me querelles quand je suis en compagnie: comment donc faut-il faire?

LE BARBOUILLÉ

Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper, avoir soin du ménage, des enfants; mais, sans tant de discours inutiles, adieu, bonsoir, va-t'en au diable, et me laisse en repos.

ANGÉLIQUE

Tu ne veux pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ

Non, je n'ouvrirai pas.

ANGÉLIQUE

Eh, mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit cœur.

LE BARBOUILLÉ

Ah ! crocodile ! ah ! serpent dangereux ! tu me caresses pour me trahir.

ANGÉLIQUE

Ouvre, ouvre donc.

LE BARBOUILLÉ

Adieu, *vade retro, Satanas !*

ANGÉLIQUE

Quoi! tu ne m'ouvriras pas?

LE BARBOUILLÉ

Non.

ANGÉLIQUE

Et tu n'as point de pitié de ta femme qui t'aime tant?

LE BARBOUILLÉ

Non, je suis inflexible; tu m'as offensé, je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort, je suis inexorable.

ANGÉLIQUE

Sais-tu bien que, si tu me pousses à bout et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras?

LE BARBOUILLÉ

Et que feras-tu, bonne chienne?

ANGÉLIQUE

Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte; mes parents, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte, et tu seras pendu.

LE BARBOUILLÉ

Ah, ah, ah, ah, la bonne bête! et qui y perdra le plus de nous deux? Va, va, tu n'es pas si sotte que de faire ce coup-là.

ANGÉLIQUE

Tu ne le crois donc pas? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt; si tu ne m'ouvres, je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le cœur.

LE BARBOUILLÉ

Prends garde, voilà qui est bien pointu.

ANGÉLIQUE

Tu ne veux donc pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ

Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

ANGÉLIQUE, *faisant semblant de se frapper.*

Adieu donc... Aïe! je suis morte.

LE BARBOUILLÉ

Seroit-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là? il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE

Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maison

subtilement pendant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

LE BARBOUILLÉ

Eh bien, ne savois-je pas bien qu'elle n'étoit pas si sotte? Elle est morte, et si elle court comme le cheval de Pacolet. Ma foi, elle m'avoit fait peur tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied; car, si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurois apostrophé cinq ou six clystères de coups de pied dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh! oh! je pense que le vent a fermé la porte. Hé! Cathau! Cathau! ouvre-moi.

ANGÉLIQUE

Cathau! Cathau! eh bien, qu'a-t-elle fait, Cathau? et d'où venez-vous, monsieur l'ivrogne? Ah! vraiment, va, mes parents, qui vont venir dans un moment, sauront tes vérités. Sac à vin! infâme! tu ne bouges du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfants, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le marmot tout le long du jour!

LE BARBOUILLÉ

Ouvre vite, diablesse que tu es, ou je te casserai la tête!

SCÈNE XII. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, LE BARBOUILLÉ

GORGIBUS

Qu'est ceci? toujours de la dispute, de la querelle, et de la dissension!

VILLEBREQUIN

Eh quoi! vous ne serez jamais d'accord?

ANGÉLIQUE

Mais voyez un peu, le voilà qui est saoûl, et revient, à l'heure qu'il est, faire un vacarme horrible; il me menace.

GORGIBUS

Mais aussi ce n'est pas là l'heure de revenir. Ne devriez-vous pas, comme un bon père de famille, vous retirer de bonne heure, et bien vivre avec votre femme?

LE BARBOUILLÉ

Je me donne au diable si j'ai sorti de la maison : demandez plutôt à ces messieurs qui sont là-bas dans le parterre; c'est elle qui ne fait que de revenir. Ah! que l'innocence est opprimée!

VILLEBREQUIN

Çà, çà; allons, accordez-vous; demandez-lui pardon.

LE BARBOUILLÉ

Moi, pardon! j'aimerois mieux que le diable l'eût emportée. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

GORGIBUS

Allons, ma fille, embrassez votre mari, et soyez bons amis.

SCÈNE XIII. — LE DOCTEUR (*à la fenêtre, en bonnet de nuit et en camisole*), LE BARBOUILLÉ, VILLEBREQUIN, GORGIBUS, ANGÉLIQUE

LE DOCTEUR

Eh quoi! toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différends, des combustions, des altercations éternelles? Qu'est-ce? qu'y a-t-il donc? On ne sauroit avoir du repos.

VILLEBREQUIN

Ce n'est rien, monsieur le docteur; tout le monde est d'accord.

LE DOCTEUR

A propos d'accord, voulez-vous que je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve que toutes les parties de l'univers ne subsistent que par l'accord qui est entre elles?

VILLEBREQUIN

Cela est-il bien long?

LE DOCTEUR

Non, cela n'est pas long : cela contient environ soixante ou quatre-vingts pages.

VILLEBREQUIN

Adieu, bonsoir, nous vous remercions.

GORGIBUS

Il n'en est pas de besoin.

LE DOCTEUR

Vous ne le voulez pas?

GORGIBUS

Non.

LE DOCTEUR

Adieu donc, puisque ainsi est; bonsoir : *latine, bona nox.*

VILLEBREQUIN.

Allons-nous-en souper ensemble, nous autres.



LE MÉDECIN VOLANT

COMÉDIE[1]

PERSONNAGES

GORGIBUS, père de Lucile.
LUCILE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant de Lucile.
SABINE, cousine de Lucile.
SGANARELLE, valet de Valère.
GROS-RENÉ, valet de Gorgibus.
UN AVOCAT.

SCÈNE I. — VALÈRE, SABINE

VALÈRE

Eh bien, Sabine, quel conseil me donnes-tu?

SABINE

Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut résolument que ma cousine épouse Villebrequin, et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimé; mais, comme ma cousine m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte, et que nous nous sommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous sommes avisées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'est que ma cousine, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade; et le bon vieillard, qui est assez crédule, m'envoie querir un médecin. Si vous en pou-

1. Cette petite comédie fut, comme la précédente, l'un des premiers essais de Molière. Elle est imitée d'un canevas italien, *il Medico volante*. C'est, du reste, une ébauche très défectueuse.

viez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, et qui fût de notre intelligence, il conseilleroit à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bonhomme ne manquera pas de faire loger ma cousine à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et, par ce moyen, vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et le laisser pester tout son saoûl avec Villebrequin.

VALÈRE

Mais le moyen de trouver sitôt un médecin à ma poste, et qui voulût tant hasarder pour mon service ! Je te le dis franchement, je n'en connois pas un.

SABINE

Je songe à une chose : si vous faisiez habiller votre valet en médecin; il n'y a rien de si facile à duper que le bonhomme.

VALÈRE

C'est un lourdaud qui gâtera tout; mais il faut s'en servir, faute d'autre. Adieu, je le vais chercher. Où diable trouver ce maroufle à présent? mais le voici tout à propos.

SCÈNE II. — VALÈRE, SGANARELLE

VALÈRE

Ah ! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence; mais, comme je ne sais pas ce que tu sais faire...

SGANARELLE

Ce que je sais faire, monsieur? employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, ou pour quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, abreuver un cheval, c'est alors que vous connoîtrez ce que je sais faire.

VALÈRE

Ce n'est pas cela; c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

SGANARELLE

Moi, médecin, monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira; mais, pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi, monsieur, vous vous moquez de moi.

VALÈRE

Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles.

SGANARELLE

Ah ! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin, car, voyez-vous bien, monsieur, je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité. Mais, quand je serai médecin, où irai-je?

VALÈRE

Chez le bonhomme Gorgibus, voir sa fille qui est malade; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrois bien...

SGANARELLE

Eh, mon Dieu, monsieur, ne soyez point en peine; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : Après la mort le médecin; mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : Après le médecin gare la mort ! Mais, néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin; et si je ne fais rien qui vaille?

VALÈRE

Il n'y a rien de si facile en cette rencontre : Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien, et que tu sois un peu effronté.

SGANARELLE

C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique. Laissez-moi faire; s'il est un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout; venez seulement me faire avoir un habit de médecin et m'instruire de ce qu'il me faut faire, et me donner mes licences, qui sont les dix pistoles promises. (*Valère et Sganarelle s'en vont.*)

SCÈNE III. — GORGIBUS, GROS-RENÉ

GORGIBUS

Allez vitement chercher un médecin, car ma fille est bien malade, et dépêchez-vous.

GROS-RENÉ

Que diable aussi ! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard? Croyez-vous que ce ne soit pas le désir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui la travaille? Voyez-vous la connexité qu'il y a, etc... (*Galimatias.*)

GORGIBUS

Va-t'en vite; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

GROS-RENÉ

Et c'est ce qui me fait enrager; je croyois refaire mon ventre d'une bonne carrelure, et m'en voilà sevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi, aussi bien que pour votre fille; je suis désespéré. (*Il sort.*)

SCÈNE IV. — SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE

SABINE

Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrois de bon cœur être malade, afin qu'il me guérît.

GORGIBUS

Où est-il donc?

SABINE

Le voilà qui me suit; tenez, le voilà.

GORGIBUS

Très humble serviteur à monsieur le médecin. Je vous envoie querir pour voir ma fille, qui est malade; je mets toute mon espérance en vous.

SGANARELLE

Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la Faculté végétable, sensitive et minérale.

GORGIBUS

J'en suis fort ravi.

SGANARELLE

Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du cœur? *signor, si, signor, no. Per omnia sæcula sæculorum.* Mais encore voyons un peu.

SABINE

Eh! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SGANARELLE

Il n'importe; le sang du père et de la fille ne sont qu'une

même chose; et, par l'altération de celui du père, je puis con noître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y auroit-il moyen de voir de l'urine de l'égrotante?

GORGIBUS

Oui-da; Sabine, vite allez querir de l'urine de ma fille. (*Sabine sort*). Monsieur le médecin, j'ai grand peur qu'elle ne meure.

SGANARELLE

Ah ! qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine (*Sabine rentre.*) Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins; elle n'est pas tant mauvaise, pourtant.

GORGIBUS

Eh quoi ! monsieur, vous l'avalez?

SGANARELLE

Ne vous étonnez pas de cela : les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie; mais, à vous dire la vérité, il y en avoit trop peu pour avoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

SABINE *sort et revient.*

J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

SGANARELLE

Que cela ! voilà bien de quoi ! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si tous les malades pissent de la sorte, je veux être médecin toute ma vie.

SABINE *sort et revient.*

Voilà tout ce qu'on peut avoir; elle ne peut pas pisser davantage.

SGANARELLE

Quoi ! monsieur Gorgibus, votre fille ne pisse que des gouttes? voilà une pauvre pisseuse que votre fille; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pissatrice[1]. N'y auroit-il pas moyen de voir la malade?

SABINE

Elle est levée; si vous voulez, je la ferai venir.

1. Ces détails ne sont pas tolérables et Molière ne s'y laisse pas entrevoir.

SCÈNE V. — SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE, LUCILE

SGANARELLE

Eh bien, mademoiselle, vous êtes malade?

LUCILE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

Tant pis ! c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins?

LUCILE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses; et, comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GORGIBUS

Vite une table, du papier, de l'encre !

SGANARELLE

Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire?

GORGIBUS

Est-ce que vous ne le savez point?

SGANARELLE

Ah ! je ne m'en souvenois pas; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il seroit nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

GORGIBUS

Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE

Allons visiter les lieux. (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VI. — L'AVOCAT, *seul.*

J'ai ouï dire que la fille de monsieur Gorgibus étoit malade, il faut que je m'informe de sa santé, et que je lui offre mes

services comme ami de toute sa famille. Holà ! holà ! monsieur Gorgibus y est-il?

SCÈNE VII. — GORGIBUS, L'AVOCAT

L'AVOCAT

Ayant appris la maladie de mademoiselle votre fille, je vous suis venu témoigner la part que j'y prends, et vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

GORGIBUS

J'étois là dedans avec le plus savant homme !

L'AVOCAT

N'y auroit-il pas moyen de l'entretenir un moment?

SCÈNE VIII. — GORGIBUS, L'AVOCAT. SGANARELLE

GORGIBUS

Monsieur, voilà un fort habile homme de mes amis, qui souhaiteroit de vous parler et vous entretenir.

SGANARELLE

Je n'ai pas le loisir, monsieur Gorgibus; il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, monsieur.

L'AVOCAT

Monsieur, après ce que m'a dit monsieur Gorgibus de votre mérite et de votre savoir, j'ai eu la plus grande passion du monde d'avoir l'honneur de votre connoissance, et j'ai pris la liberté de vous saluer à ce dessein; je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que ceux qui excellent en quelque science sont dignes de grande louange, et particulièrement ceux qui font profession de la médecine, tant à cause de son utilité que parce qu'elle contient en elle plusieurs autres sciences; ce qui rend sa parfaite connoissance fort difficile : et c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme : *Vita brevis, ars vero longa, occasio autem præceps, experimentum, judicium periculosum, difficile.*

SGANARELLE, *à Gorgibus.*

Ficile tantinapota baril cambustibus.

L'AVOCAT

Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne s'appliquent qu'à la médecine qu'on appelle rationale ou dogmatique, et je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès, *experientia magistra rerum.* Les premiers hommes qui firent

profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des dieux pour les belles cures qu'ils faisoient tous les jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'auroit pas rendu la santé à son malade, puisqu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir; *interdum docta plus valet arte malum*. Monsieur, j'ai peur de vous être importun : je prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, etc. (*L'avocat sort.*)

GORGIBUS

Que vous semble de cet homme-là?

SGANARELLE

Il sait quelque petite chose. S'il fût demeuré tant soit peu davantage, je l'allois mettre sur une matière sublime et relevée. Cependant je prends congé de vous. (*Gorgibus lui donne de l'argent.*) Eh, que voulez-vous faire?

GORGIBUS

Je sais bien ce que je vous dois.

SGANARELLE

Vous moquez-vous, monsieur Gorgibus? Je n'en prendrai pas, je ne suis pas un homme mercenaire. (*Il prend l'argent.*) Votre très humble serviteur. (*Sganarelle sort, et Gorgibus rentre dans sa maison.*)

SCÈNE IX. — VALÈRE, *seul.*

Je ne sais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de ses nouvelles et je suis fort en peine où je le pourrois rencontrer. (*Sganarelle revient en habit de valet.*) Mais bon, le voici. Eh bien, Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai pas vu?

SCÈNE X. — VALÈRE, SGANARELLE

SGANARELLE

Merveille sur merveille; j'ai si bien fait que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me suis introduit chez lui; je lui ai conseillé de faire prendre l'air à sa fille, laquelle est à présent dans un appartement qui est au bout de leur jardin, tellement qu'elle est fort éloignée du vieillard et que vous pourrez l'aller voir commodément.

VALÈRE

Ah! que tu me donnes de joie! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas. (*Il sort.*)

SGANARELLE

Il faut avouer que le bonhomme de Gorgibus est un vrai lourdaud de se laisser tromper de la sorte. (*Apercevant Gorgibus.*) Ah ! ma foi, tout est perdu; c'est à ce coup que voilà la médecine renversée; mais il faut que je le trompe.

SCÈNE XI. — SGANARELLE, GORGIBUS

GORGIBUS

Bonjour, monsieur.

SGANARELLE

Monsieur, votre serviteur; vous voyez un pauvre garçon au désespoir : ne connoissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables?

GORGIBUS

Oui, je le connois; il vient de sortir de chez moi.

SGANARELLE

Je suis son frère, monsieur : nous sommes jumeaux; et, comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

GORGIBUS

Je me donne au diable si je n'y ai été trompé. Et comment vous nommez-vous?

SGANARELLE

Narcisse, monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet j'ai répandu deux fioles d'essence qui étoient sur le bord de sa table; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre garçon à présent sans appui, sans support, sans aucune connoissance.

GORGIBUS

Allez, je ferai votre paix; je suis de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui; je lui parlerai d'abord que je le verrai.

SGANARELLE

Je vous serai bien obligé, monsieur Gorgibus. (*Sganarelle sort et rentre aussitôt avec sa robe de médecin.*)

SCÈNE XII. — SGANARELLE, GORGIBUS

SGANARELLE

Il faut avouer que quand ces malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche...

GORGIBUS

Monsieur le médecin, très humble serviteur. Je vous demande une grâce.

SGANARELLE

Qu'y a-t-il, monsieur? est-il question de vous rendre service?

GORGIBUS

Monsieur, je viens de rencontrer monsieur votre frère, qui est tout à fait fâché de...

SGANARELLE

C'est un coquin, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS

Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère.

SGANARELLE

C'est un ivrogne, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS

Eh, monsieur, voulez-vous désespérer ce pauvre garçon?

SGANARELLE

Qu'on ne m'en parle plus; mais voyez l'impudence de ce coquin-là, de vous aller trouver pour faire son accord! Je vous prie de ne m'en pas parler.

GORGIBUS

Au nom de Dieu, monsieur le médecin, faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon cœur. Je m'y suis engagé, et...

SGANARELLE

Vous m'en priez avec tant d'instance... Quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais, allez, touchez là, je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, monsieur Gorgibus. (*Gorgibus rentre dans sa maison, et Sganarelle s'en va.*)

SCÈNE XIII. — VALÈRE, SGANARELLE

VALÈRE

Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir. (*Sganarelle rentre avec ses habits de valet.*) Ah! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation! que je t'ai de joie! et que...

SGANARELLE

Ma foi, vous parlez fort à votre aise. Gorgibus m'a rencon-

tré; et, sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche étoit découverte. (*Apercevant Gorgibus.*) Mais fuyez-vous-en, le voici. (*Valère sort.*)

SCÈNE XIV. — GORGIBUS, SGANARELLE

GORGIBUS

Je vous cherchois partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère; il m'a assuré qu'il vous pardonnoit; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence; entrez dans mon logis, et je l'irai chercher.

SGANARELLE

Eh, monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent; et puis je ne resterai pas chez vous : je crains trop de sa colère.

GORGIBUS

Ah ! vous y demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché. (*Gorgibus sort.*)

SGANARELLE, *de la fenêtre.*

Ma foi, me voilà attrapé ce coup-là; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que, par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère royal sur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi se désespérer? puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe jusqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir, et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes. (*Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va.*)

SCÈNE XV. — GROS-RENÉ, GORGIBUS, SGANARELLE

GROS-RENÉ

Ah ! ma foi, voilà qui est drôle ! comme diable on saute ici par les fenêtres ! Il faut que je demeure ici et que je voie à quoi tout cela aboutira.

GORGIBUS

Je ne saurois trouver ce médecin; je ne sais où diable il s'est caché. (*Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin.*) Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère; je vous prie, pour ma satisfaction,

de l'embrasser : il est chez moi, et je vous cherchois partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

SGANARELLE

Vous vous moquez, monsieur Gorgibus; n'est-ce pas assez que je lui pardonne? je ne le veux jamais voir.

GORBIGUS

Mais, monsieur, pour l'amour de moi.

SGANARELLE

Je ne vous saurois rien refuser : dites-lui qu'il descende. (*Pendant que Gorgibus entre dans la maison par la porte, Sganarelle y entre par la fenêtre.*)

GORGIBUS, *à la fenêtre.*

Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que vous voudrez.

SGANARELLE, *à la fenêtre.*

Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici; je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me feroit cent hontes, cent opprobres devant tout le monde. (*Gorgibus sort de sa maison par la porte, et Sganarelle par la fenêtre.*)

GORGIBUS

Oui-da, je m'en vais lui dire... Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer; je vous supplie de ne me pas refuser, et de me donner ce contentement.

SGANARELLE

Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter. (*A la fenêtre.*) Ah ! te voilà, coquin ! — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Pilier de débauche ! coquin ! va, je t'apprendrai à venir avoir la hardiesse d'importuner monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises ! — Monsieur mon frère... — Tais-toi, te dis-je ! — Je ne vous désoblig... — Tais-toi, coquin !

GROS-RENÉ

Qui diable pensez-vous qui soit chez vous à présent?

GORGIBUS

C'est le médecin et Narcisse son frère; ils avoient quelque différend, et ils font leur accord.

GROS-RENÉ

Le diable emporte ! ils ne sont qu'un.

SGANARELLE, *à la fenêtre.*

Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre ! Comme il baisse la vue ! il voit bien qu'il a failli, le pendard ! Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre !

GROS-RENÉ

Monsieur, dites-lui un peu par plaisir qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

GORGIBUS

Oui-da... Monsieur le médecin, je vous prie de faire paraître votre frère à la fenêtre.

SGANARELLE, *de la fenêtre.*

Il est indigne de la vue des gens d'honneur, et puis je ne le saurais souffrir auprès de moi.

GORGIBUS

Monsieur, ne me refusez pas cette grâce, après toutes celles que vous m'avez faites.

SGANARELLE, *de la fenêtre.*

En vérité, monsieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir sur moi, que je ne vous puis rien refuser. Montre-toi, coquin. (*Après avoir disparu un moment, il se remontre en habit de valet.*) Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé. (*Il disparoît encore et reparoît aussitôt en robe de médecin.*) Eh bien, avez-vous vu cette image de la débauche?

GROS-RENÉ

Ma foi, ils ne sont qu'un; et, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez voir ensemble.

GORGIBUS

Mais faites-moi la grâce de le faire paroître avec vous, et de l'embrasser devant moi à la fenêtre.

SGANARELLE

C'est une chose que je refuserois à tout autre qu'à vous; mais, pour vous montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y résous, quoique avec peine, et veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, monsieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, et vous promets, mon frère, en présence de monsieur Gorgibus que voilà, de faire si bien désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui s'est passé. (*Il embrasse*

son chapeau et sa fraise, qu'il a mis au bout de son coude.)

GORGIBUS

Eh bien, ne les voilà pas tous deux?

GROS-RENÉ

Ah! par ma foi, il est sorcier.

SGANARELLE, *sortant de la maison en médecin.*

Monsieur, voilà la clef de votre maison que je vous rends; je n'ai pas voulu que ce coquin soit descendu avec moi, parce qu'il me fait honte; je ne voudrois pas qu'on le vît en ma compagnie, dans la ville où je suis en quelque réputation. Vous irez le faire sortir quand bon vous semblera. Je vous donne le bonjour, et suis votre serviteur, etc. (*Il feint de s'en aller, et, après àvoir mis bas sa robe, rentre dans la maison par la fenêtre.*)

GORGIBUS

Il faut que j'aille délivrer ce pauvre garçon; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas été sans le bien maltraiter. (*Il entre dans sa maison, et en sort avec Sganarelle en habit de valet.*)

SGANARELLE

Monsieur, je vous remercie de la peine que vous avez prise, et de la bonté que vous avez eue; je vous en serai obligé toute ma vie.

GROS-RENÉ

Où pensez-vous que soit à présent le médecin?

GORGIBUS

Il s'en est allé.

GROS-RENÉ, *qui a ramassé la robe de Sganarelle.*

Je le tiens sous mon bras. Voilà le coquin qui faisoit le médecin, et qui vous trompe. Cependant qu'il vous trompe et joue la farce chez vous, Valère et votre fille sont ensemble, qui s'en vont à tous les diables.

GORGIBUS

Oh! que je suis malheureux! mais tu seras pendu, fourbe, coquin!

SGANARELLE

Monsieur, qu'allez-vous faire de me pendre? Écoutez un mot, s'il vous plaît; il est vrai que c'est par mon invention que mon maître est avec votre fille; mais, en le servant, je ne vous ai point désobligé : c'est un parti sortable pour elle, tant pour la naissance que pour les biens. Croyez-moi, ne

faites point un vacarme qui tourneroit à votre confusion, et envoyez à tous les diables ce coquin-là avec Villebrequin. Mais voici nos amants.

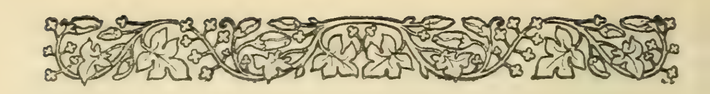
SCÈNE XVI. — VALÈRE, LUCILE, GORGIBUS, SGANARELLE

VALÈRE

Nous nous jetons à vos pieds.

GORGIBUS

Je vous pardonne, et suis heureusement trompé par Sganarelle, ayant un si brave gendre. Allons tous faire noces, et boire à la santé de toute la compagnie.



L'ÉTOURDI

OU LES CONTRE-TEMPS

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE A LYON EN 1653 ET A PARIS EN 1658

PERSONNAGES

LÉLIE, fils de Pandolfe.
CÉLIE, esclave de Trufaldin.
MASCARILLE, valet de Lélie.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
ANSELME, père d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieillard.
PANDOLFE, père de Lélie.
LÉANDRE, fils de famille.
ANDRÈS, cru Égyptien.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURRIER.
DEUX TROUPES DE MASQUES.

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — LÉLIE, *seul.*

Eh bien, Léandre, eh bien, il faudra contester;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle :
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCÈNE II. — LÉLIE, MASCARILLE

LÉLIE

Ah ! Mascarille !

MASCARILLE

Quoi ?

LÉLIE

Voici bien des affaires ;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :
Léandre aime Célie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

MASCARILLE

Léandre aime Célie !

LÉLIE

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE

Tant pis.

LÉLIE

Eh, oui, tant pis ; c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me désespérer ;
Puisque j'ai ton secours, je puis me rassurer ;
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Et qu'en toute la terre...

MASCARILLE

Eh ! trêve de douceurs.
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE

Ma foi ! tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin discourons un peu de ma captive :
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmants[1].
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage ;
Et je crois que le ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MASCARILLE

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.

1. Est-il un cœur assez dur pour ne pas l'aimer? C'est là le sens de ces deux vers assez embrouillés.

Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit;
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit;
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
Quand vos déportements lui blessent la visière.
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hipolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage;
Et, s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les lois,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait aux devoirs de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera.

LÉLIE

Ah! trêve, je vous prie, à votre rhétorique!

MASCARILLE

Mais vous, trêve plutôt à votre politique!
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher...

LÉLIE

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires?

MASCARILLE

(*A part.*)
Il se met en courroux. (*Haut*) Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure?
Et Mascarille est-il ennemi de nature?
Vous savez le contraire, et qu'il est très certain
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père :
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
Ma foi! j'en suis d'avis, que ces penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et, vertueux par force, espèrent, par envie,
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

LÉLIE

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,

N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître.
Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il se va préparer :
C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour fruster mon rival de ses prétentions.

MASCARILLE

Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.
(*A part.*)
Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire?

LÉLIE

Eh bien, le stratagème?

MASCARILLE

Ah ! comme vous courez !
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
J'ai trouvé votre fait : il faut... Non, je m'abuse.
Mais si vous alliez...

LÉLIE

Où?

MASCARILLE

C'est une foible ruse.
J'en songeois une...

LÉLIE

Et quelle?

MASCARILLE

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas...

LÉLIE

Quoi?

MASCARILLE

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anselme.

LÉLIE

Et que lui puis-je dire?

MASCARILLE

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LÉLIE

Que faire?

MASCARILLE

Je ne sais.

LÉLIE

C'en est trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
De ces Égyptiens qui la mirent ici
Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci;
Et, trouvant son argent, qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très ravi de la vendre :
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu;
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent est le dieu que surtout il révère :
Mais le mal, c'est...

LÉLIE

Quoi? c'est...

MASCARILLE

Que monsieur votre père
Est un autre vilain qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez bien, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment.
La fenêtre est ici.

LÉLIE

Mais Trufaldin, pour elle,
Fait de nuit et de jour exacte sentinelle.
Prends garde.

MASCARILLE

Dans ce coin demeurons en repos.
O bonheur ! la voilà qui sort tout à propos.

SCÈNE III. — CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE

LÉLIE

Ah ! que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !

Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux !

CÉLIE

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne,
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure !
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure;
Et...

MASCARILLE

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut;
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du temps, et sachons vite d'elle
Ce que...

TRUFALDIN, *dans sa maison*

Célie.

MASCARILLE, *à Lélie.*

Eh bien !

LÉLIE

O rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler?

MASCARILLE

Allez, retirez-vous, je saurai lui parler.

SCÈNE IV. — TRUFALDIN, CÉLIE; LÉLIE, *retiré dans un coin;* MASCARILLE

TRUFALDIN, *à Célie.*

Que faites-vous dehors? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne?

CÉLIE

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE

Est-ce là le seigneur Trufaldin?

CÉLIE

Oui, lui-même.

MASCARILLE

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vanté.

TRUFALDIN

Très humble serviteur.

MASCARILLE

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN

Quoi ! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

CÉLIE

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers.
Il auroit bien voulu du feu qui le dévore
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor :
Et ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?

MASCARILLE

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et, dans l'adversité,
Elle sait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître :
Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CÉLIE

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain;

Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CÉLIE

C'est là tout le malheur.

MASCARILLE, *à part, regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire[1] !

CÉLIE

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE, *en les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin ! de vous inquiéter
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE

La peste soit la bête !

TRUFALDIN

Oh ! oh ! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé :
Ne le savez-vous pas?

TRUFALDIN

Je sais ce que je sai.
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.
(*A Célie.*)
Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

C'est bien fait. Je voudrois qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, et, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di?

1. *Éclairer* dans le sens d'*espionner.*

LÉLIE

Je pensois faire bien.

MASCARILLE

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi ! cette action ne me doit point surprendre.
Vous êtes si fertile en pareils contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE

Ah ! mon Dieu ! pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE, *seul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent;
Mais, ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCÈNE VI. — ANSELME, MASCARILLE

ANSELME

Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre !
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien !
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfants, que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourse entre agréablement;
Mais, le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste ! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu ! la belle proie
A tirer en volant ! Chut, il faut que je voie
Si je pourrois un peu de près le caresser.
Je sais bien les discours dont il le faut bercer...
Je viens de voir, Anselme...

ANSELME

Et qui?

MASCARILLE

Votre Nérine.

ANSELME

Que dit-elle de moi, cette gente assassine?

MASCARILLE

Pour vous elle est de flamme.

ANSELME

Elle?

MASCARILLE

Et vous aime tant,
Que c'est grande pitié.

ANSELME

Que tu me rends content!

MASCARILLE

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure.
Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées?
Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées.
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
S'il n'est pas des plus beaux, il est des-agréable.

ANSELME

Si donc bien...

MASCARILLE *veut prendre la bourse.*

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus,..

ANSELME

Quoi?

MASCARILLE

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME

Et me veut...?

MASCARILLE

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse...

ANSELME

La...?

MASCARILLE *prend la bourse, et la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME

Ah! je t'entends. Viens çà : lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE

Laissez-moi faire.

ANSELME

Adieu.

MASCARILLE

Que le ciel vous conduise!

ANSELME, *revenant.*

Ah! vraiment, je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur :
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle!
Tiens tu te souviendras...

MASCARILLE

Ah! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME

Laisse-moi...

MASCARILLE

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME

Je le sais; mais pourtant...

MASCARILLE

Non, Anselme, vous dis-je,
Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE, *à part.*

O long discours!

ANSELME, *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE

Non, laissez votre argent :
Sans vous mettre en souci, je ferai le présent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

ANSELME

Soit; donne-la pour moi : mais surtout fais si bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCÈNE VII. — LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE

LÉLIE, *ramassant la bourse.*

A qui la bourse?

ANSELME

Ah! dieux! elle m'étoit tombée,
Et j'aurois, après, cru qu'on me l'eût dérobée!
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble et me rend mon argent.
Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

C'est être officieux, et très fort, ou je meure.

LÉLIE

Ma foi! sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE

Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très rare et d'un bonheur extrême;
Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE

Qu'est-ce donc? Qu'ai-je fait?

MASCARILLE

Le sot, en bon françois,
Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
Il sait bien l'impuissance où son père le laisse;
Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous presse.
Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout seul la honte et le danger...

LÉLIE

Quoi! c'étoit...

MASCARILLE

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE

S'il est ainsi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE

Il falloit, en effet, être bien raffiné !

LÉLIE

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinents propos.
Un autre, après cela, quitteroit tout peut-être;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout présentement je veux voir les effets,
A la charge que si...

LÉLIE

Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE

Allez donc; votre vue excite ma colère.

LÉLIE

Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein...

MASCARILLE

Allez, encore un coup; j'y vais mettre la main.
(*Lélie sort.*)
Menons bien ce projet; la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succède[1] ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon, voici mon homme justement.

SCÈNE IX. — PANDOLFE, MASCARILLE

PANDOLFE

Mascarille !

MASCARILLE

Monsieur?

PANDOLFE

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE

De mon maître?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être :

1. *Succéder*, pour *réussir*.

Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE

Je vous croyais pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE

Moi, monsieur? perdez cette croyance;
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE

Querelle?

MASCARILLE

Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE

Je me trompais donc bien; car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE

Moi? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée!
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur.
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent,
Réglez-vous; regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du ciel, comme on le considère;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE

Répondre? Des chansons, dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur;
Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse,

Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE

Parle.

MASCARILLE

C'est un secret qui m'importeroit fort[1]
S'il étoit découvert; mais à votre prudence
Je le puis confier avec toute assurance.

PANDOLFE

Tu dis bien.

MASCARILLE

Sachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE

Vous voyez si je suis le secret confident...

PANDOLFE

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE

Cependant,
A son devoir, sans bruit, désirez-vous le rendre?
Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre.
Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accès auprès de Trufaldin;
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin :
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il seroit résolu,
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

1. *Cela m'importeroit* dans le sens de *cela seroit fâcheux pour moi.* (A.)

PANDOLFE

C'est très bien raisonner; ce conseil me plaît fort...
Je vois Anselme; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE, *seul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie, et les fourbes aussi!

SCÈNE X. — HIPPOLYTE, MASCARILLE

HIPPOLYTE

Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service!
Je viens de tout entendre, et voir ton artifice.
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné?
Tu couches d'imposture, et tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon père;
Et cependant ici tu fais tout le contraire!
Mais tu t'abuseras; je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE

Ah! que vous êtes prompte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisque ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie;
Et faire que, l'effet de cette invention

Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE

Quoi ! tout ce grand projet qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille?

MASCARILLE

Oui, pour vous,
Mais, puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
Et que, pour récompense, on s'en vient, de hauteur,
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et, dès ce même pas, rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE, *l'arrêtant.*

Eh ! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE

Non, non, laissez-moi faire; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais;
Oui, vous aurez mon maître et je vous le promets.

HIPPOLYTE

Eh ! mon pauvre garçon, que ta colère cesse.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.
(*Tirant sa bourse.*)
Mais je veux réparer ma faute avec ceci.
Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi?

MASCARILLE

Non, je ne le saurois, quelque effort que je fasse;
Mais votre promptitude est de mauvaise grâce.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

MASCARILLE

Eh ! tout cela n'est rien; je suis tendre à ces coups.
Mais déjà je commence à perdre mon courroux.
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose?

Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis?

MASCARILLE

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines;
Et, quand ce stratagème à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE

Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HIPPOLYTE

Ton maître te fait signe, et veut parler à toi :
Je te quitte; mais songe à bien agir pour moi.

SCÈNE XI. — LÉLIE, MASCARILLE

LÉLIE

Que diable fais-tu là? tu me promets merveille;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déjà tout mon bonheur eût été renversé;
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie;
D'un regret éternel je devenois la proie :
Bref, si je ne me fusse en ces lieux rencontré
Anselme avoit l'esclave, et j'en étois frustré;
Il l'emmenoit chez lui. Mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait, que, par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE

Et trois :
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable!
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable;
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer.
Et puis pour votre amour je m'emploierois encore!
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

LÉLIE, *seul.*

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

ACTE SECOND

SCÈNE I. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

A vos désirs enfin il a fallu se rendre :
Malgré tous mes serments, je n'ai pu m'en défendre,
Et pour vos intérêts, que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile; et si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
Toutefois n'allez pas, sur cette sûreté,
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue, et rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons;
Mais, si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins pour l'objet qui vous flatte.

LÉLIE

Non, je serai prudent, te dis-je; ne crains rien :
Tu verras seulement...

MASCARILLE

Souvenez-vous-en bien;
J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.
Votre père fait voir une paresse extrême
A rendre par sa mort tous vos désirs contents,
Je viens de le tuer (de parole, j'entends) :
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
Le bonhomme surpris a quitté cette vie.
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas;
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas;
On est venu lui dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondements qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hasard rencontre d'un trésor.
Il a volé d'abord; et, comme à la campagne
Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accompagne,
Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enseveli pour lui.
Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage :
Jouez bien votre rôle; et, pour mon personnage,

Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

SCÈNE II. — LÉLIE, *seul.*

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
Pour adresser mes vœux au comble de leur joie;
Mais, quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste ciel! qu'ils sont prompts! Je les vois en parole[1].
Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCÈNE III. — ANSELME, MASCARILLE

MASCARILLE

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME

Être mort de la sorte!

MASCARILLE

Il a, certes, grand tort :
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME

N'avoir pas seulement le temps d'être malade!

MASCARILLE

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME

Et Lélie?

MASCARILLE

Il se bat, et ne peut rien souffrir;
Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse :
Enfin, pour achever l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre[2].

ANSELME

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir;

1. *Être en parole*, pour *converser, s'entretenir.*
2. *Semondre*, de *submonere*, inviter, convier.

Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensevelit bien souvent assassine,
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie (et l'action lui sera salutaire)
D'un bel enterrement veut régaler son père,
Et consoler un peu ce défunt de son sort
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup; mais, comme en ces affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères,
Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance,
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME

Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE, *seul.*

Jusques ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCÈNE IV. — ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE

ANSELME

Sortons; je ne saurois qu'avec douleur très forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las ! en si peu de temps ! il vivoit ce matin !

MASCARILLE

En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

LÉLIE, *pleurant.*

Ah !

ANSELME

Mais quoi, cher Lélie ! enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE

Ah !

ANSELME

Sans leur dire gare, elle abat les humains
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE

Ah !

ANSELME

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdroit pas un coup de ses dents meurtrières
Tout le monde y passe.

LÉLIE

Ah !

MASCARILLE

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME

Si, malgré ces raisons, votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modère.

LÉLIE

Ah !

MASCARILLE

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

LÉLIE

Ah ! ah !

MASCARILLE

Comme à ce mot s'augmente sa douleur !
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME

Je sais que vous verrez aux papiers du bonhomme
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paroitre.

LÉLIE, *s'en allant.*

Ah !

MASCARILLE

Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître !

ANSELME

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fît de sa main un reçu de deux mots;

MASCARILLE

Ah!

ANSELME

Des événements l'incertitude est grande.

MASCARILLE

Ah!

ANSELME

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE

Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désattrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui.
Et m'en vais tout mon saoûl pleurer avecque lui.
Ah!

ANSELME, *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses;
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici-bas...

SCÈNE V. — PANDOLFE, ANSELME

ANSELME

Ah! bon Dieu! je frémi!
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie!
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre âme est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères!
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous, que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie,
Et que le ciel, par sa bonté,

Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie !

PANDOLFE, *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME

Las ! pour un trépassé vous êtes bien gaillard.

PANDOLFE

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME

Hélas ! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE

Quoi ! j'aurois trépassé sans m'en apercevoir?

ANSELME

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

PANDOLFE

Mais enfin, dormez-vous? êtes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

ANSELME

Vous êtes habillé
D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu ! ne prenez point de vilaine figure,
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage :
Mais, avec cette mort, un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomentent dans mon âme un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME

M'auroit-on joué pièce et fait supercherie !
Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !

Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte;
On en feroit jouer quelque farce à ma honte,
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE

De l'argent, dites-vous? Ah ! voilà l'enclouure !
C'est là le nœud secret de toute l'aventure.
A votre dam. Pour moi, sans m'en mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Mascarille; et, si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

ANSELME, *seul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien.
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise;
D'examiner si peu sur un premier rapport...
Mais je vois...

SCÈNE VI. — LÉLIE, ANSELME

LÉLIE, *sans voir Anselme.*

Maintenant, avec ce passe-port,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LÉLIE

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la gardera.

ANSELME

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux ;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet État d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre !

LÉLIE

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre;

Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi.

ANSELME

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi.
Est-ce tout?

LÉLIE

Oui.

ANSELME

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé; rentrez dedans ma poche.
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père?
Ma foi! je m'engendrois d'une belle manière,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret!
Allez, allez mourir de honte et de regret!

LÉLIE, *seul.*

Il faut dire : J'en tiens. Quelle surprise extrême!
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème?

SCÈNE VII. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

Quoi! vous étiez sorti? Je vous cherchois partout.
Eh bien, en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Çà, donnez-moi, que j'aille acheter notre esclave;
Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné!
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE

Quoi! que seroit-ce?

LÉLIE

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE

Vous vous moquez peut-être?

LÉLIE

Il est trop véritable.

MASCARILLE

Tout de bon?

LÉLIE

Tout de bon; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE

Moi, monsieur! quelque sot[1] : la colère fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE

Ah! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auroient cru véritable.

MASCARILLE

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LÉLIE

Eh bien, je suis coupable, et je veux l'avouer;
Mais, si jamais mon bien te fut considérable,
Répare ce malheur, et me sois secourable.

MASCARILLE

Je vous baise les mains; je n'ai pas le loisir.

LÉLIE

Mascarille, mon fils.

MASCARILLE

Point.

LÉLIE

Fais-moi ce plaisir.

MASCARILLE

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE

Soit; il vous est loisible.

LÉLIE

Je ne puis te fléchir?

1. Locution elliptique, très commune dans nos anciennes comédies. Quelque sot le feroit mais je ne le ferai pas.

MASCARILLE

Non.

LÉLIE

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE

Oui.

LÉLIE

Je vais le pousser.

MASCARILLE

Faites ce qu'il vous plaît.

LÉLIE

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE

Non.

LÉLIE

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE

Adieu, monsieur Lélie.

LÉLIE

Quoi !...

MASCARILLE

Tuez-vous donc vite. Ah ! que de longs devis !

LÉLIE

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer?

SCÈNE VIII. — TRUFALDIN, LÉANDRE, LÉLIE, MASCARILLE

(*Trufaldin parle bas à Léandre dans le fond du théâtre.*)

LÉLIE

Que vois-je? mon rival et Trufaldin ensemble !
Il achète Célie; ah ! de frayeur je tremble !

MASCARILLE

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.

Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LÉLIE

Que dois-je faire? dis; veuille me conseiller.

MASCARILLE

Je ne sais.

LÉLIE

Laisse-moi, je vais le quereller[1].

MASCARILLE

Qu'en arrivera-t-il?

LÉLIE

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE

Allez, je vous fais grâce;
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez-moi l'observer; par des moyens plus doux
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.
(*Lélie sort.*)

TRUFALDIN, *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.
(*Trufaldin sort.*)

MASCARILLE, *à part, en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE, *seul.*

Grâces au ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte!
J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCÈNE IX, — LÉANDRE, MASCARILLE

MASCARILLE, *dit ces deux vers dans la maison, et entre sur le théâtre.*

Aïe! aïe! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assomme!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! O traître! ô bourreau d'homme!

LÉANDRE

D'où procède cela? Qu'est-ce? que te fait-on?

MASCARILLE

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

1. Dans le sens de *défier, provoquer.*

LÉANDRE

Qui?

MASCARILLE

Lélie.

LÉANDRE

Et pourquoi?

MASCARILLE

Pour une bagatelle.
Il me chasse, et me bat d'une façon cruelle.

LÉANDRE

Ah! vraiment, il a tort.

MASCARILLE

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules :
Je te le dis encor, je saurai m'en venger;
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains; et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

LÉANDRE

Écoute, Mascarille, et quitte ce transport.
Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,
A mon service un jour pût attacher son zèle,
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE

Oui, monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant service;
Et que, dans mes efforts pour vos contentements,
Je puis à mon brutal trouver des châtiments;
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême...

LÉANDRE

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE

Quoi! Célie est à vous?

LÉANDRE

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout à fait maître;
Mais quoi! mon père l'est : comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin (car je sors de chez lui)
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et, l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens;
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison;
Là, vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LÉANDRE

Oui, ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté.
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussitôt en tes mains elle sera rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras,
Quand... Mais chut! Hippolyte est ici sur nos pas.

SCÈNE X. — HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE

HIPPOLYTE

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE

Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HIPPOLYTE

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au temple; en marchant je pourrai vous l'apprendre

LÉANDRE, *à Mascarille.*

Va, va-t'en me servir, sans davantage attendre.

SCÈNE XI. — MASCARILLE, *seul.*

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?
Oh! que dans un moment Lélie aura de joie!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival!
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbûm imperator!

SCÈNE XII. — TRUFALDIN, MASCARILLE

MASCARILLE

Holà!

TRUFALDIN

Que voulez-vous?

MASCARILLE

Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave; arrêtez un peu là.

SCÈNE XIII. — TRUFALDIN, UN COURRIER, MASCARILLE

LE COURRIER, *à Trufaldin.*

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN

Et qui?

LE COURRIER

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN

Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURRIER

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

« Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
« Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux,
« Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie.

« Sous le nom de Célie est esclave chez vous.
« Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
« Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
« Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
« Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.
« Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
« Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
« Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
« Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

« De Madrid

« DON PEDRO DE GUSMAN,
« Marquis de Montalcane. »

(*Il continue.*)
Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, par mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.
(*Au Courrier.*)
Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains.
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on désire.
(*Le Courrier sort.*)
(*A Mascarille.*)
Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurois ma parole tenir;
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE

Mais l'outrage
Que vous lui faites...

TRUFALDIN

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE, *seul.*

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baie à mon espoir;
Et bien à la male heure est-il venu d'Espagne,
Ce courrier, que la foudre ou la grêle accompagne!
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps plus triste événement.

SCÈNE XIV. — LÉLIE, *riant;* MASCARILLE

MASCARILLE

Quel beau transport de joie à présent vous inspire?

LÉLIE

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE

Çà, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LÉLIE

Ah ! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte, en brouillon toutes tes fourberies.
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois;
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE

Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remède à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE

Mais qu'est-ce?

LÉLIE

Ah ! s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre ses soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands présents reconnoître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE

Fort bien.

LÉLIE

Écoute donc, voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais sais-tu bien comment? en saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot[1],
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LÉLIE

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?
Loue au moins mon adresse, et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours :
C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sais-je? un... cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉLIE

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique;
Ai-je fait quelque chose? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LÉLIE

Je te suivrai partout, pour savoir ce mystère.

1. Plaisant.

MASCARILLE

Oui? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE, *seul.*

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer!
Au discours qu'il m'a fait que saurois-je comprendre?
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre?

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — MASCARILLE, *seul.*

Taisez-vous, ma bonté, cessez votre entretien,
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue;
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience, et je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence :
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma subtilité :
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante partout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille! est une belle chose.
A tes nobles travaux ne fais aucune pause;
Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter
Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
Ce torrent effréné qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Eh bien, pour toute grâce encore un coup du moins,
Au hasard du succès sacrifions des soins;
Et, s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,

Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCÈNE II. — LÉANDRE, MASCARILLE

MASCARILLE

Monsieur, j'ai perdu temps, votre homme se dédit.

LÉANDRE

De la chose lui-même il m'a fait le récit;
Mais c'est bien plus : j'ai su que tout ce beau mystère
D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand seigneur pour père,
Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE

Voyez un peu la fourbe!

LÉANDRE

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé[1] de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout à fait adorable;
Et je suis en suspens si, pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE

Vous pourriez l'épouser?

LÉANDRE

Je ne sais, mais enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,

1. *Imprimé*, dans le sens de *pénétré*, *impressionné*.

Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE

Sa vertu, dites-vous?

LÉANDRE

Quoi? que murmures-tu?
Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE

Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LÉANDRE

Non, non, parle.

MASCARILLE

Eh bien donc, très charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille...

LÉANDRE

Poursuis.

MASCARILLE

N'est rien moins qu'inhumaine;
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche, après tout,
A quiconque la sait prendre par le bon bout.
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude :
Vous savez que je suis quelque peu d'un métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LÉANDRE

Célie...

MASCARILLE

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LÉANDRE

Las! que dis-tu? Croirai-je un discours de la sorte?

MASCARILLE

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise, et lui donnez la main;

Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LÉANDRE

Quelle surprise étrange !

MASCARILLE, *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage ! s'il se peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LÉANDRE

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE

Quoi ! vous pourriez...

LÉANDRE

Va-t'en jusqu'à la poste, et voi
Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.
(*Seul, après avoir rêvé.*)
Qui ne s'y fût trompé? jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCÈNE III. — LÉLIE, LÉANDRE

LÉLIE

Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet?

LÉANDRE

Moi?

LÉLIE

Vous-même.

LÉANDRE

Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉLIE

Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LÉANDRE

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LÉLIE

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins;
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LÉANDRE

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LÉLIE

Quelles finesses donc?

LÉANDRE

Mon Dieu ! nous savons tout.

LÉLIE

Quoi?

LÉANDRE

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉLIE

C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LÉANDRE

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien
Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉLIE

Tout beau, tout beau, Léandre!

LÉANDRE

Ah! que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon;
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉLIE

Léandre, arrêtons là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle,
Mais, surtout, retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour qu'un discours qui l'offense.

LÉANDRE

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LÉLIE

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,
Je connois bien son cœur.

LÉANDRE

Mais, enfin, Mascarille.
D'un semblable procès est juge compétent;
C'est lui qui la condamne,

LÉLIE
Oui?

LÉANDRE
Lui-même.

LÉLIE
Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire!
Gage qu'il se dédit.

LÉANDRE
Et moi, gage que non.

LÉLIE
Parbleu! je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LÉANDRE
Moi, je lui couperois sur-le-champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCÈNE IV. — LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE

LÉLIE
Ah! bon, bon, le voilà. Venez çà, chien maudit!

MASCARILLE
Quoi?

LÉLIE
Langue de serpent, fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu?

MASCARILLE, *bas, à Lélie.*
Doucement, ce discours est de mon industrie.

LÉLIE
Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie;
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit;
Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit;
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits?

MASCARILLE
Mon Dieu! ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LÉLIE
Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE
Aï

LÉLIE
Parle donc, confesse.

MASCARILLE, *bas, à Lélie.*
Laissez-moi, je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LÉLIE
Dépêche; qu'as-tu dit? Vide entre nous ce point.

MASCARILLE, *bas, à Lélie.*
J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LÉLIE, *mettant l'épée à la main.*
Ah! je vous ferai bien parler d'une autre sorte!

LÉANDRE, *l'arrêtant.*
Halte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE, *à part.*
Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

LÉLIE
Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LÉANDRE
C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE
Quoi! châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

LÉANDRE
Comment, vos gens?

MASCARILLE, *à part.*
Encore! Il va tout découvrir.

LÉLIE
Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Eh bien, c'est mon valet.

LÉANDRE
C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE
Le trait est admirable! Et comment donc le vôtre?
Sans doute...

MASCARILLE, *bas, à Lélie.*
Doucement.

LÉLIE
Hem! que veux-tu conter?

MASCARILLE, *à part.*

Ah le double bourreau, qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne !

LÉLIE

Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet?

LÉANDRE

Pour quelque mal commis
Hors de votre service il n'a pas été mis?

LÉLIE

Je ne sais ce que c'est.

LÉANDRE

Et, plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance?

LÉLIE

Point du tout. Moi, chassé, roué de coups !
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE, *à part.*

Pousse, pousse, bourreau ; tu fais bien tes affaires !

LÉANDRE, *à Mascarille.*

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?

MASCARILLE

Il ne sait ce qu'il dit; sa mémoire...

LÉANDRE

Non, non,
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne;
Mais pour l'invention, va je te la pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et que, m'étant commis à ton zèle hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeler un *avis au lecteur.*
Adieu, Lélie, adieu ; très humble serviteur.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

Courage, mon garçon ! tout heur nous accompagne :
Mettons flamberge au vent, et bravoure en campagne;
Faisons l'*Olibrius*, l'*occiseur d'innocents.*

LÉLIE

Il t'avoit accusé de discours médisants
Contre...

MASCARILLE

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
Non, il a l'esprit franc, et point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
Il me la fait manquer avec de faux rapports.
Je veux de son rival ralentir les transports,
Mon brave incontinent vient qui le désabuse :
J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est ruse :
Point d'affaire; il poursuit sa pointe jusqu'au bout
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cède point à personne qui vive!
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi.

LÉLIE

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes :
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE

Tant pis.

LÉLIE

Au moins pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose.
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.

MASCARILLE

Ah! voilà tout le mal : c'est cela qui nous perd.
Ma foi, mon cher patron, je vous le dis encore,
Vous ne serez jamais qu'une pauvre pécore.

LÉLIE

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser;
Et, pourvu que tes soins, en qui je me repose...

MASCARILLE

Laissons là ce discours, et parlons d'autre chose.
Je ne m'apaise pas, non, si facilement;

Je suis trop en colère. Il faut premièrement
Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉLIE

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mon bras?

MASCARILLE

De quelle vision sa cervelle est frappée!
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégaîner
Qu'à tirer un teston s'il falloit le donner.

LÉLIE

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE

C'est que de votre père
Il faut absolument apaiser la colère.

LÉLIE

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE

Oui; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait, ce matin, mort pour l'amour de vous;
La vision le choque, et de pareilles teintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bonhomme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu dessus cette matière;
Il craint le pronostic, et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure.
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès longtemps l'on a force décrets;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE

Oui, nous le fléchirons :
Mais aussi tu promets...

MASCARILLE

Ah! mon Dieu, nous verrons.
(*Lélie sort*).

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice...

SCÈNE VI. — ERGASTE, MASCARILLE

ERGASTE

Je te cherchois partout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE

Quoi donc?

ERGASTE

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE

Non.

ERGASTE

Nous sommes amis autant qu'on le peut être :
Je sais tous tes desseins et l'amour de ton maître :
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie; et j'en suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent le soir,
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE

Oui! Suffit; il n'est pas au comble de sa joie;
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie;
Et contre cet assaut je sais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré.
Il ne sait pas les dons dont mon âme est pourvue.
Adieu; nous boirons pinte à la première vue.

SCÈNE VII. — MASCARILLE, *seul.*

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et, par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,

Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise,
Puisque par son dessein déjà presque éventé
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons frères;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
Je sais où gît le lièvre, et me puis, sans travail,
Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage :
Si j'ai reçu du ciel les fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, ERGASTE

LÉLIE

Il prétend l'enlever avec sa mascarade?

ERGASTE

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter
A Mascarille alors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
J'ai cru que je devois de tout vous faire part.

LÉLIE

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle :
Va, je reconnoîtrai ce service fidèle.

SCÈNE IX. — LÉLIE, *seul.*

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait,
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin ! Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect !
Mais vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne,
Holà ! quelqu'un, un mot !

SCÈNE X. — TRUFALDIN, *à sa fenêtre;* LÉLIE

TRUFALDIN

Qu'est-ce? qui me vient voir?

LÉLIE

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN

Pourquoi?

LÉLIE

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN

O dieux!

LÉLIE

Et sans doute bientôt ils viennent en ces lieux.
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Eh bien, qu'avois-je dit? Les voyez-vous paroître?
Chut! je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCÈNE XI. — LÉLIE, TRUFALDIN : MASCARILLE *et sa suite, masqués.*

TRUFALDIN

Oh! les plaisants robins, qui pensent me surprendre!

LÉLIE

Masques, où courez-vous? Le pourrait-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.

A Mascarille, déguisé en femme.

Bon Dieu, qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon!
Eh quoi! vous murmurez? mais, sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque, et voir votre visage?

TRUFALDIN

Allez, fourbes méchants, retirez-vous d'ici,
Canaille! et vous, seigneur, bonsoir et grand merci.

SCÈNE XII. — LÉLIE, MASCARILLE

LÉLIE, *après avoir démasqué Mascarille.*

Mascarille, est-ce toi?

MASCARILLE

Nenni dà, c'est quelque autre.

LÉLIE

Hélas ! quelle surprise ! et quel sort est le nôtre !
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrètes raisons qui t'avoient travesti ?
Malheureux que je suis d'avoir, dessous ce masque,
Été, sans y penser, te faire cette frasque !
Il me prendroit envie, en mon juste courroux,
De me battre moi-même, et me donner cent coups.

MASCARILLE

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE

Las ! si de ton secours ta colère me prive,
A quel saint me vouerai-je ?

MASCARILLE

Au grand diable d'enfer.

LÉLIE

Ah ! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grâce.
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,
Vois-moi...

MASCARILLE

Tarare ! Allons, camarades, allons :
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCÈNE XIII. — LÉANDRE *et sa suite, masqués ;* TRUFALDIN

LÉANDRE

Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN

Quoi ! masques toute nuit assiégeront ma porte !
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Célie ;
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie ;
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler ;
J'en suis fâché pour vous. Mais, pour vous régaler
Du souci qui pour elle ici vous inquiète,
Elle vous fait présent de cette cassolette.

LÉANDRE

Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté.
Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — LÉLIE, *déguisé en Arménien ;* MASCARILLE

MASCARILLE
Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte !

LÉLIE
Tu ranimes par là mon espérance morte.

MASCARILLE
Toujours de ma colère on me voit revenir;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LÉLIE
Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain...

MASCARILLE
Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LÉLIE
Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu?

MASCARILLE
D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire;
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit,
Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu;
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu,
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que, pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
Je voulois travailler au salut de mon âme,
A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paisiblement :
Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie;

Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon père, et le fruit de mes peines,
Dont, avenant[1] que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle
De pouvoir hautement vous loger avec elle,
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont, cette nuit, en songe, il a vu le retour.
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE

Oui, oui; mais, quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort;
Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure.
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti,
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
(De fait il n'est pas homme à troubler un État)
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
Une fille fort jeune et sa femme laissées,
A quelques pas de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle, et, dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restait de sa race,
Un sien fils, écolier, qui se nommoit Horace,

1. S'il arrivoit.

Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert, jeune, l'avoit conduit;
Mais, pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne :
Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
Il vint en cette ville et prit le nom qu'il a,
Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,
Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé,
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure il est très ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis être à leur famille à point nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.
Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.
Sans nous alambiquer, servons-nous-en; qu'importe?
Vous leur aurez ouï leur disgrâce conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter;
Mais que, parti plus tôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son père
Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE

Ces répétitions ne sont que superflues :
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE

Je m'en vais là dedans donner le premier trait.

LÉLIE

Écoute, Mascarille, un seul point me chagrine :
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE

Belle difficulté! Devez-vous pas savoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir?
Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage?

LÉLIE

Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu,

Que faire?

MASCARILLE

De mémoire êtes-vous dépourvu?
Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
Et le poil et l'habit déguisoient grandement.

LÉLIE

Fort bien. Mais, à propos, cet endroit de Turquie...

MASCARILLE

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LÉLIE

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir?

MASCARILLE

Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir!
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LÉLIE

Va, va-t'en commencer; il ne me faut plus rien.

MASCARILLE

Au moins soyez prudent et vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉLIE

Laisse-moi gouverner. Que ton âme est craintive!

MASCARILLE

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert...

LÉLIE

Ah! c'est me faire honte
Que de me tant prêcher! Suis-je un sot, à ton compte?

MASCARILLE

Non, pas du tout; mais bien quelque chose approchant.

SCÈNE II. — LÉLIE, *seul.*

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusque-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,

Peindre à cette beauté les tourments de mon âme :
Je saurai quel arrêt je dois... Mais les voici.

SCÈNE III. — TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE

TRUFALDIN

Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci !

MASCARILLE

C'est à vous de rêver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Quelle grâce, quels biens vous rendrai-je, seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LÉLIE

Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRUFALDIN, *à Mascarille.*

J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE

C'est ce que je disois;
Mais on voit des rapports admirables parfois.

TRUFALDIN

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?

LÉLIE

Oui, seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi?

LÉLIE

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE

Quelque peu moins, je crois.

LÉLIE

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port...

TRUFALDIN

Cela pourroit-il être,
Si, lorsqu'il m'a pu voir, il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE

Le sang, bien autrement, conserve cette image;

Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon père...

TRUFALDIN

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LÉLIE

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN

Turin? Mais cette ville
Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE, *à part.*

O cerveau malhabile!
(*A Trufaldin.*)
Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous, par habitude,
Certain vice de langue à nous autres fort rude :
C'est que dans tous les mots ils changent *nis* en *rin*,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière,
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père?

MASCARILLE

(*A part.*)
Voyez s'il répondra.
(*A Trufaldin, après s'être escrimé.*)
Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime : autrefois en ce jeu
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN, *à Mascarille.*

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.
(*A Lélie.*)
Quel autre nom dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE

Ah! seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
Est celle maintenant que le ciel vous envoie!

LÉLIE

C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE

Naples est un séjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LÉLIE

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN

Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

MASCARILLE

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis!

TRUFALDIN

Ah!

MASCARILLE, *à part.*

Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN

Je voudrois bien savoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort, qui m'a su travailler...

MASCARILLE

Je ne sais ce que c'est, je ne sais que bâiller;
Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être
Ce monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LÉLIE

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE

Entrez donc.

LÉLIE

Après vous.

MASCARILLE, *à Trufaldin.*

Monsieur, en Arménie
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.
(*A Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.*)
Pauvre esprit! Pas deux mots!

LÉLIE

D'abord il m'a surpris;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse...

MASCARILLE

Voici notre rival, qui ne sait pas la pièce.
(*Ils entrent dans la maison de Trufaldin.*)

SCÈNE IV. — ANSELME, LÉANDRE

ANSELME

Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en père de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille,
Mais comme votre père ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien;
Bref, comme je voudrois, d'une âme franche et pure,
Que l'on fît à mon sang en pareille aventure.
Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de discours et de traits de risée
Votre entreprise d'hier est partout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi.
Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise.
Ah! Léandre, sortez de cet abaissement!
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solennité,
Et la plus belle femme a très peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
Je vous le dis encor, ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne sont guère durables,
Et notre passion, alentissant son cours,
Après ces bonnes nuits donne de mauvais jours :
De là viennent les soins, les soucis, les misères,
Les fils déshérités par le courroux des pères.

LÉANDRE

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
Je sais combien je dois à cet honneur insigne
Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille et quelle est sa vertu :
Aussi veux-je tâcher...

ANSELME

On ouvre cette porte :
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

LÉLIE

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE

Couci-couci.
Témoin les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez, par serments authentiques,
Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil;
Passe. Ce qui me donne un dépit non pareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie :
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

LÉLIE

Pourroit-on se forcer à plus de retenue?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE

Oui, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière
Que d'autres ne feroient dans une année entière.

LÉLIE

Et comment donc?

MASCARILLE

Comment? Chacun a pu le voir.
A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit;
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter
Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tout ainsi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressants,
A puni par deux fois deux chiens très innocents,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle.
Et puis après cela votre conduite est belle?
Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
Malgré le froid, je sue encor de mes efforts.
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions,
En faisant de mon corps mille contorsions.

LÉLIE

Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses
Dont tu ne ressens point les agréables causes !
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des lois.
Désormais...

SCÈNE VI. — TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN

C'est bien fait.
(*A Lélie.*)
Cependant me feriez-vous la grâce
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LÉLIE

Il faudroit autrement être fort indiscret.
(*Lélie entre dans la maison de Trufaldin.*)

SCÈNE VII. — TRUFALDIN, MASCARILLE

TRUFALDIN

Écoute : sais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE

Non; mais, si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN

D'un chêne grand et fort
Dont près de deux cents ans ont fait déjà le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,
(*Il montre son bras.*)
Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules
Propre, comme je pense, à rosser les épaules;
Car il est bien en main, vert, noueux, et massif.

MASCARILLE

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN

Pour toi, premièrement; puis pour ce bon apôtre
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un accent supposé.

MASCARILLE

Quoi ! vous ne croyez pas...

TRUFALDIN

Ne cherche point d'excuse,
Lui-même heureusement a découvert sa ruse;
Et, disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain,
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout ouï, parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE

Ah ! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté,
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE

Oui-da, très volontiers, je l'épousterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
(*A part.*)
Ah! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!

SCÈNE VIII. — LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE

TRUFALDIN, *à Lélie, après avoir heurté à sa porte.*

Un mot, je vous supplie.
Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, et vous jouer de lui?

MASCARILLE

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus aisément entrée!

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vidons, vidons sur l'heure!

LÉLIE, *à Mascarille, qui le bat aussi.*

Ah! coquin!

MASCARILLE

C'est ainsi
Que les fourbes...

LÉLIE

Bourreau!

MASCARILLE

Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela.

LÉLIE

Quoi donc! je serois homme...

MASCARILLE, *le battant toujours en le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme!

TRUFALDIN

Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.

Mascarille suit Trufaldin, qui rentre dans sa maison.

LÉLIE, *revenant.*

A moi, par un valet, cet affront éclatant!

L'auroit-on pu prévoir, l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître?

MASCARILLE, *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comment va votre dos?

LÉLIE

Quoi! tu m'oses encor tenir un tel propos!

MASCARILLE

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiscrète.
Mais, pour cette fois-ci, je n'ai point de courroux.
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal!

MASCARILLE

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LÉLIE

Moi?

MASCARILLE

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉLIE

On auroit pu surprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE

Et d'où doncques viendroit cette prompte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet :
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LÉLIE

O le plus malheureux de tous les misérables!
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?

MASCARILLE

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi :
Par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE

Tu devois donc, pour toi, frapper plus doucement

MASCARILLE

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement.
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la chose est faite; et, si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelque autre voie,
Les coups sur votre râble assénés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LÉLIE

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?

MASCARILLE

Vous le promettez donc?

LÉLIE

Oui, je te le promets.

MASCARILLE

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LÉLIE

Soit.

MASCARILLE

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine!

LÉLIE

Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.

MASCARILLE

Allez quitter l'habit, et graisser votre dos.

LÉLIE, *seul.*

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce!

MASCARILLE, *sortant de chez Trufaldin.*

Quoi! vous n'êtes pas loin? Sortez vite d'ici;
Mais surtout gardez-vous de prendre aucun souci :
Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise;
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise,
Demeurez en repos.

LÉLIE, *en sortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE, *seul.*

Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

SCÈNE IX. — ERGASTE, MASCARILLE

ERGASTE

Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Égyptien,
Qui n'est pas noir pourtant et sent assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, et ne nous troubler point :
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol; par qui? l'on n'en sait rien.
Eux autres rarement passent pour gens de bien :
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle.
Je sais des officiers, de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés;
Dessus l'avide espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente;
Et du plus innocent toujours à leur profit
La bourse est criminelle et paye son délit.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — MASCARILLE, ERGASTE

MASCARILLE

Ah! chien! ah! double chien! mâtine de cervelle!
Ta persécution sera-t-elle éternelle?

ERGASTE

Par les soins vigilants de l'exempt Balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagème :
Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement.
J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne :
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite
Et pensant tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE

Le traître ne sait pas que cet Égyptien
Est déjà là dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCÈNE II. — MASCARILLE, *seul.*

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On diroit (et pour moi j'en suis persuadé)
Que ce démon brouillon dont il est possédé
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
Partout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion.
Mais ils viennent; songeons à l'exécution.
Cette maison meublée est en ma bienséance,
Je puis en disposer avec grande licence :
Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé;
Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
O Dieu ! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures !

SCÈNE III. — CÉLIE, ANDRÈS

ANDRÈS

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.

Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi,
Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une métamorphose
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
Sans que mille accidents, ni votre indifférence,
Aient pu me détacher de ma persévérance.
Depuis, par un hasard d'avec vous séparé
Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine.
Enfin, ayant trouvé la vieille Égyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en otage,
J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît :
Cependant on vous voit une morne tristesse,
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CÉLIE

Votre zèle pour moi visiblement éclate :
Pour en paroître triste, il faudroit être ingrate;
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence;
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÈS

Autant que vous voudrez faites qu'il se diffère.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCÈNE IV. — CÉLIE, ANDRÈS; MASCARILLE, *déguisé en Suisse.*

ANDRÈS

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE

Moi pour serfir à fous.

ANDRÈS

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE

Oui; moi pour d'étrancher chafons champre garni.
Mais che non point locher te gens te méchant vi.

ANDRÈS

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE

Fous nouvieau dans sti fil, moi foir à la fissage.

ANDRÈS

Oui.

MASCARILLE

La matame est-il mariage al monsieur?

ANDRÈS

Quoi?

MASCARILLE

S'il être son fame, ou s'il être son sœur?

ANDRÈS

Non.

MASCARILLE

Mon foi, pien choli; fenir pour marchantisse.
Ou pien pour temanter à la palais choustice?
La procès il faut rien; il coûter tant t'archant
La procurair larron, l'afocat pien méchant.

ANDRÈS

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE

Fous tonc mener sti file
Pour fenir pourmener et recarter la file?

ANDRÈS

Il n'importe.
(*A Célie.*)
Je suis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promptement,
Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE

Li ne porte pas pien.

ANDRÈS

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE

Moi chafoir te bon fin, et te fromage pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maisson.
(*Célie, Andrès et Mascarille entrent dans la maison.*)

SCÈNE V. — LÉLIE, *seul.*

Quel que soit le transport d'une âme impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCÈNE VI. — ANDRÈS, LÉLIE

LÉLIE, *à Andrès, qui sort de la maison.*

Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÈS

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE

A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÈS

Je ne sais; l'écriteau marque au moins qu'on la loue;
Lisez.

LÉLIE

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.
Qui diantre l'aurait mis? et par quel intérêt?...
Ah! ma foi, je devine à peu près ce que c'est!
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÈS

Peut-on vous demander quelle est cette aventure?

LÉLIE

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret;
Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture au moins, ne sauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Égyptienne

Dont j'ai l'âme piquée et qu'il faut que j'obtienne.
Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

ANDRÈS

Vous l'appelez...?

LÉLIE

Célie.

ANDRÈS

Eh! que ne disiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans doute
Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE

Quoi! vous la connoissez?

ANDRÈS

C'est moi qui maintenant
Viens de la racheter.

LÉLIE

O discours surprenant!

ANDRÈS

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
Au logis que voilà je venois de la mettre;
Et je suis très ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LÉLIE

Quoi! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espère?
Vous pourriez...

ANDRÈS, *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉLIE

Que pourrois-je vous dire? Et quel remercîment...

ANDRÈS

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCÈNE VII. — LÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE

MASCARILLE, *à part.*

Eh bien, ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encor quelque nouveau bissêtre.

LÉLIE

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu?
Approche, Mascarille, et sois le bienvenu.

MASCARILLE

Moi souis ein chant t'honneur, moi non point Maquerille;
Chai point fentre chamais le fame ni le fille.

LÉLIE

Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foi !

MASCARILLE

Allez fous pourmener, sans toi rire te moi.

LÉLIE

Va, va, lève le masque, et reconnois ton maître

MASCARILLE

Partié, tiable, mon foi, chamais toi chai connoître.

LÉLIE

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE

Si toi point t'en aller, che paille ein coup te poing.

LÉLIE

Ton jargon allemand est superflu, te dis-je;
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me dessuisse donc, et redeviens moi-même.

ANDRÈS

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu :
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, MASCARILLE

LÉLIE

Eh bien, que diras-tu?

MASCARILLE

Que j'ai l'âme ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉLIE

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet événement.

MASCARILLE

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉLIE

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.

Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE

Soit; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCÈNE IX. — CÉLIE, ANDRÈS, LÉLIE, MASCARILLE

ANDRÈS

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LÉLIE

Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé?

ANDRÈS

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable :
Si je ne l'avouois, je serois condamnable;
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez, dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois, à ce prix, vous acquitter ma dette;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas :
Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos pas.

SCÈNE X. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE, *après avoir chanté.*

Je chante, et toutefois je n'en ai guère envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie;
Hem, vous m'entendez bien.

LÉLIE

C'est trop; je ne veux plus
Te demander pour moi de secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable !
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCÈNE XI. — MASCARILLE, *seul.*

Voilà le vrai moyen d'achever son destin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licencier mes soins et mon appui,

Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on est combattu
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCÈNE XII. — CÉLIE, MASCARILLE

CÉLIE, *à Mascarille, qui lui a parlé bas.*

Quoi que tu veuilles dire, et que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder.
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre,
Et que très fortement, par de différents nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux :
Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
Andrès pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts.
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi,
De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence
Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE

Ce sont, à dire vrai, de très fâcheux obstacles,
Et je ne sais point l'art de faire des miracles;
Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCÈNE XIII. — HIPPOLYTE, CÉLIE

HIPPOLYTE

Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles
Et de tous leurs amants faites des infidèles :

Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper;
Et mille libertés, à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois, je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amants sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres.
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CÉLIE

Voilà d'un air galant faire une raillerie :
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux, se connoissent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;
Et, sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des désirs à Léandre et Lélie.

CÉLIE

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consoleriez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIPPOLYTE

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

SCÈNE XIV. — CÉLIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE

MASCARILLE

Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant !

CÉLIE

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE

Écoutez, voici sans flatterie...

CÉLIE

Quoi?

MASCARILLE

La fin d'une vraie et pure comédie.
La vieille Égyptienne à l'heure même...

CÉLIE

Eh bien?

MASCARILLE

Passoit dedans la place, et ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
L'ayant de près au nez longtemps considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues ou flèches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
Dont ces deux combattants s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots : chienne ! louve ! bagasse !
D'abord leurs escoffions[1] ont volé par la place,
Et, laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrès et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés !
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur,
Celle qui la première avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émue,
Ayant sur Trufaldin tenu longtemps la vue :
C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune !
Oui, seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, et dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.

1. *Escoffion*, nom d'une ancienne coiffe de femme.

Lorsque Naples nous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le savez, en mes mains votre fille,
Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
Faisoit voir, dès quatre ans, sa grâce et ses attraits.
Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,
Dedans notre maison se rendant familière,
Me vola ce trésor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
Que cela servit fort pour avancer sa vie.
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux;
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.
Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix,
Pendant tout ce récit, répétoit plusieurs fois.
Andrès, ayant changé quelque temps de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
Quoi donc! le ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pu voir, sans pourtant reconnoître,
La source de mon sang et l'auteur de mon être!
Oui, mon père, je suis Horace votre fils.
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
Selon que me poussoit un désir curieux.
Pourtant, après ce temps, une secrète envie
Me pressa de revoir les miens et ma patrie;
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :
Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Venise pour un temps borna mes courses vaines;
Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartés que d'en avoir le nom,
Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
Par la confession de votre Égyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne;
Andrès est votre frère; et, comme de sa sœur.

Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître.
Dont le père, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hyménée un plein consentement,
Et, pour mettre un joie entière en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidents à la fois enfantés !

CÉLIE

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs personnes.
Léandre est de la troupe, et votre père aussi.
Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.
(*Mascarille sort.*)

HIPPOLYTE

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCÈNE XV. — TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉANDRE, ANDRÈS

TRUFALDIN

Ah ! ma fille !

CÉLIE

Ah ! mon père !

TRUFALDIN

Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère?

CÉLIE

Je viens d'entendre ici ce succès merveilleux.

HIPPOLYTE, *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE

Un généreux pardon est ce que je désire;
Mais j'atteste les cieux qu'en ce retour soudain
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÈS, *à Célie.*

Qui l'auroit jamais cru, que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature?
Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CÉLIE

Pour moi, je me blâmois, et croyais faire faute,
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très haute.
Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon âme.

TRUFALDIN, *à Célie.*

Mais en te recouvrant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée?

CÉLIE

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCÈNE XVI. — TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉLIE, LÉANDRE, ANDRÈS, MASCARILLE

MASCARILLE, *à Lélie.*

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir;
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉLIE

Croirai-je que du ciel la puissance absolue...

TRUFALDIN

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE

La chose est résolue.

ANDRÈS, *à Lélie.*

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LÉLIE, *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois,
Dans cette joie...

MASCARILLE

Aïe! aï! doucement, je vous prie.

Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport.
De vos embrassements on se passeroit fort.

TRUFALDIN, *à Lélie.*

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie;
Mais, puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son père aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME

J'ai ton fait.

MASCARILLE

Allons donc; et que les cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères.



LE DÉPIT AMOUREUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE A BÉZIERS EN 1656, ET A PARIS EN 1658

PERSONNAGES

ÉRASTE, amant de Lucile.
ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne.
GROS-RENÉ, valet d'Éraste.
VALÈRE, fils de Polidore.
LUCILE, fille d'Albert.
MARINETTE, suivante de Lucile.
POLIDORE, père de Valère.
FROSINE, confidente d'Ascagne.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.
MASCARILLE, valet de Valère.
MÉTAPHRASTE, pédant.
LA RAPIÈRE, bretteur.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — ÉRASTE, GROS-RENÉ

ÉRASTE

Veux-tu que je te die? une atteinte secrète
Ne laisse point mon âme en une bonne assiette.
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'homie,

Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, grâces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
Et suis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour;
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour;
Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ÉRASTE

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri :
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valère enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité;
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
M'empoisonne à tous coups leurs plus charmants appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
Et, sur ses déplaisirs et son impatience,
Mon âme prendroit lors une pleine assurance.
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait?
Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-RENÉ

Peut-être que son cœur a changé de désirs,
Connoissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

ÉRASTE

Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat,
Qu'elle puisse rester en un paisible état.

De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence;
Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein.
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une âme;
Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moi si mortel ennemi.
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi[1].
Pourquoi subtiliser et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer!
Laissons venir la fête avant que la chômer.
Le chagrin me paroît une incommode chose;
Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause,
Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune;
Celle que vous aurez me doit être commune;
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse autant pour moi :
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit : Je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou;
A son exemple aussi j'en rirai tout mon saoûl,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.

ÉRASTE

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II. — ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ

GROS-RENÉ

St, Marinette!

1. C'est-à-dire *sans sujet ni demi-sujet*; vieille locution tombée en désuétude.

MARINETTE

Oh ! oh ! Que fais-tu là ?

GROS-RENÉ

Ma foi,
Demande : nous étions tout à l'heure sur toi.

MARINETTE

Vous êtes aussi là, monsieur ! Depuis une heure
Vous m'avez fait trotter comme un Basque, je meure.

ÉRASTE

Comment ?

MARINETTE

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi...

ÉRASTE

Quoi ?

MARINETTE

Que vous n'êtes pas
Au temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENÉ

Il en falloit jurer.

ÉRASTE

Apprends-moi donc, de grâce,
Qui te fait me chercher.

MARINETTE

Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté :
Ma maîtresse, en un mot.

ÉRASTE

Ah ! chère Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète ?
Ne me déguise point un mystère fatal ;
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal :
Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE

Eh ! eh ! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment ?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande ?
Que lui faut-il ?

GROS-RENÉ

A moins que Valère se pende,
Bagatelle ! son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE

Comment?

GROS-RENÉ

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE

De Valère? Ah ! vraiment la pensée est bien belle !
Elle peut seulement naître en votre cervelle?
Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment;
Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENÉ

Moi, jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin !
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être !
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître.
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse;
Et j'en sais tel, qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit.

ÉRASTE

Eh bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute;
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE *lit.*

« Vous m'avez dit que votre amour
« Étoit capable de tout faire;

« Il se couronnera lui-même dans ce jour,
« S'il peut avoir l'aveu d'un père.
« Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
« Je vous en donne la licence;
« Et, si c'est en votre faveur,
« Je vous réponds de mon obéissance. »
Ah ! quel bonheur ! O toi qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité !

GROS-RENÉ

Je vous le disois bien : contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

ÉRASTE *relit.*

« Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
« Je vous en donne la licence;
« Et, si c'est en votre faveur,
« Je vous réponds de mon obéissance. »

MARINETTE

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

ÉRASTE

Ah ! cache-lui, de grâce, une peur passagère,
Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE

Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ÉRASTE

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
Les soins d'une si noble et si belle courrière.

MARINETTE

A propos, savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore?

ÉRASTE

Eh bien?

MARINETTE

Tout proche du marché,
Où vous savez.

ÉRASTE

Où donc?

MARINETTE

Là... dans cette boutique,
Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique
Me promit, de sa grâce, une bague.

ÉRASTE

Ah ! j'entends.

GROS-RENÉ

La matoise !

ÉRASTE

Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse;
Mais...

MARINETTE

Ce que j'en ai dit n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ

Oh ! que non !

ÉRASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre;
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

MARINETTE

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE

Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable?

MARINETTE

Travaillez à vous rendre un père favorable.

ÉRASTE

Mais, s'il me rebutoit, dois-je...

MARINETTE

Alors comme alors;
Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre :
Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

(Éraste relit la lettre tout bas.)

MARINETTE, *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux, me veux-tu de même?

MARINETTE

Avec plaisir.

GROS-RENÉ

Touche, il suffit.

MARINETTE

Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENÉ

Adieu, mon astre.

MARINETTE

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.
(*Marinette sort.*)
Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ÉRASTE

Valère vient à nous.

GROS-RENÉ

Je plains le pauvre hère,
Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III. — VALÈRE, ÉRASTE, GROS-RENÉ

ÉRASTE

Eh bien, seigneur Valère.

VALÈRE

Eh bien, seigneur Éraste?

ÉRASTE

En quel état l'amour?

VALÈRE

En quel état vos feux?

ÉRASTE

Plus forts de jour en jour.

VALÈRE

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE

Pour Lucile?

VALÈRE

Pour elle.

ÉRASTE

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance

VALÈRE

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.

ÉRASTE

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentiments
Pour souffrir constamment les mauvais traitements;
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALÈRE

Il est très naturel, et j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet dont je serois charmé
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE

Lucile cependant...

VALÈRE

Lucile, dans son âme,
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE

Vous êtes donc facile à contenter?

VALÈRE

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ÉRASTE

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce.

VALÈRE

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALÈRE

Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ÉRASTE

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur... Non, votre âme en seroit altérée.

VALÈRE

Si je vous osois, moi, découvrir en secret...
Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ÉRASTE

Vraiment, vous me poussez, et, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALÈRE, *après avoir lu.*

Ces mots sont doux.

ÉRASTE

Vous connoissez la main?

VALÈRE

Oui, de Lucile.

ÉRASTE

Eh bien, cet espoir si certain...?

VALÈRE, *riant et s'en allant.*

Adieu, seigneur Éraste.

GROS-RENÉ

Il est fou, le bon sire.
Où vient-il donc pour lui d'avoir le mot pour rire?

ÉRASTE

Certes, il me surprend, et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ

Son valet vient, je pense.

ÉRASTE

Oui, je le vois paroître.
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV. — ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ

MASCARILLE, *à part.*

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ

Bonjour.

MASCARILLE

Bonjour.

GROS-RENÉ

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ÉRASTE

La rigueur est extrême :
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE

Ah ! monsieur, serviteur.

ÉRASTE

Vous nous fuyez bien vite ! eh quoi ! vous fais-je peur?

MASCARILLE

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE

Touche; nous n'avons plus sujet de jalousie,
Nous devenons amis, et mes feux, que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE

Plût à Dieu !

ÉRASTE

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ

Sans doute; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE

Passons sur ce point-là; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité;
Mais est-ce un coup bien sûr que Votre Seigneurie
Soit désenamourée, ou si c'est raillerie?

ÉRASTE

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien;
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux secrètes faveurs que lui fait cette belle.

MASCARILLE

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place

Où l'on vous caressoit pour la seule grimace.
Et mille fois, sachant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit :
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi;
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète,
Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

ÉRASTE

Eh! que dis-tu?

MASCARILLE

Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit
Que sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde,
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE

Vous en avez menti!

MASCARILLE

Monsieur, je le veux bien.

ÉRASTE

Vous êtes un coquin!

MASCARILLE

D'accord.

ÉRASTE

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place!

MASCARILLE

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE

Ah! Gros-René!

GROS-RENÉ

Monsieur?

ÉRASTE

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
Tu penses fuir?

MASCARILLE

Nenni.

ÉRASTE

Quoi! Lucile est la femme...

MASCARILLE

Non, monsieur, je raillois.

ÉRASTE

Ah ! vous railliez, infâme !

MASCARILLE

Non, je ne raillois point.

ÉRASTE

Il est donc vrai?

MASCARILLE

Non pas,
Je ne dis pas cela.

ÉRASTE

Que dis-tu donc?

MASCARILLE

Hélas !
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE

Assure
Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ÉRASTE, *tirant son épée.*

Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE

Elle ira faire encor quelque sotte harangue.
Eh ! de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vitement quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ÉRASTE

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE

Hélas ! je la dirai :
Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE

Parle; mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras.
Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose,
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ÉRASTE

Ce mariage est vrai?

MASCARILLE

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'aperçoit.
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera.
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE

Ote-toi de mes yeux, maraud!

MASCARILLE

Et de grand cœur.
C'est ce que je demande.

SCÈNE V. — ÉRASTE, GROS-RENÉ

ÉRASTE

Eh bien?

GROS-RENÉ

Eh bien, monsieur,
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ÉRASTE

Las! il ne l'est que trop, le bourreau détestable!
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valère, en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, et que c'est une baie
Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

SCÈNE VI. — ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE

Oses-tu me parler, âme double et traîtresse!
Va, sors de ma présence; et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.
(*Il déchire la lettre et sort.*)

MARINETTE

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un satrape, ou bien qu'un Lestrigon[1]!
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et dis-lui bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi!

MARINETTE, *seule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur âme travaillée?
Quoi! faire un tel accueil à nos soins obligeants!
Oh! que ceci chez nous va surprendre les gens!

ACTE SECOND

SCÈNE I. — ASCAGNE, FROSINE

FROSINE

Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :

1. *Lestrigons*, peuple de la Campanie, dont les poètes ont fait des antropophages.

Ici, de tous côtés, on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE

Hélas ! que j'ai de peine à rompre mon silence !

FROSINE

Ouais ! ceci doit donc être un important secret?

ASCAGNE

Trop, puisque je le dis à vous-même à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE

Ah ! c'est me faire outrage.
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu !
Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance !
Qui sais...

ASCAGNE

Oui, vous savez la secrète raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison;
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais, avant que passer, Frosine, à ce discours,
Éclaircissez un doute où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère
Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père?

FROSINE

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut, ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui, même avant qu'il vînt au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mère fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage

Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prît chez nous, où vous étiez nourrie
(Votre mère d'accord de cette tromperie
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),
En faveur des présents le secret fut promis.
Albert ne l'a point su de nous; et pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage;
Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage.
Je ne sais s'il sauroit la supposition
Sans le déguisement. Mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre;
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE

Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte.
J'aime enfin.

FROSINE

Vous aimez !

ASCAGNE

Frosine, doucement.
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement;
Il n'est pas temps encore; et ce cœur qui soupire
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

FROSINE

Et quoi?

ASCAGNE

J'aime Valère.

FROSINE

Ah ! vous avez raison.
L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
Votre imposture enlève un puissant héritage,

Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner !
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE

J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre âme :
Je suis sa femme.

FROSINE

O dieux ! sa femme !

ASCAGNE

Oui, sa femme.

FROSINE

Ah ! certes, celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison !

ASCAGNE

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE

Encore?

ASCAGNE

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE

Oh ! poussez; je le quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté;
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme;
Je voulois que Lucile aimât son entretien;
Je blâmois ses rigueurs, et les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit;
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit;
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Étoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon âme.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas !
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.

Enfin, ma chère, enfin, l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
Dans ma bouche[1], une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable;
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon âme étoit blessée,
Mais que, voyant mon père en d'autres sentiments,
Je devois une feinte à ses commandements;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
Dont la nuit seulement seroit dépositaire;
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter,
Qu'il me verroit alors la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROSINE

Peste! les grands talents que votre esprit possède!
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide?
Cependant vous avez été bien vite ici;
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue?

ASCAGNE

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter;
Ses projets seulement vont à se contenter;
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils... Mais voici cet époux.

SCÈNE II. — VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE

VALÈRE

Si vous êtes tous deux en quelque conférence

1. *Dans ma bouche*, c'est-à-dire d'après mes paroles. — Il n'y a pas moyen d'approuver cette façon de parler.

Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALÈRE

Moi !

ASCAGNE

Vous-même.

VALÈRE

Et comment?

ASCAGNE

Je disois que Valère
Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire;
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALÈRE

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose;
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE

Point du tout; je vous dis que, régnant dans votre âme,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE

Et si c'étoit quelqu'une où, par votre secours,
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALÈRE

Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE

Eh quoi ! vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALÈRE

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE

Ce que je vous ai dit,

Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

VALÈRE

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel fasse un grand miracle en vous.
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère;
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous avez pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivois pour vous.

VALÈRE

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux!
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE

Mais sans fard?

VALÈRE

Oui, sans fard.

ASCAGNE

S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALÈRE

J'ai bientôt à vous dire un important mystère
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALÈRE

Eh! de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE

C'est que j'ai de l'amour qui n'oseroit paroître;
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALÈRE

Expliquez-vous, Ascagne; et croyez, par avance,
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE

Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE

Il n'est pas encor temps; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALÈRE

Votre discours m'étonne
Plût à Dieu que ma sœur...

ASCAGNE

Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.

VALÈRE

Et pourquoi?

ASCAGNE

Pour raison.
Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.

VALÈRE

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE

Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE

Et moi content, Valère.
(*Valère sort.*)

FROSINE

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCÈNE III. — LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE

LUCILE, *à Marinette, les trois premiers vers.*

C'en est fait; c'est ainsi que je me puis venger;
Et, si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.

Mon frère, vous voyez une métamorphose :
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE

Que dites-vous, ma sœur? Comment! courir au change!
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet;
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,
Et je vous vois parler contre son intérêt!

ASCAGNE

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre.
Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'une autre;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire;
Il s'explique à mes yeux intelligiblement :
Ainsi découvrez-lui sans peur mon sentiment;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
Quoi! mon frère, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE

Ah! ma sœur, si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence;
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvements
A dompter la fierté des plus durs sentiments.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son âme,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme;
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.

Éraste est un parti qui doit vous satisfaire;
Et des feux mutuels...

LUCILE

Mon frère, c'est assez.
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez,
Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez,
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV. — LUCILE, MARINETTE

MARINETTE

La résolution, madame, est assez prompte.

LUCILE

Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte :
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même;
Et, quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déité;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changements,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

LUCILE

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
La secrète raison de cette indignité?
Cet écrit malheureux, dont mon âme s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse?

MARINETTE

En effet, je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.

Nous en tenons, madame : et puis, prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille;
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes !
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes !

LUCILE

Eh bien ! bien ! qu'il s'en vante et rie à nos dépens,
Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps;
Et je lui ferai voir qu'en une âme bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelque autre, sous l'espoir de *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton temps pour de telles saillies.
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance
(Car le ciel a trop pris plaisir à m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger);
Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, surtout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
Et même, si mon cœur étoit pour lui tenté,
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,
Et tienne comme il faut la main à ma colère.

MARINETTE

Vraiment n'ayez point peur, et laissez faire à nous;
J'ai pour le moins autant de colère que vous;
Et je serois plutôt fille toute ma vie

Que mon gros traître aussi me redonnât envie
S'il vient...

SCÈNE V. — ALBERT, LUCILE, MARINETTE

ALBERT

Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le précepteur; je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCÈNE VI. — ALBERT, *seul.*

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité !
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice;
Et, quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre et misère jetée;
Tantôt pour ce fils-là, qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle :
Las ! vous ne savez pas? Vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé;
Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
Ah !...

SCÈNE VII. — ALBERT, MÉTAPHRASTE

MÉTAPHRASTE

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT

Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE

Maître est dit *a magis ter.*
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT

Je meure,
Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc...

MÉTAPHRASTE

Poursuivez.

ALBERT

Je peux poursuivre aussi;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
Mon fils me rend chagrin : vous savez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE

Il est vrai : *filio non potest præferri*
Nisi filius[1].

ALBERT

Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble;
Je vous crois grand latin, et grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré;
Mais, dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures,
Qui, depuis cinquante ans, dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE

Soit.

ALBERT

A mon fils, l'hymen semble lui faire peur;
Et, sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait sermon;
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*...

ALBERT

Mon Dieu ! maître éternel, laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

1. A un fils on ne saurait préférer qu'un fils.

MÉTAPHRASTE

Eh bien donc, votre fils...

ALBERT

Je ne sais si dans l'âme
Il ne sentiroit point une secrète flamme :
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu,
Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté, *latinè, secessus ;*
Virgile l'a dit : *Est in secessu... locus...*

ALBERT

Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

MÉTAPHRASTE

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo bonos,*
Comme on dit, *scribendo sequare peritos*[1].

ALBERT

Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste.

MÉTAPHRASTE

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT

La peste.
Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE

Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

1. Vers de Despautère : « Règle tes mœurs sur les gens de bien, tes écrits sur les bons auteurs. »

ALBERT

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle une application !

MÉTAPHRASTE

Mais qui cause, seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE

Ah ! sans doute;
Vous serez satisfait s'il ne tient qu'à cela;
Je me tais.

ALBERT

Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE

Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT

Tant mieux.

MÉTAPHRASTE

Que je trépasse,
Si je dis plus mot.

ALBERT

Dieu vous en fasse la grâce !

MÉTAPHRASTE

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT

Ainsi soit-il !

MÉTAPHRASTE

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT

J'y vais.

MÉTAPHRASTE

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE

Je suis muet plus qu'aucun autre.

ALBERT

Je le crois.

MÉTAPHRASTE

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT

Suffit.

MÉTAPHRASTE

Dès à présent je suis muet.

ALBERT

Fort bien.

MÉTAPHRASTE

Parlez; courage! au moins je vous donne audience,
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT, *à part.*

Le traître!

MÉTAPHRASTE

Mais, de grâce, achevez vitement;
Depuis longtemps j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT

Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE

Eh! bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler au moins, ou je m'en vais.

ALBERT

Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE

Quoi! voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem!* je suis ivre!

ALBERT

Je n'ai pas dit...

MÉTAPHRASTE

Encor! Bon Dieu! que de discours!
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?

ALBERT

J'enrage!

MÉTAPHRASTE

Derechef! O l'étrange torture!
Eh! laissez-moi parler un peu, je vous conjure.

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT

Parbleu ! tu te tairas.

SCÈNE VIII. — MÉTAPHRASTE, *seul.*

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un philosophe : Parle, afin qu'on te connoisse.
Doncques, si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés !
Mais quoi ! si les savants ne sont point écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose.
Que les poules dans peu dévorent les renards ;
Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards ;
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent ;
Qu'un fou fasse les lois ; que les femmes combattent ;
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés ;
Que le malade au sain présente le remède,
Que le lièvre craintif...

SCÈNE IX. — ALBERT, MÉTAPHRASTE

(*Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet qui le fait fuir.*)

MÉTAPHRASTE, *fuyant.*

Miséricorde ! à l'aide !

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — MASCARILLE, *seul.*

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence

A notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé :
L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre friperie !
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter; et, de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.
(*Il frappe à la porte d'Albert.*)

SCÈNE II. — ALBERT, MASCARILLE

ALBERT

Qui frappe?

MASCARILLE

Amis.

ALBERT

Oh ! oh ! qui te peut amener,
Mascarille?

MASCARILLE

Je viens, monsieur, pour vous donner
Le bonjour.

ALBERT

Ah ! vraiment, tu prends beaucoup de peine :
De tout mon cœur, bonjour.
(*Il s'en va.*)

MASCARILLE

La réplique est soudaine.
Quel homme brusque !
(*Il heurte.*)

ALBERT

Encor !

MASCARILLE

Vous n'avez pas ouï,
Monsieur.

ALBERT

Ne m'as-tu pas donné le bonjour?

MASCARILLE

Oui.

ALBERT

Eh bien, bonjour, te dis-je.
(*Il s'en va, Mascarille l'arrête.*)

MASCARILLE

Oui; mais je viens encore
Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT

Ah! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer?

MASCARILLE

Oui.

ALBERT

Je lui suis obligé.
Va[1], que je lui souhaite une joie infinie.
(*Il s'en va.*)

MASCARILLE

Cet homme est ennemi de la cérémonie.
(*Il heurte.*)
Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment:
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT

Eh bien, quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE, *l'arrêtant.*

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT

Eh! quelle est-elle encor, l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

MASCARILLE

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

SCÈNE III. — ALBERT, *seul.*

O juste ciel! je tremble:
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh! que la vérité

1. Cette phrase n'a de sens qu'en sous-entendant: *dis-lui que.*

Se peut cacher longtemps avec difficulté !
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime[1],
Suivre les mouvements d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose !
Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison;
Et ce bien, par la fraude, entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV. — ALBERT, POLIDORE

POLIDORE, *les quatre premiers vers sans voir Albert.*
S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne sais qu'en attendre; et je crains fort du père
Et la grande richesse et la juste colère.
Mais je l'aperçois seul.

ALBERT
Ciel ! Polidore vient !

POLIDORE
Je tremble à l'aborder.

ALBERT
La crainte me retient.

POLIDORE
Par où lui débuter?

ALBERT
Quel sera mon langage?

POLIDORE
Son âme est tout émue.

ALBERT
Il change de visage.

POLIDORE
Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.

ALBERT
Hélas ! oui.

POLIDORE
La nouvelle a droit de vous surprendre,

1. *Estime* se disait autrefois pour *réputation.*

Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT

J'en dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT

Il faut être chrétien.

POLIDORE

Il est très assuré.

ALBERT

Grâce, au nom de Dieu ! grâce, ô seigneur Polidore !

POLIDORE

Eh ! c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT

Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT

Pardon, encore un coup !

POLIDORE

Hélas ! pardon vous-même !

ALBERT

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE

Hélas ! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT

Conservons mon honneur.

POLIDORE

Eh oui, je m'y dispose.

ALBERT

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez;
De tous ces intérêts je vous ferai le maître.
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT

Ah ! quel homme de Dieu ! Quel excès de douceur !

POLIDORE

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

POLIDORE

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT

Embrassons-nous en frères.

POLIDORE

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT

J'en rends grâces au ciel.

POLIDORE

Il ne vous faut rien feindre,
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

ALBERT

Eh ! que parlez-vous là de faute et de Lucile?

POLIDORE

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement :
Même, si cela fait à votre allègement,

J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute,
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT, *à part.*

O Dieu ! quelle méprise ! et qu'est-ce qu'il m'apprend?
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sais que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE

A quoi pensez-vous-là, seigneur Albert?

ALBERT

A rien.
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCÈNE V. — POLIDORE, *seul.*

Je lis dedans son âme, et vois ce qui le presse.
A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI. — POLIDORE, VALÈRE

POLIDORE

Enfin, le beau mignon, vos beaux déportements
Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles !

VALÈRE

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible !
Las ! il vit comme un saint, et dedans la maison,
Du matin jusqu'au soir il est en oraison !
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit : ô la grande imposture !
Qu'il n'a considéré père, ni parenté,
En vingt occasions : horrible fausseté !
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant :
On le prend pour un autre; et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je veux lui dire.
Ah ! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyre !
Te croiras-tu toujours? et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALÈRE, *seul, et rêvant.*

D'où peut venir ce coup? mon âme embarrassée
Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu,
Il faut user d'adresse et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII. — VALÈRE, MASCARILLE

VALÈRE

Mascarille, mon père,
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE

Il la sait?

VALÈRE

Oui.

MASCARILLE

D'où diantre a-t-il pu la savoir?

VALÈRE

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir;
Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux;
Il excuse ma faute, il approuve mes feux :
Et je voudrois savoir qui peut être capable

D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçoi.

MASCARILLE

Et que me diriez-vous, monsieur, si c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

VALÈRE

Bon ! bon ! tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE

Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte !

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste payement !

MASCARILLE

Ah ! monsieur, qu'est ceci? Je défends la surprise.

VALÈRE

C'est la fidélité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à causer trop habile
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout à fait, il faut, sans discourir,
Que tu meures.

MASCARILLE

Tout beau. Mon âme, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer :
C'étoit un coup d'État, et vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyant mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALÈRE

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes?

MASCARILLE

Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens, et, content dans la suite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALÈRE

Nous verrons. Mais Lucile...

MASCARILLE

Alte; son père sort.

SCÈNE VIII. — ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE

ALBERT, *les cinq premiers vers sans voir Valère.*

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange,
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change :
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah ! monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne?

MASCARILLE

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT

Comment, gendre? coquin ! tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT

Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête et civile;
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son père implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE

Quoi ! Lucile n'est pas, sous des liens secrets,
A mon maître?

ALBERT

Non, traître, et n'y sera jamais.

MASCARILLE

Tout doux ! et, s'il est vrai que ce soit chose faite.
Voulez-vous l'approuver, cette chaîne secrète?

ALBERT

Et, s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras?

VALÈRE

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT

Bon ! voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet ! O les menteurs hardis !

MASCARILLE

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALÈRE

Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT, *à part.*

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE

Mais venons à la preuve; et, sans nous quereller,
Faites sortir Lucile, et la laissez parler.

ALBERT

Et si le démenti par elle vous en reste?

MASCARILLE

Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

ALBERT

Il faut voir cette affaire.

(*Il va frapper à sa porte.*)

MASCARILLE, *à Valère.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT

Holà ! Lucile, un mot.

VALÈRE, *à Mascarille.*

Je crains...

MASCARILLE

Ne craignez rien.

SCÈNE IX. — LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE

MASCARILLE

Seigneur Albert, silence au moins. Enfin, madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre âme
Et monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux, et confirme vos vœux,
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE

Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE

Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE

Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie.

VALÈRE

Pardon, charmant objet : un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE

Notre hymen?

VALÈRE

On sait tout, adorable Lucile;
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux?

VALÈRE

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher;
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense.
Mais...

MASCARILLE

Eh bien, oui, c'est moi; le grand mal que voilà!

LUCILE

Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte!
Quand tout contribueroit à votre passion,
Mon père, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colère,
Mon inclination, les destins, et mon père,
Perdre même le jour, avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.
Allez; et, si mon sexe, avecque bienséance,
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi!

VALÈRE, *à Mascarille.*

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE

Laissez-moi lui parler. Eh! madame, de grâce,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée, et quel bourru transport
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?
Si monsieur votre père étoit homme farouche,
Passe; mais il permet que la raison le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme[1],
Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille, enfin, n'est ni caillou, ni bois.
Vous n'avez pas été sans doute la première,
Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

1. On se servait alors indifféremment des verbes *consommer* et *consumer*.

LUCILE

Quoi ! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités?

ALBERT

Que veux-tu que je te die? Une telle aventure
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE

Et quoi donc confesser?

MASCARILLE

Quoi? ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous. La belle raillerie !

LUCILE

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître et moi?

MASCARILLE

Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi;
Et pour vous cette nuit fut trop douce pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUCILE

C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.
(Elle lui donne un soufflet.)

SCÈNE X. — ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE

MASCARILLE

Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.

MASCARILLE

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très constant.

ALBERT

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille
Si tu portes fort loin une audace pareille !

MASCARILLE

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront?

ALBERT

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE

Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile?

ALBERT

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?

MASCARILLE

Et Simon le tailleur, jadis si recherché?

ALBERT

Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE

Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

ALBERT

Et ces yeux te verront faire la capriole[1].

MASCARILLE

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE

O l'obstiné vieillard!

ALBERT

O le fourbe damnable!

1. On dit aujourd'hui *cabriole*.

Va, rends grâce à mes ans, qui me font incapable
De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCÈNE XI. — VALÈRE, MASCARILLE

VALÈRE

Eh bien, ce beau succès que tu devois produire...

MASCARILLE

J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire :
Tout s'arme contre moi; pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.
Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu, monsieur.

VALÈRE

Non, non, ta fuite est superflue :
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE

Je ne saurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

VALÈRE

Suis-moi, traître, suis-moi; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MASCARILLE, *seul.*

Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamner pour le péché d'autrui!

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — ASCAGNE, FROSINE

FROSINE

L'aventure est fâcheuse.

ASCAGNE

Ah! ma chère Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venue au point où la voilà,
N'est pas assurément pour en demeurer là :
Il faut qu'elle passe outre; et Lucile et Valère,

Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance;
C'est fait de sa tendresse. Et, quelque sentiment,
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de biens et de famille?

FROSINE

Je trouve que c'est là raisonner comme il faut;
Mais ces réflexions devoient venir plus tôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière?
Il ne falloit pas être une grande sorcière
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui :
L'action le disoit; et, dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

ASCAGNE

Que dois-je faire enfin? Mon trouble est sans pareil :
Mettez-vous en ma place et me donnez conseil.

FROSINE

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrâce :
Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi :
Conseillez-moi, Frosine; au point où je me voi,
Quel remède trouver? Dites, je vous en prie.

ASCAGNE

Hélas ! ne traitez point ceci de raillerie;
C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE

Ascagne, tout de bon votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je, après tout? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE

Ah ! pour cela toujours il est assez bonne heure;
La mort est un remède à trouver quand on veut;
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE

Non, non, Frosine, non; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE

Savez-vous ma pensée? Il faut que j'aille voir
La... Mais Éraste vient, qui pourroit nous distraire.
Nous pourrons, en marchant, parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCÈNE II. — ÉRASTE, GROS-RENÉ

ÉRASTE

Encore rebuté?

GROS-RENÉ

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :
Va, va, je fais état de lui comme de toi;
Dis-lui qu'il se promène; et, sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage.
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
Lâchant un : Laisse-nous, beau valet de carreau !
M'a planté là comme elle; et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté !
Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse?
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devoit être insensible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard?
Je n'ai point attendu de serments de sa part;
Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire;

Il cherche à s'excuser; et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu !
Loin d'assurer une âme et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord !
Ah ! sans doute un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense :
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur,
Et de quel prix doit être à présent à mon âme
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend,
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et, comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie

Dureroit cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhau; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans savoir où :
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent;
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude),
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer; le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remue-ménage
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave et tantôt au grenier :
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos;
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ

Assez bien, Dieu merci.
Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme, au moins.

ÉRASTE

Ne te mets pas en peine

GROS-RENÉ

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III. — LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE

Je l'aperçois encor, mais ne vous rendez point.

LUCILE

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE

Il vient à nous.

ÉRASTE

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, et connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étois de mes fers
Les auroit préférés à des sceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême;
Je vivois tout en vous; et, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé :
Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin il n'importe; et, puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE

Eh bien, madame, eh bien, ils seront satisfaits,
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

LUCILE

Tant mieux : c'est m'obliger.

ÉRASTE

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE

Ce seroit bien en vain.

ÉRASTE

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne,
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE

Soit; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE

Oui, oui, n'en parlons plus,
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait : il présente à la vue
Cent charmes éclatants dont vous êtes pourvue;
Mais ils cachent sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ

Bon.

LUCILE

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE

Fort bien.

ÉRASTE

Il est à vous encor, ce bracelet.

LUCILE

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE *lit.*

« Vous m'aimez d'une amour extrême,
« Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci :
« Si je n'aime Éraste de même,
« Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.
« LUCILE. »
Vous m'assuriez par là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(*Il déchire la lettre.*)

LUCILE *lit.*

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
« Et jusqu'à quand je souffrirai;
« Mais je sais, ô beauté charmante !
« Que toujours je vous aimerai.
« ÉRASTE. »
Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux;
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(*Elle déchire la lettre.*)

GROS-RENÉ

Poussez.

ÉRASTE

Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE, *à Lucile.*

Ferme !

LUCILE

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, *à Lucile.*

Tenez bon jusqu'au bout,

LUCILE

Enfin, voilà le reste.

ÉRASTE

Et, grâce au ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole !

LUCILE

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole !

ÉRASTE

Adieu donc.

LUCILE

Adieu donc.

MARINETTE, *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

Vous triomphez.

MARINETTE, *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

Que faut-il davantage?

ÉRASTE

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter; et je le sais fort bien.

LUCILE

Éraste, Éraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE

Non, non; cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger;
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus songer.
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie;
Mais, alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE

Non, votre cœur, Éraste, étoit mal enflammé.

ÉRASTE

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE

Eh ! je crois que cela foiblement vous soucie.
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie
Si je... Mais laissons là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE

Pourquoi?

LUCILE

Par la raison que nous rompons ensemble
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE

Nous rompons?

LUCILE

Oui, vraiment : quoi ! n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE

Comme vous.

ÉRASTE

Comme moi?

LUCILE

Sans doute. C'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE

Moi? point du tout. C'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE

Moi? je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE

Point; vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE

Mais, si mon cœur encor revouloit sa prison;
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?...

LUCILE

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande;
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander :
Consentez-y, madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin; me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE

Remenez-moi chez nous.

SCÈNE IV. — MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE

Oh ! la lâche personne !

GROS-RENÉ

Ah ! le foible courage !

MARINETTE

J'en rougis de dépit !

GROS-RENÉ

J'en suis gonflé de rage !
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau[1],
Pour nous donner envie encore de sa peau !
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face !
Moi, je te chercherois ! Ma foi ! l'on t'en fricasse
Des filles comme nous !

GROS-RENÉ

Oui ! tu le prends par là !
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galand[2] de neige, avec ta nonpareille;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,

1. *Ardez*, abréviation de *regardez*.
2. Nœud de ruban, *nonpareille*, ruban étroit.

Voilà ton demi cent d'aiguilles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ

Tiens encor ton couteau. La pièce est riche et rare :
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage,
Tiens. Je voudrois pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien de toi.

MARINETTE

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ

Pour couper tout chemin à nous repatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE

Ne me lorgne point, toi, j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ

Romps : voilà le moyen de ne s'en plus dédire :
Romps. Tu ris, bonne bête !

MARINETTE

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ

La peste soit ton ris ! Voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE

Vois.

GROS-RENÉ

Vois, toi.

MARINETTE

Vois toi-même.

GROS-RENÉ

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE

Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ

Ce que tu voudras, toi.
Dis.

MARINETTE

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ

Ni moi non plus.

MARINETTE

Ni moi.

GROS-RENÉ

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE

Et moi, je te fais grâce.

GROS-RENÉ

Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE

Que Marinette est sotte après son Gros-René !

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — MASCARILLE, *seul.*

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville,
« Je me veux introduire au logis de Lucile;
« Va vite de ce pas préparer pour tantôt,
« Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut. »
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :
Va vitement chercher un licou pour te pendre.
Venez çà, mon patron; car, dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux ici parler, et vous confondre :
Défendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile? « Oui, Mascarille. » Et que pensez-vous faire?

« Une action d'amant qui se veut satisfaire. »
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
« Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle;
« Lucile est irritée. » Eh bien, tant pis pour elle.
« Mais l'amour veut que j'aille apaiser son esprit. »
Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit.
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie?
« Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal? »
Oui, vraiment, je le pense; et surtout ce rival.
« Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
« Nous irons bien armés; et, si quelqu'un nous gronde,
« Nous nous chamaillerons. » Oui? voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement.
Moi, chamailler, bon Dieu ! Suis-je un Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus? C'est fort mal me connoître.
Quand je viens à songer, moi, qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,
Je suis scandalisé d'une étrange manière.
« Mais tu seras armé de pied en cap. » Tant pis !
J'en serai moins léger à gagner le taillis[1];
Et, de plus, il n'est point d'armure si bien jointe
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
« Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron ! »
Soit, pourvu que toujours je branle le menton[2].
A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCÈNE II. — VALÈRE, MASCARILLE

VALÈRE

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux :
Le soleil semble s'être oublié dans les cieux;
Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière
Je vois rester encore une telle carrière,

1. C'est-à-dire *gagner un bois pour échapper à un danger.*
2. Pourvu que je puisse manger.

Que je crois que jamais il ne l'achèvera,
Et que de sa lenteur mon âme enragera.

MASCARILLE

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre
Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre...
Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts...

VALÈRE

Ne me fais point ici de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles
Je sens de son courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort,
C'est un point résolu.

MASCARILLE

J'approuve ce transport;
Mais le mal, est, monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALÈRE

Fort bien.

MASCARILLE

Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE

Et comment?

MASCARILLE

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir,
(*Il tousse.*)
De moment en moment. Vous voyez le supplice.

VALÈRE

Ce mal te passera, prends du jus de réglisse.

MASCARILLE

Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser;
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

SCÈNE III. — VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE

LA RAPIÈRE

Monsieur, de bonne part, je viens d'être informé,
Qu'Éraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE

Moi ! je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit?
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit?

VALÈRE

Oh ! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent !
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Éraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIÈRE

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VALÈRE

Je vous suis obligé, monsieur de la Rapière.

LA RAPIÈRE

J'ai deux amis encor que je vous puis donner,
Qui contre tous venants sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE

Acceptez-les, monsieur.

VALÈRE

C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE

Le petit Gile encore eût pu nous assister,
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage ! et l'homme de service !
Vous avez su le tour que lui fit la justice,
Il mourut en César, et, lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALÈRE

Monsieur de la Rapière, un homme de la sorte
Doit être regretté; mais, quant à votre escorte,
Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE

Soit; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

VALÈRE

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,

Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCÈNE IV. — VALÈRE, MASCARILLE

MASCARILLE

Quoi ! monsieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle audace !
Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace;
Combien de tous côtés...

VALÈRE

Que regardes-tu là?

MASCARILLE

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue;
Allons nous renfermer.

VALÈRE

Nous renfermer, faquin !
Tu m'oses proposer un acte de coquin?
Sus, sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE

Eh ! monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps !..:

VALÈRE

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends !
Ascagne vient ici, laissons-le, il faut attendre
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
Cependant avec moi viens prendre à la maison,
Pour nous frotter...

MASCARILLE

Je n'ai nulle démangeaison.
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites !

SCÈNE V. — ASCAGNE, FROSINE

ASCAGNE

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvè-je point?
De grâce, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE

Vous en saurez assez le détail, laissez faire.
Ces sortes d'incidents ne sont, pour l'ordinaire,

Que redis trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la dernière grossesse
N'accoucha que de vous, et que lui, dessous main,
Ayant depuis longtemps concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelque dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang;
Vous devîntes celui qui tenoit votre rang;
Et la mort de ce fils, mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci,
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici;
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres,
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin cette visite, où j'espérois si peu,
Plus qu'on ne pouvait croire a servi votre feu.
Cette Ignès vous relâche, et, par votre autre affaire,
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre père informé.
Un billet de sa femme a le tout confirmé :
Et, poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore, après,
Nous avons ajusté si bien les intérêts,
Si doucement à lui déplié ces mystères,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre père il montre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE

Ah ! Frosine, la joie où vous m'acheminez...
Eh ! que ne dois-je point à vos soins fortunés?

FROSINE

Au reste, le bonhomme est en humeur de rire,
Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCÈNE VI. — POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE

POLIDORE

Approchez-vous, ma fille : un tel nom m'est permis
Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,
Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux
Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure.
Mais le voici; prenons plaisir de l'aventure,
Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE

Vous obéir sera mon premier compliment.

SCÈNE VII. — POLIDORE, VALÈRE, MASCARILLE

MASCARILLE, *à Valère.*

Les disgrâces souvent sont du ciel révélées.
J'ai songé cette nuit de perles défilées
Et d'œufs cassés; monsieur, un tel songe m'abat.

VALÈRE

Chien de poltron!

POLIDORE

Valère, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te sera nécessaire.
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE

Et personne, monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger!
Pour moi, je le veux bien; mais, au moins, s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

POLIDORE

Non, non; en cet endroit,
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit,

MASCARILLE

Père dénaturé!

VALÈRE

Ce sentiment, mon père,
Est d'un homme de cœur, et je vous en révère.
J'ai dû vous offenser, et je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;

Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Éraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE

On me faisoit tantôt redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face;
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE

Point de moyen d'accord?

VALÈRE

Moi, le fuir ! Dieu m'en garde ! Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE

Ascagne.

VALÈRE

Ascagne?

POLIDORE

Oui, tu le vas voir paroître.

VALÈRE

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi !

POLIDORE

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.

MASCARILLE

C'est un brave homme; il sait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE

Enfin, d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort,
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALÈRE

Et Lucile, mon père, a, d'un cœur endurci...

POLIDORE

Lucile épouse Éraste, et te condamne aussi.
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALÈRE

Ah! c'est une imprudence à me mettre en fureur!
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur!

SCÈNE VIII. — ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ÉRASTE, VALÈRE, MASCARILLE

ALBERT

Eh bien, les combattants? On amène le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALÈRE

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer;
Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout;
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge.
(*A Lucile.*)
Non pas que cet amour prétende encore à vous :
Tout son feu se résout en ardeur de courroux;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en saura venger.
Voici venir Ascagne : il aura l'avantage
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCÈNE IX. — ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCIE, ÉRASTE, VALÈRE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE

VALÈRE

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle :

Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRASTE

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne m'en mêle plus, et je le laisse faire.

VALÈRE

C'est bien fait; la prudence est toujours de saison.
Mais...

ÉRASTE

Il saura pour tous vous mettre à la raison.

VALÈRE

Lui?

POLIDORE

Ne t'y trompe pas, tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.

ALBERT

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

VALÈRE

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.

MARINETTE

Aux yeux de tous?

GROS-RENÉ

Cela ne seroit pas honnête.

VALÈRE

Se moque-t-on de moi? Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.

ASCAGNE

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait,
Et, dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoit, pour victoire facile,
De finir le destin du frère de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas :
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous,

Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALÈRE

Non quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés

ASCAGNE

Ah ! souffrez que je die,
Valère, que le cœur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé :
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton âme est attachée
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens;
Et, depuis peu, l'amour en a su faire un autre
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux;
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La nuit, reçut ta foi sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
A semé parmi vous un si grand embarras.
Mais, puisque Ascagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT

Et c'est là justement ce combat singulier
Qui devoit envers nous réparer votre offense,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POLIDORE

Un tel événement rend tes esprits confus,
Mais en vain tu voudrois balancer là dessus.

VALÈRE

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre,
Et, si cette aventure a lieu de me surprendre,
La surprise me flatte, et je me sens saisir
De merveille[1] à la fois, d'amour et de plaisir.
Se peut-il que ces yeux...

1. *Merveille* dans le sens d'*admiration*, *étonnement*.

ALBERT

Cet habit, cher Valère,
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, et cependant
Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE

Vous, Lucile, pardon, si mon âme abusée...

LUCILE

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ÉRASTE

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de son Mascarille et de mon Gros-René
Par qui doit Marinette être ici possédée?
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MASCARILLE

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien :
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chère Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor; tel qu'il est, on le prend;
On n'y va pas chercher tant de cérémonie :
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ

Écoute : quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE

Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?

GROS-RENÉ

Bien entendu : je veux une femme sévère,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE

Eh, mon Dieu ! tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux et critiques.
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi;
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,
Et je te dirai tout.

MASCARILLE

O la fine pratique!
Un mari confident!

MARINETTE

Taisez-vous, as de pique[1]!

ALBERT

Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

1. *Mauvaise langue, langue piquante.* Jeu de mots sur le sens figuré du verbe *piquer.* (F. Génin.)



LES PRÉCIEUSES RIDICULES

COMÉDIE EN UN ACTE

PRÉFACE DE L'AUTEUR

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser, par honneur, ma comédie. J'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; et, quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais, comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements; et je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe[1]; et je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais[2]. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : O temps ! ô mœurs ! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu ! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont

1. Molière fait allusion à ce proverbe : « Elle est belle à la chandelle; mais le grand jour gâte tout ».

2. C'est là, chez Barbin, chez de Luynes ou chez Trabouillet que se vendaient les pièces nouvelles. (Aimé Martin.)

coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte préface; et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition et le reste.

J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auroient pas refusé, ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés[1]; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie; et que, par la même raison, les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitan; non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin[2], ou quelque autre, sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi : aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes veut m'aller relier de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

PERSONNAGES

LA GRANGE, } amants rebutés.
DU CROISY, }
GORGIBUS, bon bourgeois.
MADELON, fille de Gorgibus, } précieuses ridicules.
CATHOS, nièce de Gorgibus, }
MAROTTE, servante des précieuses ridicules.
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.
DEUX PORTEURS DE CHAISES.
VOISINES.
VIOLONS.

SCÈNE I. — LA GRANGE, DU CROISY

DU CROISY

Seigneur la Grange !

1. Ce passage est d'autant plus adroit, que Molière attaquait une coterie fort puissante. Les deux provinciales *méritent d'être bernées* mais elles ont copié d'*excellentes choses*. Il est clair cependant que ces excellentes choses sont précisément celles que Molière va couvrir de ridicule. (Aimé Martin.)

2. Le *Docteur*, le *Capitan* et *Trivelin*, étaient trois personnages ou caractères apparenant à la farce italienne. (Aimé Martin.)

LA GRANGE

Quoi?

DU CROISY

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE

Eh bien?

DU CROISY

Que dites-vous de notre visite? En êtes-vous fort satisfait?

LA GRANGE

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISY

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire? et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISY

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY

Et comment, encore?

LA GRANGE

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sen-

timent de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY

Eh bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II. — GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE

GORGIBUS

Eh bien, vous avez vu ma nièce et ma fille? Les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE

C'est une chose que vous pourriez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

DU CROISY

Vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS, *seul.*

Ouais! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà!

SCÈNE III. — GORGIBUS, MAROTTE

MAROTTE

Que désirez-vous, monsieur?

GORGIBUS

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE

Dans leur cabinet.

GORGIBUS

Que font-elles?

MAROTTE

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV. — GORGIBUS, *seul.*

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins; et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE V. — MADELON, CATHOS, GORGIBUS

GORGIBUS

Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ! Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON

La belle galanterie que la leur ! Quoi ! débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON

Ah ! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MADELON

Mon Dieu ! que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie[1] !

GORGIBUS

Que me vient conter celle-ci?

MADELON

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée : et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroît, à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières; et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

1. Cyrus et Mandane, Clélie et Aronce sont les principaux personnages d'*Artamène* et de *Clélie*, romans de Mademoiselle de Scudéry, alors très à la mode.

GORGIBUS

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style!

CATHOS

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-Doux, Petits-Soins, Billets-Galants, et Jolis-Vers, sont des terres inconnues pour eux[1]. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans, mon Dieu! quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous Madelon...

MADELON

Eh! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS

Comment, ces noms étranges! Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADELON

Mon Dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

1. La carte de *Tendre* est une fiction allégorique du roman de *Clélie*. On voit sur cette carte un fleuve d'*Inclination*, une mer d'*Inimitié*, un lac d'*Indifférence*. Pour parvenir à la ville de *Tendre*, il fallait assiéger le village de *Billets-Galants*, forcer le hameau de *Billets-Doux*, et s'emparer du château de *Petits-Soins*. L'idée de cette carte parut si ingénieuse, que tous les auteurs s'empressèrent de l'imiter. On vit alors paraître la *Carte du royaume d'Amour*; la *Description du royaume de Coquetterie*, etc. (Aimé Martin.)

CATHOS

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS

Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolûment que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu?

MADELON

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, *à part.*

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. (*Haut.*) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu; et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou ma foi, vous serez religieuses; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI. — CATHOS, MADELON

CATHOS

Mon Dieu! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme!

MADELON

Que veux-tu, ma chère! j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS

Je le croirois bien; oui, il y a toutes les apparences du monde; et, pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VII. — CATHOS, MADELON, MAROTTE

MAROTTE

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE

Dame! je n'entends point le latin; et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le grand Cyre.

MADELON

L'impertinente! le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADELON

Ah! ma chère, un marquis! un marquis! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui a ouï parler de nous.

CATHOS

Assurément, ma chère.

MADELON

Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII. — MASCARILLE, DEUX PORTEURS

MASCARILLE

Holà! porteurs, holà! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces

marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR

Dame ! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR

Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur

MASCARILLE

Hein?

DEUXIÈME PORTEUR

Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin ! demander de l'argent à une personne de ma qualité !

DEUXIÈME PORTEUR

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE

Ah ! ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connoître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi !

PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Çà, payez-nous vitement.

MASCARILLE

Quoi?

PREMIER PORTEUR

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE

Il est raisonnable, celui-là.

PREMIER PORTEUR

Vite donc !

MASCARILLE

Oui-da ! tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content?

PREMIER PORTEUR

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... (*Levant son bâton.*)

MASCARILLE

Doucement; tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCÈNE IX. — MAROTTE, MASCARILLE

MAROTTE

Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE

Qu'elles ne se pressent point; je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE

Les voici.

SCÈNE X. — MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR

MASCARILLE, *après avoir salué.*

Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS

Ma chère, il faudroit faire donner des sièges.

MADELON

Holà, Almanzor !

ALMANZOR

Madame?

MADELON

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE

Mais, au moins y a-t-il sûreté ici pour moi? (*Almanzor sort.*)

CATHOS

Que craignez-vous?

MASCARILLE

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise[1]. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More. Comment, diable ! D'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah ! par ma foi, je m'en défie ! et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS

Je vois bien que c'est un Amilcar[2].

MADELON

Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS

Mais, de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.*

Eh bien, mesdames, que dites-vous de Paris?

MADELON

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.

1. Dans le sens d'*indépendance*.

2. Personnage du roman de *Clélie* à qui l'auteur a donné un caractère enjoué et plaisant.

MASCARILLE

Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS

C'est une véritable incontestable.

MASCARILLE

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise[1].

MADELON

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MADELON

Hélas! nous ne sommes pas encore connues; mais nous sommes en passe de l'être; et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du Recueil des pièces choisies.

CATHOS

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON

Eh, mon Dieu! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des

1. La chaise à porteurs.

paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité; monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; et, si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et, pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine; je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits : je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE

C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'Histoire romaine.

MADELON

Ah! certes, cela sera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires, qui me persécutent.

MADELON

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE

Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE

Écoutez donc.

MADELON

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE

Oh! oh! je n'y prenois pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS

Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE

Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MADELON

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE

Avez-vous remarqué ce commencement, *Oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* La surprise, *oh! oh!*

MADELON

Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS

Ah ! mon Dieu ! que dites-vous là ? Ce sont de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON

Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh ! oh !* qu'un poème épique.

MASCARILLE

Tudieu ! vous avez le goût bon.

MADELON

Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE

Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenois pas garde ? je n'y prenois pas garde*, je ne m'apercevois pas de cela ; façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *votre œil en tapinois*... Que vous semble de ce mot *tapinois ?* n'est-il pas bien choisi ?

CATHOS

Tout à fait bien.

MASCARILLE

Tapinois, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vient de prendre une souris, *tapinois*.

MADELON

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit ; *au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*

MADELON

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS

Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE

Moi ? Point du tout.

CATHOS

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON

Assurément, ma chère.

MASCARILLE

Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*)

Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde, etc.

CATHOS

Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant *Au voleur ! au voleur !* Et puis, comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au, voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur !*

MADELON

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE

A quoi donc passez-vous le temps, mesdames?

CATHOS

A rien du tout.

MADELON

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là, car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation : et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire ! Pour moi, j'y suis fort exact; et, quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : Voilà qui est beau ! devant que les chandelles soient allumées.

MADELON

Ne m'en parlez point ! c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS

C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE

Je ne sais si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON

Eh ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS

Eh ! à quels comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE

Belle demande ! Aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne : il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connoître où est le beau vers, si le

comédien ne s'y arrête et ne nous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha?

CATHOS

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE

Que vous semble de ma petite oie? La trouvez-vous congrue de l'habit?

CATHOS

Tout à fait.

MASCARILLE

Le ruban est bien choisi.

MADELON

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur[1].

MASCARILLE

Que dites-vous de mes canons[2]?

MADELON

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE

Et celle-là? (*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*)

MADELON

Elle est tout à fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

1. *Perdrigeon* était le fournisseur des gens du bel air.

1. *Canons*, large bande d'étoffe ornée de dentelles, qu'on attachait au-dessous du genou et qui couvrait la moitié de la jambe.

MASCARILLE

Vous ne me dites rien de mes plumes! Comment les trouvez-vous?

CATHOS

Effroyablement belles.

MASCARILLE

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON

Je vous assure que nous sympathisons, vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et jusqu'à mes chaussettes je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi! ahi! ahi! doucement! Dieu me damne, mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'est pas honnête.

CATHOS

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MASCARILLE

Quoi! toutes deux contre mon cœur en même temps! M'attaquer à droite et à gauche! ah! c'est contre le droit des gens : la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS

Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE

Comment, diable! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI. — CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE

MAROTTE

Madame, on demande à vous voir.

MADELON

Qui?

MAROTTE

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE

Oui, monsieur.

CATHOS

Le connoissez-vous?

MASCARILLE

C'est mon meilleur ami.

MADELON

Faites entrer vitement.

MASCARILLE

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS

Le voici.

SCÈNE XII. — CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR

MASCARILLE

Ah! vicomte!

JODELET, *s'embrassant l'un l'autre.*

Ah! marquis!

MASCARILLE

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE

Baise-moi donc encore un peu, je te prie[1].

MADELON, *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci : sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos

1. Allusion à l'usage où étaient les hommes de la cour, surtout les jeunes gens, qui avaient la ridicule habitude, lorsqu'ils se rencontraient, de s'embrasser à plusieurs reprises, avec de grands gestes et des paroles fort bruyantes. C'est ce que Molière appelait avec tant de vérité la *fureur de leurs embrassements.* (Auger.)

attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MADELON, *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ! Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

JODELET

Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE

Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle? C'est un brave à trois poils.

JODELET

Vous ne m'en devez rien, marquis; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

MASCARILLE

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE, *regardant Cathos et Madelon.*

Oui; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.

JODELET

Notre connoissance s'est faite à l'armée; et, la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE

Il est vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET

La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la cour récom-

pense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON

Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE

Te souvient-il, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras?

JODELET

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'étoit bien une lune tout entière.

MASCARILLE

Je pense que tu as raison.

JODELET

Il m'en doit bien souvenir, ma foi ! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce : vous sentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS, *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous?

MADELON

Oui : je sens quelque chose.

MASCARILLE

C'est un coup de mousquet que je reçus, la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET, *découvrant sa poitrine.*

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses.*

Je vais vous montrer une curieuse plaie.

MADELON

Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS

Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE

Vicomte, as-tu là ton carosse?

JODELET

Pourquoi?

MASCARILLE

Nous mènerions promener ces dames hors des portes[1], et leur donnerions un cadeau.

MADELON

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET

Ma foi! c'est bien avisé.

MADELON

Pour cela nous y consentons; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE

Holà! Champagne, Picard, Bourguignon, Cascaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON

Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal. (*Almanzor sort.*)

MASCARILLE

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET

Mais toi-même, marquis, que t'en semble?

MASCARILLE

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies[2] nettes. Au moins pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient qu'à un filet.

1. *Se promener hors des portes*, parce qu'à cette date Paris avait encore ses vieilles fortifications.

2. La *braie*, en latin *bragum*, l'une des pièces les plus importantes du costume gaulois, répondait à notre pantalon moderne. La braie, qui tombait primitivement jusqu'au bas de la jambe, devint, en se raccourcissant, le haut-de-chausses, et plus tard la culotte.

MADELON

Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (*Il médite.*)

CATHOS

Eh ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET

J'aurois envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE

Que diable est-ce là ! Je fais toujours bien le premier vers; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON

Et du galant, et du bien tourné.

MASCARILLE

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse?

JODELET

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE

Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui?

MADELON

Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII. — LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, Violons.

MADELON

Mon Dieu ! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces

Au sens propre, *sortir les braies nettes d'une bagarre*, c'est en sortir sans avoir ses habits déchirés et, au figuré, c'est en sortir sain et sauf.

messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds; et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE

Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR

Oui, monsieur; ils sont ici.

CATHOS

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, *dansant lui seul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON

Il a la taille tout à fait élégante.

CATHOS

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE, *ayant pris Madelon pour danser.*

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons; en cadence. Oh! quels ignorants! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte! ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme?! O violons de village!

JODELET, *dansant ensuite.*

Holà! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV. — DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE, *un bâton à la main.*

Ah! ah! coquins! que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre.*

Ahi! ahi! ahi! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET

Ahi! ahi! ahi!

LA GRANGE

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance !

DU CROISY

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÈNE XV. — CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON

Que veut donc dire ceci ?

JODELET

C'est une gageure.

CATHOS

Quoi ! vous laisser battre de la sorte !

MASCARILLE

Mon Dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien ; car je suis violent, et je me serois emporté.

MADELON

Endurer un affront comme celui-là en notre présence !

MASCARILLE

Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtemps ; et, entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI. — DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres. (*Trois ou quatre spadassins entrent.*)

MADELON

Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CROISY

Comment ! mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens et vous donnent le bal ?

MADELON

Vos laquais !

LA GRANGE

Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON

O ciel ! quelle insolence !

LA GRANGE

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et, si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET

Adieu notre braverie[1].

MASCARILLE

Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY

Ah ! ah ! coquins ! vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE

C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE

O fortune ! quelle est ton inconstance !

DU CROISY

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII. — MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, Violons.

CATHOS

Ah ! quelle confusion !

MADELON

Je crève de dépit !

UN DES VIOLONS, *à Mascarille.*

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera, nous autres?

1. Parure.

MASCARILLE

Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS, *à Jodelet.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET

Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII. — GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS

Ah! coquines que vous êtes! vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois; et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs qui sortent!

MADELON

Ah! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite!

GORGIBUS

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON

Ah! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE

Traiter comme cela un marquis! Voilà ce que c'est que du monde; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX. — GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS

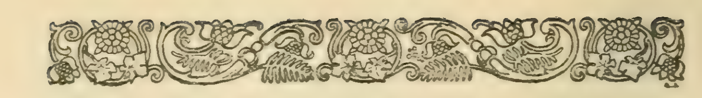
UN DES VIOLONS

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez, à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter; et voici la monnoie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de

fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais ! (*Seul.*) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables.



SGANARELLE

OU LE COCU IMAGINAIRE

COMÉDIE EN UN ACTE

1660

PERSONNAGES

GORGIBUS, bourgeois de Paris.
CÉLIE, sa fille.
LÉLIE, amant de Célie.
GROS-RENÉ, valet de Lélie.
SGANARELLE, bourgeois de Paris, et cocu imaginaire.
LA FEMME de Sganarelle.
VILLEBREQUIN, père de Valère.
LA SUIVANTE, de Célie.
UN PARENT de Sganarelle.

SCÈNE I. — GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

CÉLIE, *sortant tout éplorée, et son père la suivant.*
Ah! n'espérez jamais que mon cœur y consente!

GORGIBUS
Que marmottez-vous là, petite impertinente!
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu?
Et par sottes raisons votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raison paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,

O sotte ! peut juger ce qui vous est utile?
Par la corbleu ! gardez d'échauffer trop ma bile :
Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera, madame la mutine,
D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
Et dois auparavant consulter s'il vous plaît :
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas?
Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
Je vous suis caution qu'il est très honnête homme.

CÉLIE

Hélas !

GORGIBUS

Eh bien, hélas ! Que veut dire ceci?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
Eh ! que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas de bonne sorte !
Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie.
Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
Du conseiller Matthieu; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
Le Guide des pécheurs est encore un bon livre;
C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre,
Et, si vous n'aviez lu que ces moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CÉLIE

Quoi ! vous prétendez donc, mon père, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lélie?
J'aurois tort, si, sans vous, je disposois de moi;
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

GORGIBUS

Lui fût-elle engagée encore davantage,

Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.
Lélie est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien :
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.
Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner
Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences :
Que je n'entende plus vos sottes doléances.
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir;
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
Si je ne vous lui vois faire un fort bon visage,
Je vous... Je ne veux pas en dire davantage.

SCÈNE II. — CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA SUIVANTE

Quoi ! refuser, madame, avec cette rigueur,
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur !
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes !
Hélas ! que ne veut-on aussi me marier !
Ce ne seroit pas moi qui se ferois prier;
Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
A votre jeune frère a fort bonne raison
Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croît beau, tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très chère maîtresse,
Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse !
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin !
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'âme contente,
Et je suis maintenant ma commère dolente.
Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver;
Sécher même les draps me sembloit ridicule,

Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un Dieu vous soit en aide ! alors qu'on éternue.

CÉLIE

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, et prendre ce mal fait?

LA SUIVANTE

Votre Lélie aussi n'est, ma foi, qu'une bête,
Puisque si hors de temps son voyage l'arrête,
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

CÉLIE, *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah ! ne m'accable point par ce triste présage.
Vois attentivement les traits de ce visage;
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs :
Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas menteurs
Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE

Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CÉLIE

Et cependant il faut... Ah ! soutiens-moi.
(*Laissant tomber le portrait de Lélie.*)

LA SUIVANTE

Madame,
D'où vous pourroit venir... Ah ! bons dieux ! elle pâme !
Eh ! vite, holà ! quelqu'un !

SCÈNE III. — CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE *de Célie.*

SGANARELLE

Qu'est-ce donc? me voilà.

LA SUIVANTE

Ma maîtresse se meurt !

SGANARELLE

Quoi ! ce n'est que cela?
Je croyois tout perdu, de crier de la sorte.
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte?
Hays ! Elle ne dit mot.

LA SUIVANTE

Daignez me l'apporter;
Il lui faut du vinaigre, et j'en cours apprêter[1].

SCÈNE IV. — CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle.*

SGANARELLE, *en passant la main sur le sein de Célie.*

Elle est froide partout, et je ne sais qu'en dire.
Approchons-nous, pour voir si sa bouche respire.
Ma foi, je ne sais pas; mais j'y trouve encor, moi,
Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE, *regardant par la fenêtre.*

Ah ! qu'est-ce que je voi?
Mon mari dans ses bras... Mais je m'en vais descendre;
Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SGANARELLE

Il faut se dépêcher de l'aller secourir;
Certes, elle auroit tort de se laisser mourir.
Aller en l'autre monde est très grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
(*Il la porte chez elle avec un homme que la suivante amène.*)

SCÈNE V. — LA FEMME *de Sganarelle, seule.*

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon désir curieux;
Mais de sa trahison je ne suis plus en doute,
Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur;
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun :
Ce qui leur est permis leur devient importun.
Dans les commencements ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles;
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! que j'ai le dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !
Cela seroit commode; et j'en sais telle ici

1. VAR. . . . . Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter; veuillez la soutenir.

Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.
(*En ramassant le portrait que Célie avoit laissé tomber.*)
Mais quel est ce bijou que le sort me présente?
L'émail en est fort beau, la gravure charmante.
Ouvrons.

SCÈNE VI. — SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle.*

SGANARELLE, *se croyant seul.*

On la croyait morte, et ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien[1].
Mais j'aperçois ma femme.

LA FEMME DE SGANARELLE, *se croyant seule.*

O ciel! c'est miniature!
Et voilà d'un bel homme une vive peinture!

SGANARELLE, *à part, et regardant par-dessus l'épaule de sa femme.*

Que considère-t-elle avec attention?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

LA FEMME DE SGANARELLE, *sans apercevoir son mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
Oh! que cela sent bon!

SGANARELLE, *à part.*

Quoi! peste, le baiser!
Ah! j'en tiens!

LA FEMME DE SGANARELLE *poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que, s'il ne contoit avec attention,
Le penchant seroit grand à la tentation.
Ah! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine!
Au lieu de mon pelé, de mon rustre...

SGANARELLE, *lui arrachant le portrait.*

Ah! mâtine!
Nous vous y surprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme!
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien madame?

1. *Il n'en faut plus qu'autant*, c'est-à-dire elle est à moitié guérie. En effet, quand on est à moitié bien, *il n'en faut plus qu'autant* pour être tout à fait bien. (Aimé Martin.)

Et, de par Belzébut, qui vous puisse emporter !
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter?
Qui peut trouver en moi quelque chose à redire?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce visage, si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour;
Bref, en tout et partout, ma personne charmante
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente?
Et, pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galant?

LA FEMME DE SGANARELLE

J'entends à demi-mot où va la raillerie.
Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE

A d'autres, je vous prie :
La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME DE SGANARELLE

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
Écoute, ne crois pas retenir mon bijou;
Et songe un peu...

SGANARELLE

Je songe à te rompre le cou.
Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original !

LA FEMME DE SGANARELLE

Pourquoi?

SGANARELLE

Pour rien, ma mie.
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.
(*Regardant le portrait de Lélie.*)
Le voilà, le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de la flamme secrète,
Le drôle avec lequel...

LA FEMME DE SGANARELLE

Avec lequel... Poursui.

SGANARELLE

Avec lequel, te dis-je... et j'en crève d'ennui.

LA FEMME DE SGANARELLE

Que me veut donc conter par là ce maître ivrogne?

SGANARELLE

Tu ne m'entends que trop, madame la carogne.
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeler seigneur Cornelius[1].
J'en suis pour mon honneur; mais à toi, qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME DE SGANARELLE

Et tu m'oses tenir de semblables discours!

SGANARELLE

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours!

LA FEMME DE SGANARELLE

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre!
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir :
Hélas! voilà vraiment un beau venez-y-voir.

LA FEMME DE SGANARELLE

Donc, après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment!
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle :
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SGANARELLE

Eh! la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA FEMME DE SGANARELLE

Va, va, suis ton chemin, cajole tes maîtresses,
Adresse-leur tes vœux, et fais-leur des caresses;
Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de moi.
(*Elle lui arrache le portrait et s'enfuit.*)

SGANARELLE, *courant après elle.*

Oui, tu crois m'échapper; je l'aurai malgré toi.

SCÈNE VII. — LÉLIE, GROS-RENÉ

GROS-RENÉ

Enfin nous y voici! Mais, monsieur, si je l'ose,
Je voudrois vous prier de me dire une chose.

1. Molière n'est pas le premier qui ait joué sur ce mot de *Cornelius*. Camus, évêque de Belley, disait à un mari qui se plaignait tout haut d'une mésaventure que l'on tait d'ordinaire : *J'aimerais mieux être Cornelius Tacitus que Publius Cornelius*. (Auger.)

LÉLIE

Eh bien, parle.

GROS-RENÉ

Avez-vous le diable dans le corps,
Pour ne pas succomber à de pareils efforts?
Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,
Nous sommes à piquer de chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant secoués,
Que je m'en sens, pour moi, tous les membres roués;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire :
Cependant, arrivé, vous sortez bien et beau,
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LÉLIE

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme;
De l'hymen de Célie on alarme mon âme;
Tu sais que je l'adore; et je veux être instruit,
Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ

Oui, mais un bon repas vous seroit nécessaire
Pour s'aller éclaircir, monsieur, de cette affaire;
Et votre cœur, sans doute, en deviendroit plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort :
J'en juge par moi-même, et la moindre disgrâce,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse;
Mais, quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉLIE

Je ne saurois manger.

GROS-RENÉ, *bas, à part.*

Si ferai bien, je meure[1] !
(*Haut.*)
Votre dîner pourtant seroit prêt tout à l'heure.

LÉLIE

Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ

Ah ! quel ordre inhumain.

1. Pour *que je meure* !

LÉLIE

J'ai de l'inquiétude et non pas de la faim.

GROS-RENÉ

Et moi, j'ai de la faim et de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, *seul.*

Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne;
Le père m'a promis, et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, LÉLIE

SGANARELLE, *sans voir Lélie, et tenant dans ses mains le portrait.*

Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne.
Il ne m'est point connu.

LÉLIE, *à part.*

Dieux! qu'aperçois-je ici?
Et, si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi?

SGANARELLE, *sans voir Lélie.*

Ah! pauvre Sganarelle! à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée!
Faut...

(*Apercevant Lélie qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.*)

LÉLIE, *à part.*

Ce gage ne peut, sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE, *à part.*

Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front?

LÉLIE, *à part.*

Me trompé-je?

SGANARELLE, *à part.*

Ah! truande[1]! as-tu bien le courage

1. *Truand truande* signifie *mendiant*, *mendiante*, dans une acception de mépris. Ce

De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?
Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau...

LÉLIE, *à part, et regardant encore le portrait que tient Sganarelle.*

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui tourne le dos.*

Cet homme est curieux.

LÉLIE, *à part.*

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE, *à part.*

A qui donc en a-t-il?

LÉLIE, *à part.*

Je le veux accoster.

(*Haut.*) *Sganarelle veut s'éloigner.*

Puis-je...? Eh! de grâce, un mot.

SGANARELLE, *à part, s'éloignant encore.*

Que me veut-il conter?

LÉLIE

Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE, *à part.*

D'où lui vient ce désir? Mais je m'avise ici...
(*Il examine Lélie et le portrait qu'il tient.*)
Ah! ma foi, me voilà de son trouble éclairci!
Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme;
C'est mon homme; ou plutôt, c'est celui de ma femme.

LÉLIE

Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient...

SGANARELLE

Nous savons, Dieu merci, le souci qui vous tient.
Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance;
Il étoit en des mains de votre connoissance;
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous
Que les douces ardeurs de la dame et de vous.
Je ne sais pas si j'ai, dans sa galanterie,
L'honneur d'être connu de Votre Seigneurie;
Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais
Et songez que les nœuds du sacré mariage...

n'est ici qu'un mot purement injurieux. C'est ainsi qu'on appelle *gueux*, *gueuse* des gens qui ne font rien moins que *gueuser*.

LÉLIE

Quoi ! celle, dites-vous, qui conservoit ce gage...

SGANARELLE

Est ma femme, et je suis son mari.

LÉLIE

Son mari?

SGANARELLE

Oui, son mari, vous dis-je, et mari très marri[1];
Vous en savez la cause, et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parents.

SCÈNE X. — LÉLIE, *seul.*

Ah ! que viens-je d'entendre?
On me l'avoit bien dit, et que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah ! quand mille serments de ta bouche infidèle
Ne m'auroient pas promis une flamme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux.
Ingrate ! et quelque bien... Mais ce sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout à coup un choc si violent,
Que mon cœur devient foible, et mon corps chancelant.

SCÈNE XI. — LÉLIE, LA FEMME *de Sganarelle.*

LA FEMME DE SGANARELLE, *se croyant seule.*

Malgré moi, mon perfide...

(*Apercevant Lélie.*)

Hélas ! quel mal vous presse?
Je vous vois prêt, monsieur, à tomber en foiblesse.

LÉLIE

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME DE SGANARELLE

Je crains ici pour vous l'évanouissement;
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LÉLIE

Pour un moment ou deux j'accepte cette grâce.

SCÈNE XII. — SGANARELLE, UN PARENT *de la femme de Sganarelle.*

LE PARENT

D'un mari sur ce point j'approuve le souci;

1. *Marri*, fâché, chagrin.

Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi;
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle :
C'est un point délicat; et de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose?

LE PARENT

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Sait-on comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme, après tout, lui peut être connu?
Informez-vous-en mieux, et, si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCÈNE XIII. — SGANARELLE, *seul.*

On ne peut pas mieux dire ! En effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être, sans raison,
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.
Par ce portrait enfin, dont je suis alarmé,
Mon déshonneur n'est pas tout à fait confirmé.
Tâchons donc par nos soins...

SCÈNE XIV. — SGANARELLE; LA FEMME *de Sganarelle sur la porte de sa maison, reconduisant Lélie;* LÉLIE

SGANARELLE, *à part, les voyant.*

Ah ! que vois-je? Je meure !
Il n'est plus question de portrait à cette heure;
Voici, ma foi, la chose en propre original.

LA FEMME DE SGANARELLE

C'est par trop vous hâter, Monsieur; et votre mal,
Si vous sortez sitôt, pourra bien vous reprendre.

LÉLIE

Non, non, je vous rends grâce, autant qu'on puisse rendre,
Du secours obligeant que vous m'avez prêté.

SGANARELLE, *à part.*

La masque[1] encore après lui fait civilité !

(*La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.*)

SCÈNE XV. — SGANARELLE, LÉLIE

SGANARELLE, *à part.*

Il m'aperçoit; voyons ce qu'il me pourra dire.

1. La scélérate, l'hypocrite.

LÉLIE, *à part.*

Ah ! mon âme s'émeut, et cet objet m'inspire...
Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flamme.
(*En s'approchant de Sganarelle.*)
Oh ! trop heureux d'avoir une si belle femme !

SCÈNE XVI. — SGANARELLE; CÉLIE, *à sa fenêtre, voyant Lélie qui s'en va.*

SGANARELLE, *seul.*

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête !
(*Regardant le côté par où Lélie est sorti.*)
Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CÉLIE, *à part, en rentrant.*

Quoi ! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux !
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE, *sans voir Célie.*

Oh ! trop heureux d'avoir une si belle femme !
Malheureux bien plutôt de l'avoir, cette infâme,
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans respect ni demi[1] nous a cocufié !
Mais je te laisse aller après un tel indice,
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse !
Ah ! je devois du moins lui jeter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau,
Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire au larron d'honneur crier le voisinage.
(*Pendant le discours de Sganarelle, Célie s'approche peu à peu, et attend, pour lui parler, que son transport soit fini.*)

CÉLIE, *à Sganarelle.*

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu?

SGANARELLE

Hélas ! ce n'est pas moi qui le connois, madame,
C'est ma femme.

CÉLIE

Quel trouble agite ainsi votre âme?

1. Sans respect ni demi-respect sans le moindre égard.

SGANARELLE

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CÉLIE

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi,
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modèle :
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CÉLIE

Comment?

SGANARELLE

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence;
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme et de lui.

CÉLIE

Celui qui maintenant...

SGANARELLE

Oui, oui, me déshonore;
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CÉLIE

Ah! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour.
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un pressentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE

Vous prenez ma défense avec trop de bonté :
Tout le monde n'a pas la même charité;
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CÉLIE

Est-il rien de plus noir que ta lâche action?
Et peut-on lui trouver une punition?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'être souillé de cette perfidie?
O ciel! est-il possible?

SGANARELLE

Il est trop vrai pour moi.

CÉLIE

Ah ! traître ! scélérat ! âme double et sans foi !

SGANARELLE

La bonne âme !

CÉLIE

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE

Que voilà bien parler !

CÉLIE

Avoir ainsi traité
Et la même innocence et la même bonté[1] !

SGANARELLE *soupire haut.*

Hai !

CÉLIE

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mériter l'affront où ton mépris l'expose !

SGANARELLE

Il est vrai.

CÉLIE

Qui bien loin... Mais c'est trop, et ce cœur
Ne sauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE

Ne vous fâchez pas tant, ma très chère madame;
Mon mal vous touche trop, et vous me percez l'âme.

CÉLIE

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer :
Mon cœur pour se venger sait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas; rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE XVII. — SGANARELLE, *seul.*

Que le ciel la préserve à jamais de danger !
Voyez quelle bonté de vouloir me venger !
En effet, son courroux, qu'excite ma disgrâce,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse;
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.

1. Pour l'*innocence et la bonté même.*

Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocus les gens!
(*Il revient après avoir fait quelques pas.*)
Doucement, s'il vous plaît! cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte un grand amour aux hommes pacifiques,
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira :
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera!
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique[1].
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage!
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme,
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme.
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos :
Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?

1. Ces deux vers, qui déparent cet admirable monologue, sont une imitation malheureuse de Scarron.

Les querelles, procès, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle,
L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
Mais je le serois fort de courir au trépas.
(*Mettant la main sur sa poitrine.*)
Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile :
Oui, le courroux me prend; c'est trop être poltron :
Je veux résolûment me venger du larron.
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

SCÈNE XVIII. — GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

CÉLIE

Oui, je veux bien subir une si juste loi :
Mon père, disposez de mes vœux et de moi;
Faites, quand vous voudrez, signer cet hyménée :
A suivre mon devoir je suis déterminée;
Je prétends gourmander mes propres sentiments,
Et me soumettre en tout à vos commandements.

GORGIBUS

Ah ! voilà qui me plaît, de parler de la sorte.
Parbleu ! si grande joie à l'heure me transporte,
Que mes jambes sur l'heure en caprioleroient[1],
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient !
Approche-toi de moi; viens çà, que je t'embrasse.
Une telle action n'a pas mauvaise grâce :
Un père, quand il veut, peut sa fille baiser,
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.

1. *Caprioler*, pour *cabrioler*.

Va, le contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCÈNE XIX. — CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA SUIVANTE

Ce changement m'étonne.

CÉLIE

Et lorsque tu sauras
Par quels motifs j'agis, tu m'en estimeras.

LA SUIVANTE

Cela pourroit bien être.

CÉLIE

Apprends donc que Lélie
A pu blesser mon cœur par une perfidie;
Qu'il étoit en ces lieux sans...

LA SUIVANTE

Mais il vient à nous.

SCÈNE XX. — LÉLIE, CÉLIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LÉLIE

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place...

CÉLIE

Quoi ! me parler encore? Avez-vous cette audace?

LÉLIE

Il est vrai qu'elle est grande; et votre choix est tel,
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.
Vivez, vivez contente, et bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CÉLIE

Oui, traître, j'y veux vivre; et mon plus grand désir
Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.

LÉLIE

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CÉLIE

Quoi ! tu fais le surpris, et demandes ton crime[1]?

1. L'usage général était alors de faire tutoyer les amants. Molière réforma cet usage. Dans aucune des pièces suivantes on ne retrouve un exemple semblable à celui-ci. (Bret.)

SCÈNE XXI. — CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, *armé de pied en cap*; LA SUIVANTE *de Célie.*

SGANARELLE

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui, sans miséricorde, a souillé notre honneur !

CÉLIE, *à Lélie, lui montrant Sganarelle.*

Tourne, tourne les yeux sans me faire répondre.

LÉLIE

Ah ! je vois.

CÉLIE

Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE, *à part.*

Ma colère à présent est en état d'agir;
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;
Et, si je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort; rien ne peut m'empêcher...
Où je le trouverai je le veux dépêcher.
(*Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.*)
Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne...

LÉLIE, *se retournant.*

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE

Je n'en veux à personne.

LÉLIE

Pourquoi ces armes-là?

SGANARELLE

C'est un habillement
(*A part*).
Que j'ai pris pour la pluie.
Ah ! quel contentement
J'aurois à le tuer ! Prenons-en le courage.

LÉLIE, *se retournant encore.*

Hai?

SGANARELLE

Je ne parle pas.
(*A part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.*)
Ah ! poltron ! dont j'enrage,
Lâche ! vrai cœur de poule !

CÉLIE, *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez,
Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessés.

LÉLIE

Oui, je connois par là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE, *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur!

CÉLIE

Ah! cesse devant moi,
Traître, de ce discours l'insolence cruelle!

SGANARELLE, *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle :
Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux.
Là, hardi! tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

LÉLIE, *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle, qui s'approchoit pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CÉLIE

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LÉLIE

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE

Sans doute, elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, monsieur, n'est point selon les lois :
J'ai raison de m'en plaindre; et, si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LÉLIE

D'où vous naît cette plainte, et quel chagrin brutal...

SGANARELLE

Suffit. Vous savez bien où le bât me fait mal;
Mais votre conscience et le soin de votre âme
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme,
Et vouloir, à ma barbe, en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LÉLIE

Un semblable soupçon est bas et ridicule.

Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule :
Je sais qu'elle est à vous ; et, bien loin de brûler...

CÉLIE

Ah ! qu'ici tu sais bien, traître, dissimuler !

LÉLIE

Quoi ! me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
Dont son âme ait sujet de se croire offensée?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CÉLIE

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE, *à Célie.*

Non, non, vous dites mieux que je ne saurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII. — CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie*.

LA FEMME DE SGANARELLE

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, madame, un esprit trop jaloux;
Mais je ne suis point dupe, et vois ce qui se passe :
Il est de certains feux de fort mauvaise grâce;
Et votre âme devroit prendre un meilleur emploi
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

LÉLIE

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE, *à sa femme.*

L'on ne demandoit pas, carogne, ta venue :
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.

CÉLIE

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
(*Se tournant vers Lélie.*)
Tu vois si c'est mensonge; et j'en suis fort ravie.

LÉLIE

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE

Ma foi, je ne sais pas
Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis assez longtemps je tâche à le comprendre,
Et si[1], plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre.

1. *Si*, pour *cependant*, *pourtant*.

Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.
(*Elle se met entre Lélie et sa maîtresse.*)
Répondez-moi par ordre, et me laissez parler.
(*A Lélie.*)
Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre?

LÉLIE

Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre;
Et que quand, sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE

Mariée! à qui donc?

LÉLIE, *montrant Sganarelle.*

A lui.

LA SUIVANTE

Comment, à lui?

LÉLIE

Oui-da!

LA SUIVANTE

Qui vous l'a dit?

LÉLIE

C'est lui-même, aujourd'hui.

LA SUIVANTE, *à Sganarelle.*

Est-il vrai?

SGANARELLE

Moi? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.

LÉLIE

Dans un grand trouble d'âme
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

SGANARELLE

Il est vrai : le voilà.

LÉLIE, *à Sagnarelle.*

Vous m'avez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage
Étoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE

Sans doute.
(*Montrant sa femme.*)
Et je l'avois de ses mains arraché,

Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

LA FEMME DE SGANARELLE

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand, après ton injuste courroux,
(*Montrant Lélie.*)
J'ai fait dans sa foiblesse entrer monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CÉLIE

C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure;
Et je l'ai laissé choir en cette pâmoison,
(*A Sganarelle.*)
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE, *à part.*

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant!
Mon front l'a, sur mon âme, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME DE SGANARELLE

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE, *à sa femme.*

Eh! mutuellement croyons-nous gens de bien;
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien;
Accepte sans façon le parti qu'on propose.

LA FEMME DE SGANARELLE

Soit. Mais gare le bois, si j'apprends quelque chose!

CÉLIE, *à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.*

Ah! dieux! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait.
Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris, pour ma vengeance,
Le malheureux secours de mon obéissance;
Et, depuis un moment, mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter.
J'ai promis à mon père; et ce qui me désole...
Mais je le vois venir.

LÉLIE

Il me tiendra parole.

SCÈNE XXIII. — GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie.*

LÉLIE

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et mon ardente amour
Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donne l'espoir de l'hymen de Célie,
Très humble serviteur à Votre Seigneurie[1].

LÉLIE

Quoi ! monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBUS

Oui, monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir :
Ma fille en suit les lois.

CÉLIE

Mon devoir m'intéresse,
Mon père, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS

Est-ce répondre en fille à mes commandements?
Tu te démens bientôt de tes bons sentiments !
Pour Valère, tantôt... Mais j'aperçois son père :
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCÈNE XXIV. — VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie.*

GORGIBUS

Qui vous amène ici, seigneur Villebrequin?

VILLEBREQUIN

Un secret important que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,

1. Ces trois rimes féminines ont choqué les commentateurs, qui n'ont pas vu que le troisième vers n'est qu'une moquerie de Gorgibus, qui, après avoir répété en dérision tout le discours de Lélie, le termine suivant l'usage de certains esprits goguenards, en lui ournissant une rime. (Aimé Martin.)

Vit depuis quatre mois avec Lise en époux;
Et, comme des parents le bien et la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de casser l'alliance,
Je vous viens...

GORGIBUS

Brisons là. Si, sans votre congé,
Valère votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne puis vous celer que ma fille Célie
Dès longtemps par moi-même est promise à Lélie;
Et que, riche en vertu, son retour aujourd'hui
L'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN

Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie...

GORGIBUS

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE, *seul.*

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien;
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.



DON GARCIE DE NAVARRE

OU

LE PRINCE JALOUX

COMÉDIE HÉROIQUE EN CINQ ACTES

1661

PERSONNAGES

DON GARCIE, prince de Navarre, amant de done Elvire.
DONE ELVIRE, princesse de Léon.
DON ALPHONSE, prince de Léon, cru prince de Castille, sous le nom de don Sylve.
DONE IGNÈS, comtesse, amante de don Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'État de Léon.
ÉLISE, confidente de done Elvire.
DON ALVAR, confident de don Garcie, amant d'Élise.
DON LOPE, autre confident de don Garcie, amant d'Élise.
DON PÈDRE, écuyer d'Ignès.
UN PAGE de done Elvire.

La scène est dans Astorgue, ville d'Espagne, dans le royaume de Léon.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, ÉLISE

DONE ELVIRE

Non, ce n'est point un choix qui, pour ces deux amants,
Sut régler de mon cœur les secrets sentiments;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Don Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux :
Même éclat de vertus, joint à même naissance,

Me parloit en tous deux pour cette préférence;
Et je serois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite seul prenoit droit sur un cœur;
Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos âmes
Décidèrent en moi le destin de leurs flammes :
Et toute mon estime, égale entre les deux,
Laissa vers don Garcie entraîner tous mes vœux.

ÉLISE

Cet amour que pour lui votre astre vous inspire
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puisque nos yeux, madame, ont pu longtemps douter
Qui de ces deux amants vous vouliez mieux traiter.

DONE ELVIRE

De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite
A de fâcheux combats, Élise, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon âme penchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice :
Et don Sylve, après tout, dans ses soins amoureux,
Me sembloit mériter un destin plus heureux.
Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille
Du feu roi de Léon semble devoir la fille,
Et la longue amitié qui, d'un étroit lien,
Joignit les intérêts de son père et du mien.
Ainsi, plus dans mon âme un autre prenoit place,
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrâce :
Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,
D'un dehors favorable amusoit ses désirs,
Et vouloit réparer par ce foible avantage
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisois d'outrage.

ÉLISE

Mais son premier amour, que vous avez appris,
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits;
Et, puisque avant ces soins où pour vous il s'engage,
Done Ignès de son cœur avoit reçu l'hommage,
Et que, par des liens aussi fermes que doux,
L'amitié vous unit, cette comtesse et vous,
Son secret révélé vous est une matière
A donner à vos vœux liberté tout entière;
Et vous pouvez sans crainte, à cet amant confus,
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

DONE ELVIRE

Il est vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que don Sylve étoit un infidèle,
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé
Contre elles à présent se voit autorisé;
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et, sans scrupule, ailleurs donner tous ses suffrages,
Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur;
Si d'un prince jaloux l'éternelle foiblesse,
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble préparer, dans mon juste courroux,
Un éclat à briser tout commerce entre nous?

ÉLISE

Mais, si de votre bouche il n'a point su sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire?
Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux?

DONE ELVIRE

Non, non, de cette sombre et lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie;
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrètes.
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence, est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour; et, sur cette matière,
Le moindre jour doit être une grande lumière,
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un et l'autre mérite :
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude !
Dans les unes toujours on paroît se forcer;
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser :
Semblables à ces eaux si pures et si belles
Qui coulent sans effort des sources naturelles.
Ma pitié pour don Sylve avoit beau l'émouvoir,

J'en trahissois les soins sans m'en apercevoir;
Et mes regards au prince, en un pareil martyre,
En disoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ÉLISE

Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une âme bien atteinte,
Et d'autres chériroient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvements doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaise à nos yeux :
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes,
C'est par là que son feu se peut mieux exprimer;
Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainsi, puisqu'en votre âme un prince magnanime...

DONE ELVIRE

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime !
Partout la jalousie est un monstre odieux :
Rien n'en peut adoucir les trais injurieux;
Et, plus l'amour est cher qui lui donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offense.
Voir un prince emporté, qui perd à tous moments
Le respect que l'amour inspire aux vrais amants;
Qui, dans les soins jaloux où son âme se noie,
Querelle également mon chagrin et ma joie,
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer !
Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée,
Et sans déguisement je te dis ma pensée.
Le prince don Garcie est cher à mes désirs;
Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs;
Au milieu de Léon on a vu son courage
Me donner de sa flamme un noble témoignage,
Braver en ma faveur des périls les plus grands,
M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcés, mettre ma destinée
A couvert des horreurs d'un indigne hyménée,
Et je ne cèle point que j'aurois de l'ennui
Que la gloire en fût due à quelque autre qu'à lui,
Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
A se voir redevable, Élise, à ce qu'il aime;
Et sa flamme timide ose mieux éclater

Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.
Oui, j'aime qu'un secours qui hasarde sa tête
Semble à sa passion donner droit de conquête;
J'aime que mon péril m'ait jetée en ses mains;
Et, si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
Si la bonté du ciel nous ramène mon frère,
Les vœux les plus ardents que mon cœur puisse faire,
C'est que son bras encor sur un perfide sang
Puisse aider à ce frère à reprendre son rang,
Et, par d'heureux succès d'une haute vaillance,
Mériter tous les soins de sa reconnoissance :
Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,
C'est inutilement qu'il prétend done Elvire :
L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous deux.

ÉLISE

Bien que l'on pût avoir des sentiments tout autres,
C'est au prince, madame, à se régler aux vôtres;
Et dans votre billet ils sont si bien marqués,
Que quand il les verra de la sorte expliqués...

DONE ELVIRE

Je n'y veux point, Élise, employer cette lettre.
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constants de notre attachement.
Ainsi donc empêchez qu'au prince on ne la livre.

ÉLISE

Toutes vos volontés sont des lois qu'on doit suivre.
J'admire cependant que le ciel ait jeté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que ce que les uns regardent comme outrage
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi, je trouverois mon sort tout à fait doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
Je saurois m'applaudir de son inquiétude;
Et ce qui pour mon âme est souvent un peu rude,
C'est de voir don Alvar ne prendre aucun souci.

DONE ELVIRE

Nous ne le croyions pas si proche; le voici.

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE

DONE ELVIRE

Votre retour surprend : qu'avez-vous à m'apprendre?
Don Alphonse vient-il? A-t-on lieu de l'attendre?

DON ALVAR

Oui, madame; et ce frère en Castille élevé
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
Jusqu'ici don Louis, qui vit à sa prudence
Par le feu roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'État.
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat,
Et, bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
A l'appât dangereux de sa fausse équité.
Mais, les peuples émus par cette violence
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce généreux vieillard a cru qu'il étoit temps
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans :
Il a tenté Léon, et ses fidèles trames
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les âmes.
Tandis que la Castille armoit dix mille bras
Pour redonner ce prince aux vœux de ses États;
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Léon, et don Sylve en personne
Commande le secours que son père vous donne.

DONE ELVIRE

Un secours si puissant doit flatter notre espoir;
Mais je crains que mon frère y puisse trop devoir.

DON ALVAR

Mais, madame, admirez que, malgré la tempête
Que votre usurpateur oit[1] gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la comtesse Ignès il va donner la main.

DONE ELVIRE

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand crédit où se voit sa famille;

1. Du verbe *ouïr*. L'emploi de cet indicatif présent n'est plus en usage.

Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci,
Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

ÉLISE

De trop puissants motifs d'honneur et de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse,
Pour...

DON ALVAR

Le prince entre ici.

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE

DON GARCIE

Je viens m'intéresser,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frère, qui menace un tyran plein de crimes,
Flatte de mon amour les transports légitimes :
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une attente si chère,
C'est que, pour être roi, le ciel vous rend ce frère;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance;
Leur chaleur indiscrète a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas;
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du ciel envers vous réparer l'injustice,
Et votre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour[1].
Mais, puisque enfin les cieux, de tout ce juste hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir

1. Molière a transporté dans le *Misanthrope* quelques-uns de ces détails.

Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils osent briguer, par d'illustres services,
D'un frère et d'un État les suffrages propices.

DONE ELVIRE

Je sais que vous pouvez, prince, en vengeant nos droits,
Faire pour votre amour parler cent beaux exploits :
Mais ce n'est pas assez, pour le prix qu'il espère,
Que l'aveu d'un État et la faveur d'un frère;
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

DON GARCIE

Oui, madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je sais bien que pour vous mon cœur en vain soupire;
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

DONE ELVIRE

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre;
Et par trop de chaleur, prince, on se peut méprendre.
Mais, puisqu'il faut parler, désirez-vous savoir
Quand vous pourrez me plaire, et prendre quelque espoir?

DON GARCIE

Ce me sera, madame, une faveur extrême.

DONE ELVIRE

Quand vous saurez m'aimer comme il faut que l'on aime.

DON GARCIE

Eh! que peut-on, hélas! observer sous les cieux
Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos yeux?

DONE ELVIRE

Quand votre passion ne fera rien paroître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

DON GARCIE

C'est là son plus grand soin.

DONE ELVIRE.

Quand tous ses mouvements
Ne prendront point de moi de trop bas sentiments.

DON GARCIE

Ils vous révèrent trop.

DONE ELVIRE

Quand d'un injuste ombrage
Votre raison saura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux,

Qui de son noir venin empoisonne vos feux,
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, et contre eux, à tous coups,
Arme les mouvements de mon juste courroux.

DON GARCIE

Ah! madame, il est vrai, quelque effort que je fasse,
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival, absent de vos divins appas,
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance
Que votre âme en ces lieux souffre de son absence.
Et que, malgré mes soins, vos soupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais, si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous est bien facile, hélas! de m'y soustraire;
Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de flamme,
Contre la jalousie armer toute mon âme,
Et des pleines clartés d'un glorieux espoir
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'assurance. au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

DONE ELVIRE

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande :
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre âme
Doit d'un amant discret satisfaire la flamme;
Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre don Sylve et vous mon âme pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux
Auroit dit quelque chose à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un assez doux langage
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'est pas encor content;

Il demande un aveu qui soit plus éclatant;
Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même,
En des termes exprès, dire que je vous aime.
Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

DON GARCIE

Eh bien, madame, eh bien, je suis trop téméraire :
De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté;
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux,
Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

DONE ELVIRE

Vous promettez beaucoup, prince, et je doute fort
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

DON GARCIE

Ah ! madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable;
Et que l'heur d'obéir à sa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre;
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puissé-je voir sur moi fondre votre courroux,
Si jamais mon amour descend à la foiblesse
De manquer au devoir d'une telle promesse;
Si jamais dans mon âme aucun jaloux transport
Fait...

SCÈNE IV. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE; UN PAGE, *présentant un billet à done Elvire.*

DONE ELVIRE

J'en étois en peine, et tu m'obliges fort.
Que le courrier attende.

SCÈNE V. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE

DONE ELVIRE, *bas, à part.*

A ces regards qu'il jette,

Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète?
Prodigieux effet de son tempérament!
(*Haut.*)
Qui vous arrête, prince, au milieu du serment?

DON GARCIE

J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble.
Et je ne voulois pas l'interrompre.

DONE ELVIRE

Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout à coup le visage égaré.
Ce changement soudain a lieu de me surprendre :
D'où peut-il provenir? le pourroit-on apprendre?

DON GARCIE

D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.

DONE ELVIRE

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire,
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire?

DON GARCIE

Parfois...

DONE ELVIRE

Ah! prince foible! Eh bien, par cet écrit,
Guérissez-le, ce mal; il n'est que dans l'esprit.

DON GARCIE

Par cet écrit, madame? Ah! ma main le refuse!
Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse.
Si...

DONE ELVIRE

Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

DON GARCIE

Pour me traiter après de foible, de jaloux?
Non, non. Je dois ici vous rendre témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et, bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

DONE ELVIRE

Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence;
Et c'est assez enfin de vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

DON GARCIE

Ma volonté toujours vous doit être soumise :
Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,
Je consens volontiers à prendre cet emploi.

DONE ELVIRE

Oui, oui, prince, tenez, vous le lirez pour moi.

DON GARCIE

C'est pour vous obéir, au moins; et je puis dire...

DONE ELVIRE

C'est ce que vous voudrez : dépêchez-vous de lire.

DON GARCIE

Il est de done Ignès, à ce que je connoi.

DONE ELVIRE

Oui. Je m'en réjouis et pour vous et pour moi.

DON GARCIE *lit.*

« Malgré l'effort d'un long mépris,
« Le tyran toujours m'aime; et, depuis votre absence,
« Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
« Il semble avoir tourné toute sa violence,
« Dont il poursuivoit l'alliance
« De vous et de son fils.
« Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
« Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
« Approuvent tous cet indigne lien.
« J'ignore encor par où finira mon martyre;
« Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.
« Puissiez-vous jouir, belle Elvire,
« D'un destin plus doux que le mien !
« DONE IGNÈS. »

Dans la haute vertu son âme est affermie.

DONE ELVIRE

Je vais faire réponse à cette illustre amie.
Cependant apprenez, prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
Et la chose a passé d'une douce manière;
Mais, à n'en point mentir, il seroit des moments
Où je pourrois entrer dans d'autres sentiments.

DON GARCIE

Eh quoi ! vous croyez donc...

DONE ELVIRE

Je crois ce qu'il faut croire.

Adieu. De mes avis conservez la mémoire.
Et, s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

DON GARCIE

Croyez que désormais c'est toute mon envie,
Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

ACTE SECOND

SCÈNE I. — ÉLISE, DON LOPE

ÉLISE

Tout ce que fait le prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car que d'un noble amour une âme bien saisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes fréquents ses vœux soint traversés,
Il est fort naturel, et je l'approuve assez;
Mais ce qui me surprend, don Lope, c'est d'entendre
Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,
Que votre âme les forme, et qu'il n'est en ces lieux
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, don Lope, une âme bien éprise
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

DON LOPE

Que sur cette conduite à son aise l'on glose,
Chacun règle la sienne au but qu'il se propose;
Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du prince à bien faire ma cour.

ÉLISE

Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne?

DON LOPE

Et quand, charmante Élise, a-t-on vu, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt?
Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,
Et s'aille inquiéter si son discours leur nuit,
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit?

Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce;
Par la plus courte voie on y cherche une place;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'est de flatter toujours le foible de leur cœur,
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire.
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire;
C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conseils font passer pour fâcheux.
Et vous laissent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin, on voit partout que l'art des courtisans
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des grands,
A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ÉLISE

Ces maximes un temps leur peuvent succéder;
Mais il est des revers qu'on doit appréhender;
Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre,
Un rayon de lumière à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre âme s'explique
Un peu bien librement sur votre politique;
Et ces nobles motifs, au prince rapportés,
Serviroient assez mal vos assiduités.

DON LOPE

Outre que je pourrois désavouer sans blâme
Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon âme,
Je sais fort bien qu'Élise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit, après tout, que sans moi l'on ne sache?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache?
On peut craindre une chute avec quelque raison,
Quand on met en usage ou ruse ou trahison;
Mais qu'ai-je à redouter, moi qui partout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance,
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le prince à de jaloux soupçons?
Son âme semble en vivre, et je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude,
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien,

Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle,
C'est lors que plus il m'aime; et je vois sa raison
D'une audience avide[1] avaler ce poison,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bonheur et de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux;
Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
Il reçut des effets de quelque préférence;
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

ÉLISE

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

SCÈNE II. — DON ALVAR, ÉLISE

DON ALVAR

Enfin nous apprenons que le roi de Navarre
Pour les désirs du prince aujourd'hui se déclare,
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour prétend.
Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse
On ait fait avancer... Mais...

SCÈNE III. — DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR

DON GARCIE

Que fait la princesse?

ÉLISE

Quelques lettres, seigneur; je le présume ainsi.
Mais elle va savoir que vous êtes ici.

DON GARCIE

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCÈNE IV. — DON GARCIE, *seul.*

Près de souffrir sa vue,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'âme émue;
Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque précipice,

1. *Audience* est là pour *oreille*; c'est l'action d'entendre substituée à l'organe de l'ouïe. Le trope n'est pas heureux.

Et que de ton esprit les désordres puissants
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens :
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide;
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide :
Ne démens pas leur voix; mais aussi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien,
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ah ! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié?
Mais, après tout, que dis-je? Il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

« Quoique votre rival...
« Vous devez toutefois vous...
« Et vous avez en vous à...
« L'obstacle le plus grand...

« Je chéris tendrement ce...
« Pour me tirer des mains de...
« Son amour, ses devoirs...
« Mais il m'est odieux avec.

« Otez donc à vos feux ce...
« Méritez les regards que l'on...
« Et lorsqu'on vous oblige...
« Ne vous obstinez point à[1]... »

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci;
Son cœur, comme sa main, se fait connoître ici;
Et les sens imparfaits de cet écrit funeste
Pour s'expliquer à moi n'ont pas besoin du reste.
Toutefois, dans l'abord agissons doucement.
Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment;
Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons son esprit par son propre artifice.
La voici. Ma raison, renferme mes transports,
Et rends-toi pour un temps maîtresse du dehors.

SCÈNE V. — DONE ELVIRE, DON GARCIE

DONE ELVIRE

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre?

1. La méprise fondée sur cette moitié de lettre a été employée d'une manière très heureuse par Voltaire dans le conte de *Zadig*. (Petitot.)

DON GARCIE, *bas, à part.*

Ah ! qu'elle cache bien...

DONE ELVIRE

On vient de nous apprendre
Que le roi votre père approuve vos projets,
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets,
Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

DON GARCIE

Oui, madame, et mon cœur s'en réjouit de même,
Mais...

DONE ELVIRE

Le tyran sans doute aura peine à parer
Les foudres que partout il entend murmurer;
Et j'ose me flatter que le même courage
Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,
Et dans les murs d'Astorgue arraché de ses mains
Me faire un sûr asile à braver ses desseins,
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

DON GARCIE

Le succès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grâce, passons à quelque autre discours.
Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, madame, soin d'écrire,
Depuis que le destin nous a conduits ici?

DONE ELVIRE

Pourquoi cette demande, et d'où vient ce souci?

DON GARCIE

D'un désir curieux de pure fantaisie.

DONE ELVIRE

La curiosité naît de la jalousie.

DON GARCIE

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez.
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

DONE ELVIRE

Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois à Léon écrit à la comtesse,
Et deux fois au marquis don Louis à Burgos.
Avec cette réponse êtes-vous en repos?

DON GARCIE

Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame?

DONE ELVIRE

Non, sans doute; et ce discours m'étonne.

DON GARCIE

De grâce, songez bien, avant que d'assurer.
En manquant de mémoire, on peut se parjurer.

DONE ELVIRE

Ma bouche, sur ce point, ne peut être parjure.

DON GARCIE

Elle a dit toutefois une haute imposture.

DONE ELVIRE

Prince!

DON CARCIE

Madame!

DONE ELVIRE

O ciel! quel est ce mouvement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

DON GARCIE

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté!

DONE ELVIRE

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

DON GARCIE

Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits :
Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce style.

DONE ELVIRE

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

DON GARCIE

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

DONE ELVIRE

L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

DON GARCIE

Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing...

DONE ELVIRE

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main[1]?

DON GARCIE

Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture;
Mais ce sera sans doute, et j'en serois garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent;
Ou du moins ce qu'il a de tendresse évidente
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

DONE ELVIRE

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé
Et j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

DON GARCIE

Et je puis, ô perfide!...

DONE ELVIRE

Arrêtez, prince indigne,
De ce lâche transport l'égarement insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défense prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumière :
Mon innocence ici paroîtra tout entière;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

DON GARCIE

Ce sont propos obscurs qu'on ne sauroit comprendre.

DONE ELVIRE

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Élise, holà!

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, ÉLISE

ÉLISE

Madame?

DONE ELVIRE, *à don Garcie.*

Observez bien au moins
Si j'ose à vous tromper employer quelques soins;

1. Les dix-sept vers précédents ont été transportés par Molière dans le *Misanthrope*, acte II scène V avec de très légers changements. (Petitot.)

Si, par un seul coup d'œil ou geste qui l'instruise,
Je cherche de ce coup à parer la surprise.
(*A Élise.*)
Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé?

ÉLISE

Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable.
Je ne sais comme il est demeuré sur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que don Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
A fureté partout et trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en saisir promptement avant qu'il eût rien lu;
Et se jetant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moitiés dans leurs mains est restée;
Et don Lope, aussitôt prenant un prompt essor,
A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

DONE ELVIRE

Avez-vous ici l'autre?

ÉLISE

Oui, la voilà, madame.

DONE ELVIRE

Donnez.
A don Garcie.
Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié rassemblez celle-ci,
Lisez, et hautement; je veux l'entendre aussi.

DON GARCIE

Au prince don Garcie. Ah!

DONE ELVIRE

Achevez de lire;
Votre âme pour ce mot ne doit pas s'interdire.

DON GARCIE *lit.*

« Quoique votre rival, prince, alarme votre âme,
« Vous devez toutefois vous craindre plus que lui;
« Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
« L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

« Je chéris tendrement ce qu'a fait don Garcie,
« Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs.
« Son amour, ses devoirs, ont pour moi des douceurs;
« Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

« Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
« Méritez les regards que l'on jette sur eux;
« Et, lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
« Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être. »

DONE ELVIRE

Eh bien, que dites-vous?

DON GARCIE

Ah! madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

DONE ELVIRE

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
C'est pour le démentir, et cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, prince.

DON GARCIE

Madame, hélas! où fuyez-vous?

DONE ELVIRE

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux!

DON GARCIE

Ah! madame, excusez un amant misérable,
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car enfin, peut-il être une âme bien atteinte,
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé;
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre?
Vous-même, dites-moi si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant.
Si d'une preuve, hélas! qui me sembloit si claire,
Je pouvois démentir...

DONE ELVIRE

Oui, vous pouviez le faire,
Et dans mes sentiments, assez bien déclarés,
Vos doutes rencontroient des garants assurés :
Vous n'aviez rien à craindre; et d'autres, sur ce gage,
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

DON GARCIE

Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer.
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités[1];
J'ai cru que, dans ces lieux rangés sous ma puissance,
Votre âme se forçoit à quelque complaisance;
Que, déguisant pour moi votre sévérité...

DONE ELVIRE

Et je pourrois descendre à cette lâcheté!
Moi, prendre le parti d'une honteuse feinte!
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentiments, et, pour être en vos mains,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains!
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire!
Vous pouvez le penser, et vous me l'osez dire!
Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser;
Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y forcer,
Et, s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il saura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il se résout d'avoir,
Braver votre furie, et vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, et ne veut jamais l'être.

DON GARCIE

Eh bien, je suis coupable, et ne m'en défends pas;
Mais je demande grâce à vos divins appas :
Je la demande au nom de la plus vive flamme
Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une âme,
Que si votre courroux ne peut être apaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourments que je ne puis souffrir.
Non, ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec votre colère.
Déjà de ce moment la barbare longueur

1. Molière a transporté ces six derniers vers dans le *Tartufe*, acte IV, scène V, en y faisant quelques changements.

Sous ses cuisants remords fait succomber mon cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer, à vos yeux, le cœur d'un misérable;
Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
Ont si fort outragé vos extrêmes bontés :
Trop heureux, en mourant, si ce coup légitime
Efface en votre esprit l'image de mon crime,
Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
Au foible souvenir de mon affection?
C'est l'unique faveur que demande ma flamme.

DONE ELVIRE

Ah! prince trop cruel!

DON GARCIE

Dites, parlez, madame.

DONE ELVIRE

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

DON GARCIE

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime;
Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.

DONE ELVIRE

L'amour n'excuse point de tels emportements.

DON GARCIE

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvements;
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine...

DONE ELVIRE

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

DON GARCIE

Vous me haïssez donc?

DONE ELVIRE

J'y veux tâcher, au moins.
Mais, hélas! je crains bien que j'y perde mes soins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offense
Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.

DON GARCIE

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort,

Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

DONE ELVIRE

Qui ne sauroit haïr ne peut vouloir qu'on meure.

DON GARCIE

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes témérités.
Résolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.

DONE ELVIRE

Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir,
Que dire au criminel qu'on ne peut le haïr?

DON GARCIE

Ah ! c'en est trop; souffrez, adorable princesse...

DONE ELVIRE

Laissez, je me veux mal d'une telle foiblesse.

DON GARCIE, *seul.*

Enfin je suis[1]...

SCÈNE VII. — DON GARCIE, DON LOPE

DON LOPE

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

DON GARCIE

Ne me viens point parler de secret ni d'alarme,
Dans les doux mouvements du transport qui me charme;
Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille.
Ne m'en fais plus.

DON LOPE

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît;
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai cru que le secret que je viens de surprendre
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vînt apprendre;
Mais, puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille,

1. Un grand nombre de traits de cette scène ont été transportés dans la scène VI de l'acte II d'*Amphitryon*.

Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

DON GARCIE

La Castille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous essayions d'en partager la gloire;
Et nos troupes aussi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire?
Voyons un peu.

DON LOPE

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

DON GARCIE

Va, va, parle; mon cœur t'en donne le pouvoir.

DON LOPE

Vos paroles, seigneur, m'en ont trop fait savoir;
Et, puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

DON GARCIE

Enfin, je veux savoir la chose absolument.

DON LOPE

Je ne réplique point à ce commandement,
Mais, seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle
Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre; et, sans rien embrasser,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, ÉLISE

DONE ELVIRE

Élise, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une princesse?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement
De toute la chaleur de mon ressentiment?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage?

ÉLISE

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir
Une injure sans doute est bien dure à souffrir;

Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aisément, madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir apaisé;
Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grâce.

DONE ELVIRE

Ah! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,
Que mon front a rougi pour la dernière fois;
Et que si, désormais on pousse ma colère,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment :
Car enfin, un esprit qu'un peu d'orgueil inspire
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire;
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.
Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prends point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoi qu'à mes destins la fortune prépare,
Crois que je ne puis être au prince de Navarre,
Que de ces noirs accès qui troublent sa raison
Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ÉLISE

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

DONE ELVIRE

En est-il un qui soit plus digne de courroux?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême[1];
Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle

1. La fin du couplet, à partir de ce vers, est dans le *Misanthrope*, acte IV scène III. Il n'y a que de fort légers changements d'expressions.

Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ÉLISE

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offense;
Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
Soit trop persuadé, madame, d'être aimé,
Si...

DONE ELVIRE

N'en disputons plus. Chacun a sa pensée.
C'est un scrupule enfin dont mon âme est blessée,
Et, contre mes désirs, je sens je ne sais quoi
Me prédire un éclat entre le prince et moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô ciel ! en ces lieux don Sylve de Castille !

SCÈNE II. — DONE ELVIRE; DON ALPHONSE, *cru don Sylve;* ÉLISE

DONE ELVIRE

Ah ! seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant?

DON ALPHONSE

Je sais que mon abord, madame, est surprenant,
Et qu'être sans éclat entré dans cette ville,
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile;
Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un événement que vous n'attendiez pas.
Mais, si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue
Quelques moments secrets d'une si chère vue.
Je viens vous dire donc que je rends grâce aux cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux.
Mais, parmi les douceurs d'une telle aventure,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
Offrir les doux périls d'un si fameux service.
Oui, madame, j'avois, pour rompre vos liens,

Des sentiments sans doute aussi beaux que les siens,
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

DONE ELVIRE

Je sais, seigneur, je sais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce généreux zèle,
Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
N'eût, contre les efforts d'un indigne projet,
Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
Mon sort à la Castille est assez redevable;
On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi,
Le comte votre père a fait pour le feu roi;
Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
Il donne en ses États un asile à mon frère;
Quatre lustres entiers il y cache son sort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort;
Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'êtes-vous pas content? et ces soins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants nœuds?
Quoi! votre âme, seigneur, seroit-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée?
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait qu'il ne vienne de vous?
Ah! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'au soin d'un autre aussi je doive quelque chose;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

DON ALPHONSE

Oui, madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre;
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre;
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur,
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre;
Mais, hélas! de mes maux ce n'est pas là le pire :
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre âme emportent la victoire,
Et cette occasion de servir vos appas,

Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux;
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi;
Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
Ah! madame, faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étois flatté?
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chute?

DONE ELVIRE

Ne ne demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentiments vous devez demander;
Et, sur cette froideur qui semble vous confondre,
Répondez-vous, seigneur, ce que je puis répondre :
Car enfin tous vos soins ne sauroient ignorer
Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer;
Et je la crois, cette âme, et trop noble et trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité;
Si vous pouviez m'offrir, sans beaucoup d'injustice,
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice;
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus,
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, seigneur, c'est un crime; et les premières flammes
Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,
Qu'il faut perdre grandeurs, et renoncer au jour,
Plutôt que de pencher vers un second amour[1].
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime :
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse;

1. Ces quatre derniers vers se retrouvent dans les *Femmes savantes*, acte IV, scène II. Molière n'a fait qu'y changer quelques mots.

Ce que pour un ingrat (car vous l'êtes, seigneur),
Elle a d'un choix constant refusé de bonheur !
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème !
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

DON ALPHONSE

Ah ! madame, à mes yeux n'offrez point son mérite :
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte;
Et, si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne :
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes désirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs,
Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon âme
Quelques tristes regards vers sa première flamme,
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire :
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais, après mes efforts, ma constance abattue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne saurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée,
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une princesse aimable;
Mais, madame, après tout, mon cœur est-il coupable?
Et le fort ascendant que prend votre beauté
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté?
Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle :
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle;
D'un pareil déplaisir on se peut consoler :
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

DONE ELVIRE

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,

Et toujours notre cœur est en notre pouvoir.
Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse;
Mais enfin sur nos sens la raison, la maîtresse...

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALPHONSE, *cru don Sylve.*

DON GARCIE

Madame, mon abord, comme je connois bien,
Assez mal à propos trouble votre entretien;
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

DONE ELVIRE

Cette vue, en effet, surprend au dernier point;
Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

DON GARCIE

Oui, madame, je crois que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.
A don Sylve.
Mais, seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur,
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

DON ALPHONSE

Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquérants les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

DON GARCIE

Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins;
Leur âme, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée;
Et, s'appuyant toujours sur des hauts sentiments,
Ne s'abaisse jamais à des déguisements.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques,
En passant dans ces lieux par des sourdes pratiques,
Et ne craignez-vous point qu'on puisse, aux yeux de tous,
Trouver cette action trop indigne de vous?

DON ALPHONSE

Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite,
Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,

Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité;
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise :
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires;
Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

DONE ELVIRE, *à don Garcie.*

Prince, vous avez tort; et sa visite est telle,
Que vous...

DON GARCIE

Ah ! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame ! et votre esprit devroit feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux !
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

DONE ELVIRE

Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu.

DON GARCIE

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que, sans hésiter, tout votre cœur s'explique :
C'est au déguisement donner trop de crédit.
Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte,
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte;
Que pour vous sa présence a des charmes si doux...

DONE ELVIRE

Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre?
Et, pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir,
Si votre cœur sur moi s'est cru quelque pouvoir;
Et que mes sentiments sont d'une âme trop grande
Pour vouloir les cacher, lorsqu'on me les demande.
Je ne vous dirai point si le comte est aimé;
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé;
Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
Méritent mieux que vous les vœux d'une princesse,
Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir

Tout le ressentiment qu'une âme puisse avoir[1];
Et que si des destins la fatale puissance
M'ôte la liberté d'être sa récompense,
Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux
Qu'on ne me verra point le butin[2] de vos feux;
Et, sans vous amuser d'une attente frivole,
C'est à quoi je m'engage, et je tiendrai parole,
Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,
Et mes vrais sentiments à vos yeux étalés.
Êtes-vous satisfait? et mon âme attaquée
S'est-elle, à votre avis, assez bien expliquée?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de soupçonner,
S'il reste quelque jour encore à vous donner.

A don Sylve.

Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, comte, m'est nécessaire;
Et, d'un capricieux quels que soient les transports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute sa furie;
Et, pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV. — DON GARCIE, DON ALPHONSE, *cru don Sylve.*

DON GARCIE

Tout vous rit, et votre âme, en cette occasion,
Jouit superbement de ma confusion.
Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire :
Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
Et mes prétentions, hautement étouffées,
A vos vœux triomphants sont d'illustres trophées.
Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant;
Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
Un désespoir va loin quand il est échappé,
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flatter votre flamme,

1. Autrefois *ressentiment* se disait de tout ce qu'on peut *ressentir*, de la douleur, de la joie, des bienfaits comme des injures.

2. Pour la *proie* de vos feux. Je ne crois pas qu'on trouve en français un second exemple de cette façon de parler bizarre. (F. Génin.)

A jamais n'être à moi vient d'engager son âme,
Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

DON ALPHONSE

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine,
Et chacun, de ses feux, pourra, par sa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme entre rivaux, l'âme la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

DON GARCIE

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
Je sais, comte, je sais quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts : oui, sortez-en, sortez,
Glorieux des douceurs que vous en remportez.
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

DON ALPHONSE

Quand nous en serons là, le sort en notre bras
De tous nos intérêts videra les débats.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, DON ALVAR

DONE ELVIRE

Retournez, don Alvar, et perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette plaie en mon cœur ne sauroit se guérir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je défère?
Non; non : il a poussé trop avant ma colère;
Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

DON ALVAR

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense;
Et si dans sa douleur vous le considériez,
Il toucheroit votre âme, et vous l'excuseriez.
On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvements où son âme se livre,
Et qu'en un sang bouillant toutes les passions
Ne laissent guère place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret,
A de l'abord du comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le prince a cru l'avis, et son amour séduit
Sur une fausse alerte a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son âme est revenue :
Votre innocence enfin lui vient d'être connue,
Et don Lope, qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

DONE ELVIRE

Ah! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence;
Il n'en a pas encore une entière assurance;
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

DON ALVAR

Madame, il sait trop bien...

DONE ELVIRE

Mais, don Alvar, de grâce,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse :
Il réveille un chagrin qui vient, à contre-temps,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse;
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

DON ALVAR

Madame, ce peut être une fausse nouvelle;
Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

DONE ELVIRE

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,

Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, ÉLISE

ÉLISE

J'attendois qu'il sortît, madame, pour vous dire
Ce qui veut maintenant que votre âme respire,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de done Ignès peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait, par un des siens, demander audience.

DONE ELVIRE

Élise, il faut le voir; qu'il vienne promptement.

ÉLISE

Mais il veut n'être vu que de vous seulement;
Et par cet envoyé, madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

DONE ELVIRE

Eh bien, nous serons seuls; et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte!
O destin! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte?

SCÈNE III. — DON PÈDRE, ÉLISE

ÉLISE

Où...?

DON PÈDRE

Si vous me cherchez, madame, me voici.

ÉLISE

En quel lieu votre maître...

DON PÈDRE

Il est proche d'ici.
Le ferai-je venir?

ÉLISE

Dites-lui qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.
Seule.
Je ne sais quel secret en doit être auguré.
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

SCÈNE IV. — DONE IGNÈS, *déguisée en homme;* ÉLISE

ÉLISE

Seigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que vois-je? Ah! madame! mes yeux...

DONE IGNÈS

Ne me découvrez point, Élise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parents.
J'ai par elle évité cet hymen redoutable
Pour qui j'aurois souffert une mort véritable,
Et sous cet équipage et le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.

ÉLISE

Ma surprise en public eût trahi vos désirs.
Mais allez là dedans étouffer des soupirs,
Et des charmants transports d'une pleine allégresse
Saisir à votre aspect le cœur de la princesse;
Vous la trouverez seule : elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre et n'eût aucun témoin.

SCÈNE V. — DON ALVAR, ÉLISE

ÉLISE

Vois-je pas don Alvar?

DON ALVAR

Le prince me renvoie
Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
De ses jours, belle Élise, on doit n'espérer rien.
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien,
Son âme a des transports... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE

DON GARCIE

Ah! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
Élise, et prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ÉLISE

C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,

Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse,
Mais nous avons du ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement :
Et, puisqu'elle vous blâme et que sa fantaisie,
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serois complaisant, et voudrois m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode;
Et cent devoirs font moins que ces ajustements,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentiments.
L'art de ces deux rapports fortement les assemble,
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

DON GARCIE

Je le sais, mais, hélas ! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins,
Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me tendre
Un piège dont mon cœur ne sauroit se défendre.
Ce n'est pas que l'ingrate, aux yeux de mon rival,
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendresse
Dont le cruel objet me reviendra sans cesse :
Mais, comme trop d'ardeur enfin m'avoit séduit,
Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte
A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
Que ce soit de son cœur pure infidélité;
Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,
Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ÉLISE

Laissez un peu de temps à son ressentiment,
Et ne la voyez point, seigneur, si promptement.

DON GARCIE

Ah ! si tu me chéris, obtiens que je la voie;
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie;
Je ne pars point d'ici qu'au moins son fier dédain...

ÉLISE

De grâce, différez l'effet de ce dessein.

DON GARCIE

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ÉLISE, *à part.*

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.
A don Garcie.
Demeurez donc, seigneur; je m'en vais lui parler.

DON GARCIE

Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
Celui dont les avis ont causé mon offense;
Que don Lope jamais...

SCÈNE VII. — DON GARCIE, DON ALVAR

DON GARCIE, *regardant par la porte qu'Élise a laissée entr'ouverte.*

Que vois-je? ô justes cieux!
Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux?
Ah! sans doute ils me sont des témoins trop fidèles!
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles!
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler!
Et quand par des soupçons je me sentois troubler,
C'étoit, c'étoit le ciel, dont la sourde menace
Présageoit à mon cœur cette horrible disgrâce.

DON ALVAR

Qu'avez-vous vu, seigneur, qui vous puisse émouvoir[1]?

DON GARCIE

J'ai vu ce que mon âme a peine à concevoir;
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... le destin... Je ne saurois parler.

DON ALVAR

Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.

DON GARCIE

J'ai vu... Vengeance!... O ciel!

DON ALVAR

Quelle atteinte soudaine?

DON GARCIE

J'en mourrai, don Alvar; la chose est bien certaine.

DON ALVAR

Mais, seigneur, qui pourroit...

1 Ce vers et les cinq qui suivent sont dans le *Misanthrope*, acte IV, scène II.

DON GARCIE

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné[1] :
Un homme (sans mourir te le puis-je bien dire?)
Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire!

DON ALVAR

Ah! seigneur, la princesse est vertueuse au point...

DON GARCIE

Ah! sur ce que j'ai vu ne me contestez point,
Don Alvar : c'en est trop que soutenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

DON ALVAR

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant;
Et de croire qu'une âme à la vertu nourrie
Se puisse...

DON GARCIE

Don Alvar, laissez-moi, je vous prie;
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

DON ALVAR, *à part.*

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

DON GARCIE

Ah! que sensiblement cette atteinte me touche!
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir...
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir?

SCÈNE VIII. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR

DONE ELVIRE

Eh bien, que voulez-vous? et quel espoir de grâce,
Après vos procédés, peut flatter votre audace?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

DON GARCIE

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous[2].

1. Ce vers et le précédent sont encore dans le *Misanthrope*, acte IV, scène II.
2. Ces quatre derniers vers se retrouvent dans le *Misanthrope* acte IV, scène III.

DONE ELVIRE

Ah ! vraiment, j'attendois l'excuse d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

DON GARCIE

Oui, oui, c'en est un autre, et vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras;
Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ces pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu?
O ciel ! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes !
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme;
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance;
Que l'amour veut partout naître sans dépendance :
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtiments,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments !
Non, non, n'espérez rien après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage[1] !
Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat;
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon désespoir achève par moi-même.

1. Ce vers et les vingt-trois précédents ont été transportés dans la IIIe scène du IVe acte du *Misanthrope*.

DONE ELVIRE

Assez paisiblement vous a-t-on écouté?
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

DON GARCIE

Et par quels beaux discours, que l'artifice inspire...

DONE ELVIRE

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr;
Sinon, faites au moins que je puisse jouir
De deux ou trois moments de paisible audience.

DON GARCIE

Eh bien, j'écoute. O ciel! quelle est ma patience!

DONE ELVIRE

Je force ma colère, et veux, sans nulle aigreur,
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

DON GARCIE

C'est que vous voyez bien...

DONE ELVIRE

Ah! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plu; rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, et jamais sous les cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant, qui sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter.
Qui, dans tout cet amour que sa bouche m'exprime,
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime;
Rien, au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes yeux,
Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois...

(*Don Garcie montre de l'impatience pour parler.*)

Ah! surtout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échapper aux soins que prend sa flamme

Aucune occasion de soupçonner mon âme;
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en amant qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, et cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
A toute extrémité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace.
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
J'aurois tort de vouloir démentir votre vue,
Et votre âme sans doute a dû paroître émue.

DON GARCIE

Et n'est-ce pas...

DONE ELVIRE

Encore un peu d'attention,
Et vous allez savoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse :
Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra délibérer
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi;
Si de vos sentiments la prompte déférence
Veut sur ma seule foi croire mon innocence
Et de tous vos soupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
Je rétracte, à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait, dans la chaleur, prononcer contre vous;
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour et mes vœux et ma main.
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire :

Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur et ma naissance,
Et que de votre esprit les ombrages puissants
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage :
Je suis prête à le faire, et vous serez content;
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux pour jamais renoncer de vous-même,
Et j'atteste du ciel la puissance suprême
Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

DON GARCIE

Juste ciel ! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice et de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie !
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur?
Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même[1],
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Parce qu'on est surprise, et qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse :
Votre feinte douceur forge un amusement,
Pour divertir l'effet de mon ressentiment;
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et votre âme, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions qu'après d'ardents souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais;
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre.

1. Ce vers et les suivants sont dans la même scène du *Misanthrope*.

Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.

DONE ELVIRE

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de done Elvire.

DON GARCIE

Soit. Je souscris à tout; et mes vœux, aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

DONE ELVIRE

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

DON GARCIE

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites;
Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelque autre dans peu se pourra repentir :
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

DONE ELVIRE

Ah ! c'est trop en souffrir, et mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice;
Et, puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.
Élise...
(*A don Garcie.*)
A cet éclat vous voulez me forcer;
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

SCÈNE IX. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR

DONE ELVIRE, *à Élise.*

Faites un peu sortir la personne chérie...
Allez, vous m'entendez; dites que je l'en prie.

DON GARCIE

Et je puis...

DONE ELVIRE

Attendez, vous serez satisfait.

ÉLISE, *à part, en sortant.*

Voici de son jaloux, sans doute, un nouveau trait.

DONE ELVIRE

Prenez garde qu'au moins cette noble colère
Dans la même fierté jusqu'au bout persévère;

Et surtout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

SCÈNE X. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DONE IGNÈS *déguisée en homme*; ÉLISE, DON ALVAR

DONE ELVIRE, *à don Garcie, en lui montrant done Ignès.*

Voici, grâces au ciel, ce qui les a fait naître,
Ces soupçons obligeants que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce visage, et si de done Ignès
Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

DON GARCIE

O ciel!

DONE ELVIRE

Si la fureur dont votre âme est émue
Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée;
Et sous un tel habit elle cachoit son sort,
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
(*A done Ignès.*)
Madame, pardonnez s'il faut que je consente
A trahir vos secrets et tromper votre attente;
Je me vois exposée à sa témérité;
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.
(*A don Garcie.*)
Jouissez à cette heure, en tyran absolu,
De l'éclaircissement que vous avez voulu;
Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire;
Et, si je puis jamais oublier mes serments,
Tombent sur moi du ciel les plus grands châtiments,
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre!
Allons, madame. allons, ôtons-nous de ces lieux
Qu'infectent les regards d'un monstre furieux;

Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
Évitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

DONE IGNÈS, *à don Garcie.*

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
A la même vertu vient de faire une offense.

SCÈNE XI. — DON GARCIE, DON ALVAR

DON GARCIE

Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
Enveloppent mes sens d'une profonde horreur
Et ne laissant plus voir à mon âme abattue
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue !
Ah ! don Alvar, je vois que vous avez raison;
Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison;
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,
Si, par ces mouvements qui font toute ma peine,
Cet amour à tout coup se rend digne de haine?
Il faut, il faut venger par mon juste trépas
L'outrage que j'ai fait à ses divins appas;
Aussi bien quels conseils aujourd'hui puis-je suivre?
Ah ! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

DON ALVAR

Seigneur...

DON GARCIE

Non, don Alvar, ma mort est nécessaire;
Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire;
Mais il faut que mon sort, en se précipitant,
Rende à cette princesse un service éclatant;
Et je veux me chercher, dans cette illustre envie,
Les moyens glorieux de sortir de la vie,
Faire, par un grand coup qui signale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée :
« C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée ».
Il faut que de ma main un illustre attentat

Porte une mort trop due au sein de Mauregat;
Que j'aille prévenir, par une belle audace,
Le coup dont la Castille avec bruit le menace;
Et j'aurai des douceurs dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

DON ALVAR

Un service, seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense;
Mais hasarder...

DON GARCIE

Allons, par un juste devoir,
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — DON ALVAR, ÉLISE

DON ALVAR

Oui, jamais il ne fut de si rude surprise.
Il venoit de former cette haute entreprise;
A l'avide désir d'immoler Mauregat,
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat;
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon, et prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
Et poussé dans ce jour don Alphonse à paroître,
Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur,
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense
Dont il prétend parer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ÉLISE

Oui, donc Elvire a su ces nouvelles semées,
Et du vieux don Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon, dans ce jour,

De don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour,
Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frère.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

DON ALVAR

Ce coup au cœur du prince...

ÉLISE

Est sans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante,
La princesse ait fait voir une âme fort contente
De ce frère qui vient, et de la lettre aussi;
Mais...

SCÈNE II. — DONE ELVIRE; DONE IGNÈS, *déguisée en homme;* ÉLISE, DON ALVAR

DONE ELVIRE

Faites, don Alvar, venir le prince ici.
(*Don Alvar sort.*)
Souffrez que devant vous je lui parle, madame,
Sur cet événement dont on surprend mon âme;
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre;
Et le ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les serments de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
Mais, quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offense et lui rend ma tendresse?
Oui, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant misérable;
Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

DONE IGNÈS

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire.
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, *déguisée en homme;* ÉLISE

DON GARCIE

Madame, avec quel front faut-il que je m'avance
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence...

DONE ELVIRE

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment.
Votre sort dans mon âme a fait du changement,
Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du ciel éclater le courroux,
Bien que ces noirs soupçons aient offensé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux service,
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les moments
Où le sort contre vous n'armoit que mes serments;
Mais enfin vous savez comme nos destinées
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des cieux, pour disposer de moi,
Dans mon frère qui vient me va montrer mon roi.
Cédez comme moi, prince, à cette violence
Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
Et, si de votre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point, contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne :
Ce vous seroit, sans doute un indigne transport
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;
Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission prompte est grandeur de courage.
Ne résistez donc point à ses coups éclatants,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends,

Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre
Ce que mon triste cœur a résolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcés,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

DON GARCIE

C'est faire voir, madame, une bonté trop rare,
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare :
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser choir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire,
J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire;
Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, hélas ! dans ma vaste disgrâce,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;
Et, lorsque par un juste et fameux sacrifice
Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre;
Et je le vois venir, sans oser contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'est de chercher alors mon remède en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes désirs,
Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.
Oui, bientôt dans ces lieux don Alphonse doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître;
De Léon vers ces murs il semble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance :
Il n'est effort humain que, pour vous conserver.
Si vous y consentiez, je ne pusse braver;
Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,
A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire;
Et je ne voudrois pas, par des efforts trop vains,
Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentiments, madame;
Je vais en liberté laisser toute votre âme,

Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la dernière rigueur.

SCÈNE VI. — DONE ELVIRE; DONE IGNÈS, *déguisée en homme;* ÉLISE

DONE ELVIRE

Madame, au désespoir où son destin l'expose
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause.
Vous me rendrez justice en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts sa plus vive douleur;
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que, si je me plains d'une disgrâce horrible,
C'est de voir que du ciel le funeste courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flamme
Qui traite indignement les bontés de votre âme.

DONE IGNÈS

C'est un événement dont, sans doute, vos yeux
N'ont point pour moi, madame, à quereller les cieux.
Si les foibles attraits qu'étale mon visage
M'exposoient au destin de souffrir un volage,
Le ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous;
Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos désirs;
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

DONE ELVIRE

Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce secret, plus tôt su, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux;
Et mes justes froideurs, des désirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
Eussent pu renvoyer...

DONE IGNÈS

Madame, le voici.

DONE ELVIRE

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici;
Ne sortez point, madame, et, dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

DONE IGNÈS

Madame, j'y consens, quoique je sache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

DONE ELVIRE

Son succès, si le ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCÈNE V. — DON ALPHONSE, *cru don Sylve;* DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, *déguisée en homme;* ÉLISE

DONE ELVIRE

Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, seigneur, m'écouter un moment.
Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles,
Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
Il donne à nos destins ces succès éclatants.
Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sauroit demander trop de reconnoissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frère au trône paternel.
Mais, quoi que de son cœur vous offrent les hommages,
Usez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, seigneur, un joug impérieux;
Que votre amour, qui sait quel intérêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frère, où l'on va m'exposer,
Commence d'être roi pour me tyranniser.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance,
Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
C'est un triste avantage, et l'amant généreux
A ces conditions refuse d'être heureux :
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,

Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé
Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur au mérite d'un autre
Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre;
Non, seigneur, j'en réponds, et vous donne ma foi
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi;
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite...

DON ALPHONSE

J'ai de votre discours assez souffert la suite,
Madame; et par deux mots je vous l'eusse épargné,
Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.
Je sais qu'un bruit commun, qui partout se fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire;
Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,
Laissant par don Louis échauffer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique;
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
C'est que, pour appuyer son illustre projet,
Don Louis fit semer, par une feinte utile,
Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville;
Et, par cette nouvelle, il a poussé les bras
Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
Par son zèle prudent il a su tout conduire,
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire;
Mais dans le même instant un secret m'est appris,
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
Vous attendez un frère, et Léon, son vrai maître,
A vos yeux maintenant le ciel le fait paroître :
Oui, je suis don Alphonse; et mon sort conservé,
Et sous le nom du sang de Castille élevé,
Est un fameux effet de l'amitié sincère
Qui fut entre son prince et le roi notre père.
Don Louis du secret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres soins maintenant occupent ma pensée :
Non qu'à votre sujet elle soit traversée,
Que ma flamme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant.
Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure
Le changement qu'en eux a prescrit la nature;
Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
De l'amour dont pour vous mon cœur étoit touché,

Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
Que les chères douceurs de sa première chaîne
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès
Ce que de ses bontés a mérité l'excès :
Mais son sort incertain rend le mien misérable;
Et, si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle et le trône m'attend;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie
D'en couronner l'objet où le ciel me renvoie,
Et pouvoir réparer, par ces justes tributs,
L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
Ce que de son destin mon âme peut apprendre;
Instruisez-m'en, de grâce; et, par votre discours,
Hâtez mon désespoir, ou le bien de mes jours.

DONE ELVIRE

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
Seigneur; ces nouveautés ont droit de me confondre.
Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si done Ignès est morte, ou respire le jour;
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles

DON ALPHONSE, *reconnoissant done Ignès.*

Ah ! madame, il m'est doux en ces perplexités
De voir ici briller vos célestes beautés.
Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime...

DONE IGNÈS

Ah ! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hasarder à dire que vers moi
Un cœur dont je fais cas ait pu manquer de foi.
J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse;
Rien n'a pu m'offenser auprès de la princesse;
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé
Par un si haut mérite est assez excusé.
Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable;
Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,
Sachez, si vous l'étiez, que ce seroit en vain
Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance
Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

DONE ELVIRE.

Mon frère (d'un tel nom souffrez-moi la douceur),
De quel ravissement comblez-vous une sœur !
Que j'aime votre choix, et bénis l'aventure
Qui vous fait couronner une amitié si pure,
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement...

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DONE ELVIRE; DONE IGNÈS, *déguisée en homme;* DON ALPHONSE, *cru don Sylve;* ÉLISE

DON GARCIE

De grâce, cachez-moi votre contentement,
Madame, et me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer;
Vous le voyez assez, et quelle obéissance
De vos commandements m'arrache la puissance,
Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvu toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon âme fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître;
Et je me punirois, s'il m'avoit pu tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandements ont prescrit à mon âme
De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme :
Cet ordre sur mon cœur doit être tout puissant,
Et je prétends mourir en vous obéissant;
Mais, encore une fois, la joie où je vous treuve
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve;
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte;
Donnez-moi, par pitié, deux moments de contrainte,
Et, quoi que d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins :
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre
Lorsque dans ma disgrâce un amant peut descendre.
Je ne l'exige pas, madame, pour longtemps,
Et bientôt mon départ rendra vos vœux contents :
Je vais où de ses feux mon âme consumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée.
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir :

Madame, sans le voir, j'en saurai bien mourir.

DONE IGNÈS

Seigneur permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la princesse a su paroître atteinte;
Et cette joie encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.
Elle goûte un succès à vos désirs prospère,
Et dans votre rival elle trouve son frère;
C'est don Alphonse, enfin, dont on a tant parlé,
Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

DON ALPHONSE

Mon cœur, grâces au ciel, après un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre a tout ce qu'il désire,
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

DON GARCIE

Hélas ! cette bonté, seigneur, doit me confondre.
A mes plus chers désirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verroit fortuné;
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable;
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons,
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse...
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison;
Moi-même je me trouve indigne de pardon;
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,
La mort, la seule mort, est toute mon attente.

DONE ELVIRE

Non, non; de ce transport le soumis mouvement,
Prince, jette en mon âme un plus doux sentiment.
Par lui de mes serments je me sens détachée;
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée;
J'y vois partout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du ciel fait pencher l'influence;
Et, pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

DON GARCIE

Ciel, dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon cœur de supporter sa joie !

DON ALPHONSE

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos États.
Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle.
Et, par notre présence et nos soins différents,
Donner le dernier coup au parti des tyrans.



L'ÉCOLE DES MARIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

FRÈRE UNIQUE DU ROI

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange; et quelques-uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamants sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ai d'être à VOTRE ALTESSE ROYALE[1] m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour[2]. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; et les hommes ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, MONSEIGNEUR, dédier une bagatelle à VOTRE ALTESSE ROYALE, parce que je n'ai pu m'en dispenser; et, si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'Elle, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; et tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même, MONSEIGNEUR, avec toute la soumission possible que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,
J. B. P. MOLIÈRE.

1. Molière était chef de la troupe de MONSIEUR.

2. Molière ne fit imprimer les *Précieuses* que parce qu'on lui avait dérobé une copie de cet ouvrage. Le *Cocu imaginaire* avait été publié par Neufvillenaine et ses autres pièces n'étaient point encore imprimées.

PERSONNAGES

SGANARELLE, } frères.
ARISTE, }
ISABELLE, } sœurs.
LÉONOR, }
LISETTE, suivante de Léonor.
VALÈRE, amant d'Isabelle.
ERGASTE, valet de Valère.
UN COMMISSAIRE.
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris.

SCÈNE I. — SGANARELLE, ARISTE

SGANARELLE

Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE

Oui, des fous comme vous,
Mon frère.

ARISTE

Grand merci, le compliment est doux.

SGANARELLE

Je voudrois bien savoir, puisqu'il faut tout entendre.
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.

Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler;
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets[1] m'inspirer les manières?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdants,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses?
De ses souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met, tous les matins, ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants[2]?
Je vous plairois sans doute équipé de la sorte;
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde;
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE

Cela sent son vieillard qui, pour en faire accroire,

1. Muguet gentil, amoureux, *amator venustulus*. (Nicol.) C'est le nom de la fleur même transporté à ceux qui s'en parfumaient. *Mugueter*, faire le galant, chercher à plaire.

2. *Volants*, ailes de moulins. *Écarquillés comme des volants* ouverts comme les ailes de moulins. (Aimé Martin.)

Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE

C'est un étrange fait du soin que vous prenez
A me venir toujours jeter mon âge au nez,
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie :
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encor malpropre et rechignée.

SGANARELLE

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
Un bon pourpoint bien long, et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

SCÈNE II. — LÉONOR, ISABELLE, LISETTE; ARISTE *et* SGANARELLE, *parlant bas ensemble sur le devant du théâtre, sans être aperçus.*

LÉONOR, *à Isabelle.*

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE, *à Isabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde?

ISABELLE

Il est ainsi bâti.

LÉONOR

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE, *à Léonor.*

Bien vous prend que son frère ait tout une autre humeur,
Madame; et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui

LISETTE

Ma foi, je l'envoierois au diable avec sa fraise,
Et...

SGANARELLE, *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise?

LÉONOR

Nous ne savons encore, et je pressois ma sœur
De venir du beau temps respirer la douceur;
Mais...

SGANARELLE, *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble.
(*Montrant Lisette.*)
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.
(*A Isabelle.*)
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE

Eh! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SGANARELLE

Je suis votre valet, mon frère.

ARISTE

La jeunesse
Veut...

SGANARELLE

La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse.

ARISTE

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor?

SGANARELLE

Non pas; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE

Mais...

SGANARELLE

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt?

SGANARELLE

Mon Dieu! chacun raisonne et fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parents, et notre ami leur père
Nous commit leur conduite à son heure dernière,
Et, nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,

Sur elles, par contrat, nous sut dès leur enfance
Et de père et d'époux donner pleine puissance!
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi, je me chargeai du soin de celle-ci;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre;
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE

Il me semble...

SGANARELLE

Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut,
Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante :
Je le veux bien; qu'elle ait et laquais et suivante :
J'y consens; qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux fleurée en liberté :
J'en suis fort satisfait; mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement,
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir;
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est foible, et j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter de cornes, si je puis;
Et, comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE

Vous n'avez pas sujet, que je crois...

SGANARELLE

Taisez-vous!
Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

LÉONOR

Quoi donc, monsieur...

SGANARELLE

Mon Dieu, madame, sans langage,
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LÉONOR

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret?

SGANARELLE

Oui, vous me la gâtez, puisqu'il faut parler net:
Vos visites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LÉONOR

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci;
Mais je sais ce qu'en moi feroit la défiance,
Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes.
Sommes-nous chez les Turcs, pour renfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Notre honneur est, monsieur, bien sujet à foiblesse
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse;
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions?
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous;
Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous :
Qui nous gêne se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même
C'est nous inspirer presque un désir de pécher;
Que montrer tant de soins de nous en empêcher;
Et, si par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE, *à Ariste.*

Voilà, beau précepteur, votre éducation.
Et vous souffrez cela sans nulle émotion?

ARISTE

Mon frère, son discours ne doit que faire rire.
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire :
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'austérité;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non, la sévérité que nous leur faisons voir.

C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une dame qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
A qui, dans les désirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE

Chansons que tout cela !

ARISTE

Soit; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds;
Que voulez-vous? je tâche à contenter ses vœux;
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,
Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venants,
Une grande tendresse et des soins complaisants
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser; sinon, choisir ailleurs.
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée
Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE

Eh ! qu'il est doucereux ! c'est tout sucre et tout miel.

ARISTE

Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grâce au ciel.
Je ne suivrois jamais ces maximes sévères
Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

SGANARELLE

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité;
Et tous ses sentiments suivront mal votre envie,
Quand il faudra changer sa manière de vie.

ARISTE

Et pourquoi la changer?

SGANARELLE

Pourquoi?

ARISTE

Oui.

SGANARELLE

Je ne sai.

ARISTE

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE

Quoi! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE

Pourquoi non?

SGANARELLE

Vos désirs lui seront complaisants
Jusques à lui laisser et mouches et rubans?

ARISTE

Sans doute.

SGANARELLE

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée?

ARISTE

Oui, vraiment.

SGANARELLE

Et chez vous iront les damoiseaux?

ARISTE

Et quoi donc?

SGANARELLE

Qui joueront et donneront cadeaux?

ARISTE

D'accord.

SGANARELLE

Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE

Fort bien.

SGANARELLE

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point soûl?

ARISTE

Cela s'entend.

SGANARELLE

Allez, vous êtes un vieux fou.
(*A Isabelle.*)
Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique infâme.

SCÈNE III. — ARISTE, SGANARELLE, LÉONORE LISETTE

ARISTE

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu!

ARISTE

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître;
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE

Riez donc, beau rieur! Oh! que cela doit plaire,
De voir un goguenard presque sexagénaire!

LÉONOR

Du sort dont vous parlez je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi :
Il s'en peut assurer; mais sachez que mon âme
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous;
Mais c'est pain bénit, certe à des gens comme vous.

SGANARELLE

Allez, langue maudite, et des plus mal apprises.

ARISTE

Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti
Que renfermer sa femme est un mauvais parti.
Je suis votre valet.

SGANARELLE

Je ne suis pas le vôtre.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, *seul.*

Oh ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !
Quelle belle famille ! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret[1] dans un corps tout cassé;
Une fille maîtresse et coquette suprême;
Des valets impudents : non, la Sagesse même
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens et raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises;
Et, pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCÈNE V. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE

VALÈRE, *dans le fond du théâtre.*

Ergaste, le voilà, cet Argus que j'abhorre,
Le sévère tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALÈRE

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Au lieu de voir régner cette sévérité
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine absolue,
Ne prend...

(*Valère salue Sganarelle de loin.*)

VALÈRE

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue,

1. *Dameret* pour *damoiseau* jeune efféminé qui cherche à plaire aux femmes.

ERGASTE

Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci
Passons du côté droit.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Il faut sortir d'ici.
Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALÈRE, *en s'approchant peu à peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE, *entendant quelque bruit.*

Heu ! j'ai cru qu'on parloit.

(*Se croyant seul.*)

Aux champs, grâces aux cieux,
Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE, *à Valère.*

Abordez-le.

SGANARELLE, *entendant encore du bruit.*

Plaît-il?

(*N'entendant plus rien.*)

Les oreilles me cornent.

(*Se croyant seul.*)

Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...

(*Il aperçoit Valère, qui le salue.*)

Est-ce à nous?

ERGASTE, *à Valère.*

Approchez.

SGANARELLE, *sans prendre garde à Valère.*

Là, nul godelureau

(*Valère le salue encore.*)

Ne vient... Que diable !

(*Il se retourne, et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.*)

Encor? Que de coups de chapeau !

VALÈRE

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être?

SGANARELLE

Cela se peut.

VALÈRE

Mais quoi ! l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avais un grand désir.

SGANARELLE

Soit.

VALÈRE

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE

Je le crois.

VALÈRE

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grâce à mes heureux destins.

SGANARELLE

C'est bien fait.

VALÈRE

Mais, monsieur, savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidèles?

SGANARELLE

Que m'importe?

VALÈRE

Il est vrai; mais pour les nouveautés
On peut avoir parfois des curiosités.
Vous irez voir, monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance[1]?

SGANARELLE

Si je veux.

VALÈRE

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part :
Les provinces auprès sont des lieux solitaires
A quoi donc passez-vous le temps?

SGANARELLE

A mes affaires.

VALÈRE

L'esprit veut du relâche, et succombe parfois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire?

SGANARELLE

Ce qui me plaît.

VALÈRE

Sans doute : on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste, et le bon sens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.

1. Il s'agit ici du Dauphin, fils de Louis XIV, appelé Monseigneur, qui naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, et mourut à Meudon le 14 avril 1711.

Si je ne vous croyois l'âme trop occupée,
J'irois parfois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE

Serviteur.

SCÈNE VI. — VALÈRE, ERGASTE

VALÈRE

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE

Il a le repart[1] brusque, et l'accueil loup-garou.

VALÈRE

Ah! j'enrage!

ERGASTE

Et de quoi?

VALÈRE

De quoi? C'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant, dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE

C'est ce qui fait pour vous; et sur ces conséquences
Votre amour doit fonder de grandes espérances.
Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant;
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie
Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux;
De ces brutaux fieffés qui, sans raison ni suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fièrement se parants,
Leur rompent en visière aux yeux des soupirants.
On en sait, disent-ils, prendre ses avantages,
Et l'aigreur de la dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ[2] à pousser les choses assez loin;

1. *Repart* pour *repartie*.
2. *Champ*, par métaphore pour *occasion*. (F. Génin.)

En un mot, ce vous est une attente assez belle
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALÈRE

Mais, depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

ERGASTE

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guère :
Et si j'avois été...

VALÈRE

Mais qu'aurois-tu pu faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'est là dedans servantes ni valets
Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance?

ERGASTE

Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez?

VALÈRE

C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
Partout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé, mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre?

ERGASTE

Ce langage, il est vrai, peut être obscur parfois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALÈRE

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime?
Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE

C'est ce qu'il faut trouver :
Entrons un peu chez vous, afin d'y mieux rêver.

ACTE SECOND

SCÈNE I. — ISABELLE, SGANARELLE

SGANARELLE

Va, je sais la maison, et connois la personne

Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE, *à part.*

O ciel ! sois-moi propice, et seconde en ce jour
Le stratagème adroit d'une innocente amour.

SGANARELLE

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère?

ISABELLE

Oui.

SGANARELLE

Va, sois en repos, rentre, et me laisse faire;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE, *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCÈNE II. — SGANARELLE, *seul.*

Ne perdons point de temps.
(*Il va frapper à la porte de Valère.*)
C'est ici. Qui va là?
Bon, je rêve. Holà ! dis-je, holà, quelqu'un ! holà !
Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
S'il y venoit tantôt de si douce manière;
Mais je veux me hâter, et de son fol espoir...

SCÈNE III. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE

SGANARELLE, *à Ergaste, qui est sorti brusquement.*

Peste soit du gros bœuf, qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche !

VALÈRE

Monsieur, j'ai du regret...

SGANARELLE

Ah ! c'est vous que je cherche.

VALÈRE

Moi, monsieur?

SGANARELLE

Vous. Valère est-il pas votre nom?

VALÈRE

Oui.

SGANARELLE

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALÈRE

Puis-je être assez heureux pour vous rendre service?

SGANARELLE

Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office;
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALÈRE

Chez moi, monsieur?

SGANARELLE

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALÈRE

J'en ai bien du sujet; et mon âme, ravie
De l'honneur...

SGANARELLE

Laissons là cet honneur, je vous prie.

VALÈRE

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE

Il n'en est pas besoin.

VALÈRE

Monsieur, de grâce.

SGANARELLE

Non, je n'irai pas plus loin.

VALÈRE

Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE

Moi, je n'en veux bouger.

VALÈRE

Eh bien, il faut se rendre
Vite, puisque monsieur à cela se résout,
Donnez un siège ici.

SGANARELLE

Je veux parler debout.

VALÈRE

Vous souffrir de la sorte!...

SGANARELLE

Ah! contrainte effroyable!

VALÈRE

Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGANARELLE

C'en est une que rien ne sauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALÈRE

Je vous obéis donc.

SGANARELLE

Vous ne sauriez mieux faire.

(*Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.*)

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.
Voulez-vous m'écouter?

VALÈRE

Sans doute, et de grand cœur.

SGANARELLE

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune, et passablement belle,
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle?

VALÈRE

Oui.

SGANARELLE

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas,
Mais savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

VALÈRE

Non.

SGANARELLE

Je vous l'apprends donc; et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALÈRE

Qui? moi, monsieur?

SGANARELLE

Oui, vous; mettons bas toute feinte.

VALÈRE

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'âme atteinte?

SGANARELLE

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALÈRE

Mais encore?

SGANARELLE

Elle-même.

VALÈRE

Elle?

SGANARELLE

Elle. Est-ce assez dit?

Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entière confidence,
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos secrets désirs lui sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus
De vouloir davantage expliquer une flamme
Qui choque l'amitié que me garde son âme.

VALÈRE

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE

Oui, vous venir donner cet avis franc et net;
Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre âme est blessée,
Elle vous eût plus tôt fait savoir sa pensée,
Si son cœur avoit eu, dans son émotion,
A qui pouvoir donner cette commission;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir se servir de moi-même,
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,
Que vous avez assez joué de la prunelle,
Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire savoir.

VALÈRE, *bas à Ergaste.*

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure?

SGANARELLE, *bas, à part.*

Le voilà bien surpris!

ERGASTE, *bas à Valère.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
Qu'un mystère assez fin est caché là dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE, *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALÈRE, *bas à Ergaste.*

Tu crois mystérieux...

ERGASTE, *bas.*

Oui... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, *seul.*

Que sa confusion paroît sur son visage !
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appelons Isabelle : elle montre le fruit
Que l'éducation dans une âme produit.
La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCÈNE V. — ISABELLE, SGANARELLE

ISABELLE, *bas, en entrant.*

J'ai peur que cet amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
Hasarder un qui parle avec plus de lumière.

SGANARELLE

Me voilà de retour.

ISABELLE

Eh bien?

SGANARELLE

Un plein effet
A suivi tes discours, et ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord et muet et confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE

Ah ! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne vous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bonjour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout.
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE

Voyez un peu la ruse et la friponnerie !

ISABELLE

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte et lettre à ce maudit amant;
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne...
Car d'oser à vous-même...

SGANARELLE

Au contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi.
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE

Tenez donc.

SGANARELLE

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE

Ah ! ciel ! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE

Et pourquoi?

ISABELLE

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter :
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui,
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui;
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE

Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi.
Je vois que mes leçons ont germé dans ton âme,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE

Je ne veux pas pourtant gêner votre désir,
La lettre est en vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE

Non, je n'ai garde; hélas! tes raisons sont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes;
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCÈNE VI. — SGANARELLE, *seul.*

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage!
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien savoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frère en useroit ainsi.
Ma foi, les filles sont ce que l'on les fait être.
Holà!

(*Il frappe à la porte de Valère.*)

SCÈNE VII. — SGANARELLE, ERGASTE

ERGASTE

Qu'est-ce?

SGANARELLE

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCÈNE VIII. — VALÈRE, ERGASTE

VALÈRE

Que vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE

Cette lettre, monsieur, qu'avecque cette boîte
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre.
Lisez vite, et voyons si je me puis méprendre.

VALÈRE *lit.*

« Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on peut trou-

« ver bien hardis pour moi, et le dessein de vous l'écrire, et la « manière de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état « à ne plus garder de mesure. La juste horreur d'un mariage « dont je suis menacée dans six jours me fait hasarder toutes « choses; et, dans la résolution de m'en affranchir par quel« que voie que ce soit, j'ai cru que je devois plutôt vous choi« sir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez « redevable de tout à ma mauvaise destinée : ce n'est pas la « contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentiments « que j'ai pour vous; mais c'est elle qui en précipite le témoi« gnage, et qui me fait passer sur des formalités où la bien« séance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à « vous bientôt, et j'attends seulement que vous m'ayez mar« qué les intentions de votre amour, pour vous faire savoir « la résolution que j'ai prise; mais, surtout, songez que le « temps presse, et que deux cœurs qui s'aiment doivent s'en« tendre à demi-mot. »

ERGASTE

Eh bien, monsieur, le tour est-il d'original?
Pour une jeune fille elle n'en sait pas mal!
De ces ruses d'amour la croirait-on capable.

VALÈRE

Ah! je la trouve là tout à fait adorable.
Ce trait de son esprit et de son amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié,
Et joint aux sentiments que sa beauté m'inspire...

ERGASTE

La dupe vient; songez à ce qu'il vous faut dire.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Oh! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je sais au roi bon gré de ces décris[1]!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie!
J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément,

1. *Décris*, ordonnances faites pour défendre de fabriquer, vendre ou porter certaines étoffes. (Aimé Martin.)

Afin que d'Isabelle il soit lu hautement;
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après-soupée.
(*Apercevant Valère.*)
Envoierez-vous encor, monsieur aux blonds cheveux,
Avec des boîtes d'or des billets amoureux?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette,
Friande de l'intrigue et tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux :
Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.
Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage;
Prenez visée ailleurs, et troussez-moi bagage.

VALÈRE

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes yeux, monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE

Il est vrai, c'est folie.

VALÈRE

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pu prévoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE

Je le crois.

VALÈRE

Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous cède, monsieur, et c'est sans murmurer.

SGANARELLE

Vous faites bien.

VALÈRE

Le droit de la sorte l'ordonne,
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentiments qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE

Cela s'entend.

VALÈRE

Oui, oui, je vous quitte la place;
Mais je vous prie au moins (et c'est la seule grâce,
Monsieur, que vous demande un misérable amant

Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment),
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour est sans tache, et n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE

Oui.

VALÈRE

Que, ne dépendant que du choix de mon âme,
Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE

Fort bien.

VALÈRE

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et, que si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE

C'est parler sagement; et je vais de ce pas
Lui faire ce discours, qui ne la choque pas;
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE, *à Valère.*

La dupe est bonne!

SCÈNE X. — SGANARELLE, *seul.*

Il me fait grand'pitié,
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.
(*Sganarelle heurte à sa porte.*)

SCÈNE XI. — SGANARELLE, ISABELLE

SGANARELLE

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater.
Au poulet renvoyé sans le décacheter :
Il perd toute espérance enfin, et se retire;

Mais il m'a tendrement conjuré de te dire :
« Que du moins en t'aimant il n'a jamais pensé
« A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
« Et que, ne dépendant que du choix de son âme,
« Tous ses désirs étoient de t'obtenir pour femme,
« Si les destins, en moi, qui captive ton cœur,
« N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
« Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
« Que jamais tes appas sortent de sa mémoire;
« Que, quelque arrêt des cieux qu'il lui faille subir,
« Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir;
« Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
« C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite ».
Ce sont ses propres mots; et, loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE, *bas.*

Ses feux ne trompent point ma secrète croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE

Que dis-tu?

ISABELLE

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort;
Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE

Mais il ne savoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour ne mérite...

ISABELLE

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce être homme d'honneur, de former des desseins,
Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos mains?
Comme si j'étois fille à supporter la vie,
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie !

SCANARELLE

Comment?

ISABELLE

Oui, oui, j'ai su que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlèvement;
Et j'ignore, pour moi, les pratiques secrètes

Qui l'ont instruit sitôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part;
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE

Oh! que pardonnez-moi!
C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour moi...

SGANARELLE

Il a tort; et ceci passe la raillerie.

ISABELLE

Allez, votre douceur entretient sa folie;
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports et mon ressentiment :
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je fuis votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE

Il est fou.

ISABELLE

Devant vous il sait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises!

SGANARELLE

Va, ne redoute rien.

ISABELLE

Pour moi, je vous le dis,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, et lui chanter sa gamme.

ISABELLE

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin que, sans plus perdre et soupirs et moments,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentiments,
Et que, si d'un malheur, il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XII. — SGANARELLE, *seul.*

Est-il une personne et plus sage et meilleure
Ah ! que je suis heureux ! et que j'ai de plaisir
De trouver une femme au gré de mon désir !
Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites;
Et non, comme j'en sais, de ces franches coquettes
Qui s'en laissent conter, et font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.
(*Il frappe à la porte de Valère*).
Holà ! notre galant aux belles entreprises !

SCÈNE XIII. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE

VALÈRE

Monsieur, qui vous ramène en ces lieux?

SGANARELLE

Vos sottises.

VALÈRE

Comment?

SGANARELLE

Vous savez bien de quoi je veux parler
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous main des espérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites?
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

VALÈRE

Qui vous a dit, monsieur, cette étrange nouvelle?

SGANARELLE

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,
Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix;
Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense;
Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence;
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALÈRE

S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE

S'il?... Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?
J'y consens volontiers, pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

(*Il va frapper à sa porte.*)

SCÈNE XIV. — ISABELLE, SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE

ISABELLE

Quoi! vous me l'amenez. Quel est votre dessein?

Prenez-vous contre moi ses intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites?

SGANARELLE

Non, m'amie, et ton cœur pour cela m'est trop cher.
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle et te fais, par adresse,
Pleine pour lui de haine et pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE, *à Valère.*

Quoi ! mon âme à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALÈRE

Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit.
J'ai douté, je l'avoue; et cet arrêt suprême,
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre :
Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait entendre;
Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
Qui, m'inspirant pour eux différents sentiments,
De mon cœur agité font tous les mouvements.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
A toute mon estime et toute ma tendresse;
Et, l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colère et mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable et chère,
J'en reçois dans mon âme une allégresse entière;
Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur
De secrets mouvements et de haine et d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie,
Et, plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentiments,
Et trop longtemps languir dans ces rudes tourments,
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,

Fasse à ce que je hais perdre toutes espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE

Tu le seras dans peu.

ISABELLE

Je sais qu'il est honteux
Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE

Point, point.

ISABELLE

Mais, en l'état où sont mes destinées.
De telles libertés doivent m'être données;
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon âme!

ISABELLE

Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver sa flamme!

SGANARELLE

Oui, tiens, baise ma main.

ISABELLE

Que sans plus de soupirs
Il conclue un hymen qui fait tous mes désirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

(*Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main à baiser à Valère.*)

SGANARELLE

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtemps, je t'en répond.
Va, chut.

(*A Valère.*)

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'est qu'après moi seul que son âme respire.

VALÈRE

Eh bien, madame, eh bien, c'est s'expliquer assez;

Je vois par ce discours de quoi vous me pressez,
Et je saurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE

Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse; et l'horreur est si forte...

SGANARELLE

Hé! hé!

ISABELLE

Vous offensé-je en parlant de la sorte?
Fais-je...

SGANARELLE

Mon Dieu! nenni, je ne dis pas cela :
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà.
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALÈRE

Oui, vous serez contente; et, dans trois jours, vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE, *à Valère.*

Je plains votre infortune;
Mais...

VALÈRE

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune.
Madame, assurément, rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

SGANARELLE

Pauvre garçon! sa douleur est extrême.
Venez, embrassez-moi : c'est un autre elle-même.

(*Il embrasse Valère.*)

SCÈNE XV. — ISABELLE, SGANARELLE

SGANARELLE

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense.
C'est trop que de huit jours pour ton impatience;
Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler...

ISABELLE

Dès demain!

SGANARELLE

Par pudeur tu feins d'y reculer :
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
Et tu voudrois déjà que la chose fût faite.

ISABELLE

Mais...

SGANARELLE

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE, *à part.*

O ciel! inspire-moi ce qui peut le parer.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — ISABELLE, *seule.*

Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grâce auprès de mes censeurs.
Le temps presse, il fait nuit; allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCÈNE II. — SGANARELLE, ISABELLE

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans la maison.*

Je reviens, et l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE

O ciel!

SGANARELLE

C'est toi, mignonne! Où vas-tu donc si tard?
Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée;
Et tu m'avois prié même que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour[1].

1. C'est-à-dire *à demain matin.*

ISABELLE

Il est vrai; mais...

SGANARELLE

Eh quoi?

ISABELLE

Vous me voyez confuse,
Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE

Quoi donc! que pourroit-ce être?

ISABELLE

Un secret surprenant :
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SGANARELLE

Comment?

ISABELLE

L'eût-on pu croire? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE

Valère?

ISABELLE

Éperdûment.
C'est un transport si grand, qu'il n'en est point de même,
Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici
Me découvrir à moi son amoureux souci,
Me dire absolument qu'elle perdra la vie,
Si son âme n'obtient l'effet de son envie;
Que, depuis plus d'un an, d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs;
Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouser une foi mutuelle...

SGANARELLE

La vilaine!

ISABELLE

Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flamme
Puisse rompre un départ qui lui perceroit l'âme;
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom,
Par la petite rue où ma chambre répond;

Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux sentiments dont l'appât le retienne;
Et ménager enfin pour elle adroitement
Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE

Et tu trouves cela...

ISABELLE

Moi? J'en suis courroucée.
Quoi! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour?
D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance
D'un homme dont le ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE

Il le mérite bien; et j'en suis fort ravi.

ISABELLE

Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes;
Mais elle m'a fait voir de si pressants désirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterois son âme
Si je lui refusois ce qu'exige sa flamme,
Qu'à céder malgré moi mon cœur s'est vu réduit,
Et, pour justifier cette intrigue de nuit,
Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrèce,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frère;
Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors;
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme, et de sa passion...

ISABELLE

Ah! vous lui donneriez trop de confusion;
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre :
Puisque de son dessein je dois me départir,

Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE

Ah bien, fais.

ISABELLE

Mais surtout cachez-vous, je vous prie,
Et, sans lui dire rien, daignez voir sa sortie.

SGANARELLE

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frère :
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bonsoir, car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGANARELLE, *seul.*

Jusqu'à demain, m'amie... En quelle impatience
Suis-je de voir mon frère, et lui conter sa chance !
Il en tient, le bonhomme, avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir vingt bons écus.

ISABELLE, *dans la maison.*

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible;
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible;
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu. Retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte :
De peur qu'elle revînt, fermons à clef la porte.

ISABELLE, *en sortant.*

O ciel ! dans mes desseins ne m'abandonnez pas !

SGANARELLE

Où pourra-t-elle aller ? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE, *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE

Au logis du galant ! Quelle est son entreprise ?

SCÈNE III. — VALÈRE, ISABELLE, SGANARELLE

VALÈRE, *sortant brusquement.*

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là ?

ISABELLE, *à Valère.*

Ne faites point de bruit,
Valère; on vous prévient, et je suis Isabelle.

SGANARELLE

Vous en avez menti, chienne; ce n'est pas elle
De l'honneur que tu fuis elle suit trop les lois;
Et tu prends faussement et son nom et sa voix.

ISABELLE, *à Valère.*

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée...

VALÈRE

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée;
Et je vous donne ici ma foi que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE, *à part.*

Pauvre sot qui s'abuse!

VALÈRE

Entrez en assurance
De votre Argus dupé je brave la puissance :
Et, devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, *seul.*

Ah! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infâme à ses feux asservie;
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée :
La mémoire du père, à bon droit respectée,
Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que du moins on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà!

(*Il frappe à la porte d'un commissaire.*)

SCÈNE V. — SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE; UN LAQUAIS, *avec un flambeau.*

LE COMMISSAIRE

Qu'est-ce?

SGANARELLE

Salut, monsieur le commissaire.
Votre présence en robe est ici nécessaire.
Suivez-moi, s'il vous plaît avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE

Nous sortons...

SGANARELLE

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE

Quoi?

SGANARELLE

D'aller là dedans, et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble.
C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,
Un Valère a séduite et fait entrer chez soi.
Elle sort de famille et noble et vertueuse,
Mais...

LE COMMISSAIRE

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un notaire.

SGANARELLE

Monsieur?

LE NOTAIRE

Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE

De plus, homme d'honneur.

SGANARELLE

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et, sans bruit, ayez l'œil que personne n'en sorte :
Vous serez pleinement contentés de vos soins;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte au moins.

LE COMMISSAIRE

Comment! vous croyez donc qu'un homme de justice...

SGANARELLE

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frère promptement :
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.
(*A part.*)
Je vais le réjouir, cet homme sans colère.
Holà!

(*Il frappe à la porte d'Ariste.*)

SCÈNE VI. — ARISTE, SGANARELLE

ARISTE

Qui frappe? Ah! ah! que voulez-vous, mon frère?

SGANARELLE

Venez, beau directeur, suranné damoiseau :
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE

Comment?

SGANARELLE

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE

Quoi?

SGANARELLE

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE

Pourquoi cette demande? Elle est, comme je crois,
Au bal chez son amie.

SGANARELLE

Eh! oui, oui, suivez-moi :
Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

ARISTE

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE

Vous l'avez bien stylée :
Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles;
Nous les portons au mal par tant d'austérité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vraiment elle en a pris tout son soûl, la rusée;
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE

Allez, mon frère aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes pistoles
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles;
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit
L'une fuit ce galant, et l'autre le poursuit.

ARISTE

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE

L'énigme est que son bal est chez monsieur Valère;

Que, de nuit, je l'ai vue y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE

Qui?

SGANARELLE

Léonor.

ARISTE

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE

Je raille... Il est fort bon avec sa raillerie.
Pauvre esprit! Je vous dis et vous redis encor
Que Valère chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE

Ce discours d'apparence est si fort dépourvu...

SGANARELLE

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu :
J'enrage! Par ma foi, l'âge ne sert de guère
Quand on n'a pas cela.
(*Il met le doigt sur son front.*)

ARISTE

Quoi! voulez-vous, mon frère...

SGANARELLE

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement :
Votre esprit tout à l'heure aura contentement,
Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu consentir!
Moi qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entière complaisance,
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations!

SGANARELLE

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà commissaire et notaire :
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche

De vouloir l'épouser avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raisonnements
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernements.

ARISTE

Moi? je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même...
Mais je ne saurois croire enfin...

SGANARELLE

Que de discours!
Allons, ce procès-là continueroit toujours.

SCÈNE VIII. — SGANARELLE, ARISTE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE

LE COMMISSAIRE

Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs; et si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent apaiser,
Tous deux également tendent à s'épouser;
Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE

La fille?

LE COMMISSAIRE

Est renfermée, et ne veut point sortir,
Que vos désirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCÈNE VIII. — VALÈRE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE

VALÈRE, *à la fenêtre de sa maison.*

Non, messieurs; et personne ici n'aura l'entrée,
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance;
Sinon, faites état de m'arracher le jour,
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
(*Bas, à part.*)
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle :
Profitons de l'erreur.

ARISTE, *à Valère.*

Mais est-ce Léonor?

SGANARELLE, *à Ariste.*

Taisez-vous.

ARISTE

Mais...

SGANARELLE

Paix donc!

ARISTE

Je veux savoir...

SGANARELLE

Encor?

Vous tairez-vous? vous dis-je!

VALÈRE

Enfin, quoi qu'il advienne,
Isabelle a ma foi; j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez reçus à faire condamner.

ARISTE, *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE

Taisez-vous, et pour cause;
Vous saurez le secret.

(*A Valère.*)

Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE

C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc, pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALÈRE

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE

Et moi, je le veux fort.

(*A part.*)

Nous rirons bien tantôt.

(*Haut.*)

Là, signez donc, mon frère;
L'honneur vous appartient.

ARISTE

Mais quoi! tout ce mystère...

SGANARELLE

Diantre, que de façons ! Signez, pauvre butor.

ARISTE

Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE

N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE

Sans doute.

SGANARELLE

Signez donc; j'en fais de même aussi.

ARISTE

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE

Nous allons revenir.

SGANARELLE, *à Ariste.*

Or çà, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

(*Ils se retirent dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE IX. — LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE

LÉONOR

O l'étrange martyre !
Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux !
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR

Et moi je n'ai rien vu de plus insupportable,
Et je préférerois le plus simple entretien
A tous les contes bleus de ces diseurs de rien.
Ils croyent que tout cède à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'aperçois-je pas...

SGANARELLE, *à Ariste.*

Oui, l'affaire est ainsi.

(*Apercevant Léonor.*)

Ah ! je la vois paroître, et la servante aussi.

ARISTE

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche assurément;
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR

Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis de même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère...

SGANARELLE

Quoi ! vous ne sortez pas du logis de Valère?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui?
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LÉONOR

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCÈNE X. — ISABELLE, VALÈRE, LÉONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE

ISABELLE

Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés, j'ai taché votre nom.
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita tous deux diversement.

(*A Sganarelle.*)
Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire excuse.
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux :
Je me suis reconnue indigne de vos feux;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALÈRE, *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain.
A la pouvoir, monsieur, tenir de votre main.

ARISTE

Mon frère, doucement, il faut boire la chose.
D'une telle action vos procédés sont cause,
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE

Par ma foi, je lui sais bon gré de cette affaire;
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LÉONOR

Je ne sais si ce trait se doit faire estimer;
Mais je sais bien qu'au moins je ne puis le blâmer.

ERGASTE

Au sort d'être cocu son ascendant l'expose;
Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGANARELLE, *sortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette ruse d'enfer confond mon jugement,
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela !
La meilleure est toujours en malice féconde;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE

Bon.

ARISTE

Allons tous chez moi. Venez, seigneur Valère;
Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

LISETTE, *au parterre.*

Vous, si vous connoissez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.



LES FÂCHEUX

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

1661

AU ROI

SIRE,

J'ajoute une scène à la comédie; et c'est une espèce de fâcheux assez insupportable qu'un homme qui dédie un livre. VOTRE MAJESTÉ en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ELLE se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais, bien que je suive l'exemple des autres, et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à VOTRE MAJESTÉ que ce que j'en fais n'est pas tant pour lui présenter un livre que pour avoir lieu de lui rendre grâces du succès de cette comédie. Je le dois, SIRE, ce succès qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation dont VOTRE MAJESTÉ honora d'abord la pièce, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'ELLE me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées ELLE-MÊME, et qui a été trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage[1]. Il faut avouer, SIRE, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement que cet endroit où VOTRE MAJESTÉ me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses; et je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une comédie entière, si j'étois inspiré par de pareils commandements. Ceux qui sont nés en un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir VOTRE MAJESTÉ dans les grands emplois, mais, pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer[2] quelque chose au divertissement de son roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zèle ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute affligeroit sensiblement.

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et sujet.

MOLIÈRE.

1. Le caractère de fâcheux que le roi donna ordre à Molière d'ajouter à sa pièce est celui du chasseur, acte II, scène VII.

2. Dans toutes les éditions publiées du vivant de Molière, le verbe est ainsi employé activement.

PRÉFACE

Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci : et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, et en prétendre de la gloire; mais seulement pour prévenir certaines gens qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les espèces de fâcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville; et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie en cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matière de reste. Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns; et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître; et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les règles. Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites, et je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée; et cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornements qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi; et, comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellents, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits; de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie; mais, comme le temps était fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité; et, comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient être méditées avec plus de loisir[1].

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le

1. On voit, par ce passage, que Molière est l'inventeur de la comédie-ballet, et que les *Fâcheux* en sont le premier exemple. (A.)

monde a vue; et l'agréable naïade qui parut dedans[1] s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avoit faits et qui servent de prologue.

PROLOGUE[2]

Le théâtre représente un jardin orné de termes et de plusieurs jets d'eau.

UNE NAÏADE, *sortant des eaux dans une coquille.*

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il, en sa faveur, que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible;
Lui-même n'est-il pas un miracle visible?
Son règne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste :
Régler et ses États et ses propres désirs;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs;
En ses justes projets jamais ne se méprendre;
Agir incessamment, tout voir et tout entendre,
Qui peut cela peut tout : il n'a qu'à tout oser,
Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces termes marcheront, et, si LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôtesses de leurs troncs, moindres divinités,
C'est LOUIS qui le veut, sortez, nymphes, sortez;
Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,
Et paroissons ensemble aux yeux des spectateurs,
Pour ce nouveau théâtre autant de vrais acteurs,
(*Plusieurs dryades, accompagnées de faunes et de satyres sortent des arbres et des termes.*)
Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,

1. Cette agréable naïade était la Bejart, que Molière épousa peu de temps après.
2. Pellisson composa le prologue à la louange du roi. Ce prologue fut très applaudi de toute la cour, et plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête (Fouquet) et l'auteur du prologue furent tous deux mis en prison peu de mois après; on les vouloit même arrêter au milieu de la fête : triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour. (Voltaire.)

Héroïque souci, royale inquiétude,
Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir !
Fâcheux, retirez-vous, ou, s'il faut qu'il vous voie,
Que ce soit seulement pour exciter sa joie !

(*La naïade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.*)

PERSONNAGES

DAMIS, tuteur d'Orphise.
ORPHISE.
ÉRASTE, amoureux d'Orphise,
ALCIDOR, LISANDRE, ALCANDRE, ALCIPPE, ORANTE, CLIMÈNE, DORANTE, CARITIDÈS, ORMIN, FILINTE, fâcheux.
LA MONTAGNE, valet d'Éraste.
L'ÉPINE, valet de Damis.
LA RIVIÈRE, et deux camarades.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — ÉRASTE, LA MONTAGNE

ÉRASTE

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,

Pour être de fâcheux toujours assassiné?
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce;
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui:
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui;
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris, à dîner, de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avois ouï vanter;
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence,
Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant : Holà ! ho ! un siège promptement !
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
Eh, mon Dieu ! nos François, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés?
Ai-je dit; et faut-il sur nos défauts extrêmes
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous?
Tandis que là-dessus je haussois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles :
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
Et, traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et, de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs[1].
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah ! marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.

1. Il y avait autrefois des bancs sur l'avant-scène; les jeunes gens s'y donnaient eux-mêmes en spectacle, parlant plus haut que les acteurs, se levant avant la fin de la pièce, étalant enfin tous les ridicules si bien peints dans cette scène. (Bret.) Ce n'est qu'en 1759 que cet usage ridicule fut aboli.

Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
Que l'on me vit connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait d'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit, et moi, pour l'arrêter :
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
— Tu n'as point vu ceci, marquis? Ah ! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne;
Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus, de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire;
Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur,
Il me le récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénoûment.
Je rendois grâce au ciel et croyois de justice
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice;
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé.
Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche[1] :
Marquis, allons au Cours[2] faire voir ma calèche :
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi, de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.

2. La *donner sèche* suivant l'Académie, c'est annoncer quelque nouvelle fâcheuse. Cette locution n'est plus d'usage.

2. Le *Cours* est cette partie des Champs-Elysées qui porte le nom de *Cours-la-Reine*.

— Ah! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal, à qui j'avois promis.
De la chère, ai-je dit, la dose est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais, si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure...
— Tu te moques, marquis, nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.
Je pestois contre moi, l'âme triste et confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,
Et ne savois pas à quoi je devois recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
Et comblé de laquais et devant et derrière,
S'est, avec un grand bruit, devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
Ont surpris les passants de leur brusque incartade;
Et, tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et maudit ce fâcheux, dont le zèle obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie :
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ÉRASTE

Mais de tous ces fâcheux le plus fâcheux encore,
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et malgré ses bontés lui défend de me voir.
Je crains d'avoir passé déjà l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ÉRASTE

Il est vrai; mais je tremble, et mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ÉRASTE

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé?

LA MONTAGNE

Quoi ! vous doutez encor d'un amour confirmé?

ÉRASTE

Ah ! c'est malaisément qu'en pareille matière
Un cœur bien enflammé prend assurance entière;
Il craint de se flatter; et, dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE

Monsieur, votre rabat par-devant se sépare.

ÉRASTE

N'importe.

LA MONTAGNE

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE

Ouf ! tu m'étrangles, fat; laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE

Souffrez qu'on peigne un peu...

ÉRASTE

Sottise sans pareille !
Tu m'as, d'un coup de dent, presque emporté l'oreille[1].

LA MONTAGNE

Vos canons...

ÉRASTE

Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE

Ils sont tout chiffonnés.

1. Les valets portaient sur eux un peigne pour rajuster la perruque de leurs maitres ; les maîtres eux-mêmes en avaient toujours un en poche et s'en servaient fréquemment. Cette mode datait des règnes précédents. (Auger.)

ÉRASTE

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE

Accordez-moi du moins, par grâce singulière,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

ÉRASTE

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE

Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

ÉRASTE

Mon Dieu, dépêche-toi!

LA MONTAGNE

Ce seroit conscience.

ÉRASTE, *après avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE

Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE

Il me tue.

LA MONTAGNE

En quel lieu vous êtes-vous fourré?

ÉRASTE

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé!

LA MONTAGNE

C'est fait.

ÉRASTE

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE, *laissant tomber le chapeau.*

Hai!

ÉRASTE

Le voilà par terre :
Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre!

LA MONTAGNE

Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ÉRASTE

Il ne me plaît pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire,
A force de vouloir trancher du nécessaire!

SCÈNE II. — ORPHISE, ALCIDOR, ÉRASTE, LA MONTAGNE

(*Orphise traverse le fond du théâtre; Alcidor lui donne la main.*)

ÉRASTE

Mais vois-je pas Orphise? Oui, c'est elle qui vient.
Où va-t-elle si vite, et quel homme la tient?

(*Il la salue comme elle passe, et elle en passant détourne la tête.*)

SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE

ÉRASTE

Quoi! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître!
Que croire! Q'en dis-tu? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE

Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ÉRASTE

Et c'est l'être, en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.
Fais donc quelque réponse à mon cœur abattu.
Que dois-je présumer? Parle, qu'en penses-tu?
Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE

Monsieur, je veux me taire
Et ne désire point trancher du nécessaire.

ÉRASTE

Peste l'impertinent! Va-t'en suivre leurs pas,
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Il faut suivre de loin?

ÉRASTE

Oui.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Sans que l'on me voie,
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie?

ÉRASTE

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici?

ÉRASTE

Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !

SCÈNE IV. — ÉRASTE, *seul.*

Ah ! que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !
Je pensois y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE V. — LISANDRE, ÉRASTE

LISANDRE

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis; et d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante[1],
Qui de toute la cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,
Et fais figure en France assez considérable,
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.
(*Il prélude.*)
La, la, hem, hem : écoute avec soin, je te prie.
(*Il chante sa courante.*)
N'est-elle pas belle?

ÉRASTE

Ah !

LISANDRE

Cette fin est jolie.
(*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.*)
Comment la trouves-tu?

ÉRASTE

Fort belle assurément.

LISANDRE

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
Et surtout la figure a merveilleuse grâce.
(*Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Éraste les figures de la femme.*)
Tiens, l'homme passe ainsi; puis la femme repasse :

1. Ancienne danse.

Ensemble; puis on quitte, et la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà?
Ce fleuret? ces coupés courant après la belle?
Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle?
(*Après avoir achevé.*)
Que t'en semble, marquis?

ÉRASTE

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins[1].

ÉRASTE

On le voit.

LISANDRE

Les pas donc...

ÉRASTE

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne?

ÉRASTE

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

LISANDRE

Eh bien donc, ce sera lorsque tu le voudras.
Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE

Une autre fois,

LISANDRE

Adieu. Baptiste[2] le très cher
N'a point vu ma courante, et je le vais chercher :
Nous avons pour les airs de grandes sympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.
(*Il s'en va, toujours en chantant.*)

SCÈNE VI. — ÉRASTE, *seul.*

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

1. Comme *baladin* signifiait alors danseur de théâtre, il est présumable que *maître baladin* répondait à ce que nous nommons *maître de ballets*. (Auger.)
2. Jean-Baptiste Lulli

SCÈNE VII. — ÉRASTE, LA MONTAGNE

LA MONTAGNE

Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité !
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE

Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

ÉRASTE

Hélas ! je te l'avoue, et déjà cet aspect
A toute ma colère imprime le respect.

SCÈNE VIII. — ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE

ORPHISE

Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse :
Seroit-ce ma présence, Éraste, qui vous blesse?
Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? et sur quels déplaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

ÉRASTE

Hélas ! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Passer...

ORPHISE, *riant.*

C'est de cela que votre âme est émue?

ÉRASTE

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

ORPHISE

Certes, il en faut rire, et confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire;

Un de ces importuns et sots officieux
Qui ne sauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussitôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein.
Et jusqu'à mon carosse il m'a prêté la main.
Je m'en suis promptement défaite de la sorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ÉRASTE

A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi?
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi?

ORPHISE

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, et ma sotte bonté...

ÉRASTE

Ah! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté!
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant;
J'aurai pour vous respect jusques au monument...
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre,
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas.
J'en mourrai; mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE

Quand de tels sentiments règneront dans votre âme,
Je saurai de ma part...

SCÈNE IX. — ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE

ALCANDRE

Marquis, un mot.
(*à Orphise.*)
Madame,
De grâce, pardonnez si je suis indiscret,
En osant, devant vous, lui parler en secret.
(*Orphise sort.*)

SCÈNE X. — ALCANDRE, ÉRASTE, LA MONTAGNE

ALCANDRE

Avec peine, marquis, je te fais la prière;

Mais un homme vient là de me rompre en visière,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure, de ma part, tu l'ailles appeler.
Tu sais qu'en pareil cas ce seroit avec joie
Que je te le rendrois en la même monnoie.

ÉRASTE, *après avoir été quelque temps sans parler.*

Je ne veux point ici faire le capitan;
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan :
J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras ne puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture :
Et notre roi n'est pas un monarque en peinture :
Il sait faire obéir les plus grands de l'État,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire :
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi :
Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.
Je te parle, vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre manière.
Adieu.

SCÈNE XI. — ÉRASTE, LA MONTAGNE

ÉRASTE

Cinquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE

Je ne sais.

ÉRASTE

Pour savoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette allée.

BALLET DU PREMIER ACTE

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de mail, en criant gare, l'obligent à se retirer; et comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait,

SECONDE ENTRÉE.

des curieux viennent, qui tournent autour de lui pour le connoître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE SECOND

SCÈNE I. — ÉRASTE, *seul.*

Mes fâcheux à la fin se sont-ils écartés?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, et les trouve; et, pour second martyre,
Je ne saurois trouver celle que je désire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent!
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCÈNE II. — ALCIPPE, ÉRASTE

ALCIPPE

Bonjour.

ÉRASTE, *à part.*

Eh quoi! toujours ma flamme divertie[1]!

ALCIPPE

Console-moi, marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
A qui je donnerois quinze points et la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable :
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic :
Je donne, il en prend six, et demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trêfle (admire mon malheur!)
L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major;
Mais mon homme, avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux sur table étale une sixième.
J'en avois écarté la dame avec le roi;
Mais, lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.

1. *Divertir* pour *détourner;* du latin *divertere.* Vieux en ce sens.

Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne savoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble;
Mais il avoit quitté quatre trèfles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis vu capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
Morbleu ! fais-moi raison de ce coup effroyable !
A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable?

ÉRASTE

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort[1]

ALCIPPE

Parbleu, tu jugeras toi-même si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte.
Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,
Et voici...

ÉRASTE

J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la justice au transport qui t'agite.
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE

Qui, moi? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur;
Et c'est pour ma raison pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre !
(*Il s'en va, et rentre en disant.*)
Un six de cœur ! deux points !

ÉRASTE

En quel lieu sommes-nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE

ÉRASTE

Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !

LA MONTAGNE

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ÉRASTE

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin?

1. Ce vers, redit par tous les joueurs, est devenu proverbe.

LA MONTAGNE

Sans doute; et de l'objet qui fait votre destin
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous dire.

ÉRASTE

Et quoi? déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE

Souhaitez-vous de savoir ce que c'est?

ÉRASTE

Oui, dis vite.

LA MONTAGNE

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ÉRASTE

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE

Puisque vous désirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle;
Et si...

ÉRASTE

Peste soit fait de tes digressions!

LA MONTAGNE

Ah! il faut modérer un peu ses passions;
Et Sénèque...

ÉRASTE

Sénèque est un sot dans ta bouche.
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ÉRASTE

Laisse.

LA MONTAGNE

Cette beauté, de sa part, vous fait dire...

ÉRASTE

Quoi?

LA MONTAGNE

Devinez.

ÉRASTE

Sais-tu que je ne veux pas rire?

LA MONTAGNE

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales[1].

ÉRASTE

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir,
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.
(*La Montagne sort.*)
J'ai dessein de lui faire
Quelques vers sur un air où je la vois se plaire.
(*Il se promène en rêvant.*)

SCÈNE IV. — ORANTE, CLIMÈNE; ÉRASTE, *dans un coin du théâtre sans être aperçu.*

ORANTE

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE

Croyez-vous l'emporter par obstination?

ORANTE

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE

Je voudrois qu'on ouît les unes et les autres.

ORANTE, *apercevant Éraste.*

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant;
Il pourra nous juger sur notre différend.
Marquis, de grâce, un mot. Souffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.

ÉRASTE

C'est une question à vider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE

Non : vous nous dites là d'inutiles chansons.
Votre esprit fait du bruit, et nous vous connoissons

1. Animal, substantif, n'a point de féminin; il s'emploie au masculin pour les deux sexes.

Nous savons que chacun vous donne à juste titre...

ÉRASTE

Eh ! de grâce...

ORANTE

En un mot, vous serez notre arbitre,
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous donner.

CLIMÈNE, *à Orante.*

Vous retenez ici qui vous doit condamner;
Car enfin s'il est vrai ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ÉRASTE, *à part.*

Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

ORANTE, *à Climène.*

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.
(*A Éraste.*)
Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMÈNE

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMÈNE

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMÈNE

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour.
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE

Oui, mais on voit l'ardeur dont une âme est saisie
Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMÈNE

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous.
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE

Fi ! ne me parlez point, pour être amants, Climène,

De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux :
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence;
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement;
Enfin qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne vous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amants que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMÈNE

Fi ! ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
De ces tièdes galants, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent, chaque jour,
Sur trop de confiance endormir leur amour;
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux :
C'est aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,
Et, par de prompts transports, donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de son inquiétude;
Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis, à nos genoux,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
Est un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourroit donner contentement;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,

Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMÈNE

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sais certaines gens fort commodes pour vous :
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE

Enfin, pour votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

(*Orphise paroît dans le fond du théâtre, et voit Éraste entre Orante et Climène.*)

ÉRASTE

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je veux vous satisfaire;
Et, pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE

L'arrêt est plein d'esprit; mais...

ÉRASTE

Suffit. J'en suis quitte.
Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V. — ORPHISE, ÉRASTE

ÉRASTE, *apercevant Orphise, et allant au-devant d'elle.*

Que vous tardez, madame, et que j'éprouve bien...

ORPHISE

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'être trop tard venue,
(*Montrant Orante et Climène qui viennent de sortir.*)
Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir?
Ah! de grâce, attendez...

ORPHISE

Laissez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCÈNE VI. — ÉRASTE, *seul.*

Ciel! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux!

Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence,

SCÈNE VII[1]. — DORANTE, ÉRASTE

DORANTE

Ah ! marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE, *le retenant.*

Parbleu ! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disoit cerf dix-cors[2];
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avions, comme il faut, séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son père,
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet[3] qui mal à propos sonne,
De ces gens qui, suivis de dix hourets[4] galeux,

1. En sortant de la première représentation des *Fâcheux*, Louis XIV dit à Molière, en lui montrant M. de Soyecourt : « Voilà un grand original que vous n'avez pas encore copié ». Molière fit aussitôt la scène suivante qui fut jouée six jours après à Fontainebleau. (Ménage.) — On dit que Molière, qui ignorait les termes de la chasse, s'en fit instruire par M. de Soyecourt lui-même.

2. *Un cerf dix-cors* est un cerf de sept ans. (*Dict. des chasses.*)

3. *Huchet*, petit cor qui sert aux chasseurs pour rappeler les chiens. (*Idem.*)

4. *Houret*, mauvais chien de chasse. (*Idem.*)

Disent : Ma meute, et font les chasseurs merveilleux !
Sa demande reçue, et ses vertus prisées,
Nous avons été tous frapper à nos brisées[1]
A trois longueurs de trait[2], tayaut ! voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens[3]. J'appuie, et sonne fort.
Mon cerf débuche[4], et passe une assez longue plaine,
Et mes chiens après lui; mais si bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu?

ÉRASTE

Non, je pense.

DORANTE

Comment ! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau[5].
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudroit me tromper, lui qui me considère :
Aussi je m'en contente; et jamais en effet
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait :
Une tête de barbe, avec l'étoile nette;
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre, court-jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité;
Des pieds, morbleu ! des pieds ! le rein double : à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire;
Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,
Petit-Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour[6] d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie étoit pleine
De voir filer de loin les coupeurs[7] dans la plaine,

1. *Brisée*, endroit où le cerf est entré, et dont on a rompu des branches pour reconnaître la voie. *Frapper aux brisées*, c'est faire repartir la bête du lieu où elle est arrêtée. (*Dic. des chasses.*)

2. On nomme *trait* la laisse qui sert à conduire les chiens à la chasse. (*Idem.*)

3. *Le cerf donné aux chiens*, c'est-à-dire les chiens mis sur la voie. Phrase faite, et que Molière n'a pas cru devoir changer pour éviter l'hiatus.

4. *Débucher*, sortir du bois. (*Dict. des chasses.*)

5. Marchand de chevaux, célèbre à la cour. (Note de Molière.)

6. Pour : *en retour*.

7. Un chien *coupe* quand il quitte la voie de la bête, et prend les devants pour avoir l'avantage sur elle. (*Dict. des chasses.*)

Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,
A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar[1].
Une heure là dedans notre cerf se fait battre;
J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre
Enfin, jamais chasseur ne se vit plus joyeux
Je le relance seul; et tout alloit des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre,
Une part de mes chiens se sépare de l'autre;
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer;
Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie;
Il empaume la voie; et moi, je sonne et crie :
A Finaut! à Finaut! J'en revois[2] à plaisir
Sur une taupinière, et ressonne à loisir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour disgrâce,
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix : Tayaut! tayaut! tayaut!
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore;
J'y pousse, et j'en revois[1] dans le chemin encore :
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change et sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf et de ses connoissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute; et, par ce différend,
Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage;
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui plioit des gaulis[3] aussi gros que les bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu,
Ils le relancent; mais ce coup est-il prévu?
A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme :
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté
Lui donne justement au milieu de la tête,

1. Piqueur renommé. (Note de Molière.)
2. *Revoir* retrouver la trace de la bête. (*Dict. des chasses.*)
3. *Gaulis*, branches qui embarrassent le chasseur lorsqu'il pénètre dans le taillis. (*Idem.*)

Et de fort loin me crie : Ah ! j'ai mis bas la bête !
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre un cerf? Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE

Tu ne pouvois mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard,

ÉRASTE, *seul.*

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience,
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

BALLET DU SECOND ACTE

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de boule l'arrêtent pour mesurer un coup dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

SECONDE ENTRÉE.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui sont chassés ensuite

TROISIÈME ENTRÉE.

par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres, qui sont aussi chassés à leur tour

QUATRIÈME ENTRÉE.

par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — ÉRASTE, LA MONTAGNE

ÉRASTE

Il est vrai, d'un côté mes soins ont réussi :
Cet adorable objet enfin s'est adouci;
Mais d'un autre on m'accable, et les astres sévères

Ont contre mon amour redoublé leurs colères[1].
Oui, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose au plus doux de mes vœux,
A son aimable nièce a défendu ma vue,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
Orphise toutefois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime surtout les secrètes faveurs :
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.
Je vais au rendez-vous; c'en est l'heure à peu près :
Puis, je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE

Suivrai-je vos pas?

ÉRASTE

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE

Mais.

ÉRASTE

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE

Je dois suivre vos lois :
Mais au moins si de loin...

ÉRASTE

Te tairas-tu, vingt fois?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode?

SCÈNE II. — CARITIDÈS, ÉRASTE

CARITIDÈS

Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir :
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir;
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :
Au moins messieurs vos gens me l'assurent ainsi;
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore;

1. Ce mot prenait alors le pluriel, même en prose.

Car, deux moments plus tard, je vous manquois encore.

ÉRASTE

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi?

CARITIDÈS

Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous doi;
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire.
Si...

ÉRASTE

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDÈS

Comme le rang, l'esprit, la générosité,
Que chacun vante en vous...

ÉRASTE

Oui, je suis fort vanté.
Passons, monsieur.

CARITIDÈS

Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même;
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée, avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE

Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDÈS

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus;
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en *us*.
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine;
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine,
Et, pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.

ÉRASTE

Monsieur Caritidès, soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDÈS

C'est un placet, monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE

Eh ! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS

Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême;
Mais, par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons, et l'espoir où je fonde
Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

ÉRASTE

Eh bien, vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS

Ah ! monsieur, les huissiers sont de terribles gens.
Ils traitent les savants de faquins à nasardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine
Qu'auprès de notre roi vous serez mon Mécène,
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE

Eh bien, donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDÈS

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE

Non.

CARITIDÈS

C'est pour être instruit, monsieur, je vous conjure.

« PLACET AU ROI

« Sire,

« Votre très humble, très obéissant, très fidèle, très savant « sujet et serviteur, Caritidès, François de nation, Grec de « profession, ayant considéré les grands et notables abus qui « se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, « boutiques, cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre « bonne ville de Paris; en ce que certains ignorants, composi- « teurs desdites inscriptions, renversent par une barbare, « pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens « et de raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, « énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de « la république des lettres, et de la nation françoise, qui se « décrie et déshonore, par lesdits abus et fautes grossières,

« envers les étrangers, et notamment envers les Allemands « curieux lecteurs et inspectateurs desdites inscriptions... »

ÉRASTE

Ce placet est fort long, et pourroit bien fâcher...

CARITIDÈS

Ah ! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher
(Il continue.)

« Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer, pour le « bien de son État et la gloire de son empire, une charge de « contrôleur, intendant, correcteur, réviseur et restaurateur « général desdites inscriptions ; et d'icelle honorer le suppliant, « tant en considération de son rare et éminent savoir, que des « grands et signalés services qu'il a rendus à l'État et à VOTRE « MAJESTÉ, en faisant l'anagramme de VOTRE DITE MAJESTÉ, « en françois, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe.

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite :
Il sera vu du roi ; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS

Hélas ! monsieur, c'est tout que montrer mon placet,
Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait ;
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom
J'en veux faire un poème en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers, et dans chaque hémistiche.

ÉRASTE

Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.
(Seul.)
Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.
J'aurois, dans d'autres temps, bien ri de sa sottise.

SCÈNE III. — ORMIN, ÉRASTE

ORMIN

Bien qu'une grande affaire en ces lieux me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ÉRASTE

Fort bien. Mais dépêchons ; car je veux m'en aller.

ORMIN

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte

Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail[1], à Luxembourg[2], et dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ses rêveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savantas qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE, *bas, à part.*

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et vous viennent toujours promettre tant de bien.
(*Haut.*)
Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre?

ORMIN

La plaisante pensée, hélas ! où vous voilà !
Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là !
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au roi,
Et que tout cacheté je conserve sur moi :
Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
Dont les surintendants ont les oreilles pleines;
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au roi quatre cents de bon compte,
Avec facilité, sans risque ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon :
Enfin, c'est un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faisable.
Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé...

ÉRASTE

Soit; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN

Si vous me promettiez de gardez le silence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

1. Le Mail était l'Arsenal.
2. La promenade du Luxembourg était alors le rendez-vous de l'élite de la bonne compagnie.

ÉRASTE

Non, non. je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN

Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,
Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'apprendre
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

(*Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Éraste.*)

Cet avis merveilleux, dont je suis l'inventeur.
Est que.

ÉRASTE

D'un peu plus loin, et pour cause, monsieur.

ORMIN

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mer le roi tous les ans tire;
Or l'avis dont encor nul ne s'est avisé
Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.
Ce seroit pour monter à des sommes très hautes.
Et si...

ÉRASTE

L'avis est bon, et plaira fort au roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN

Au moins, appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE

Oui, oui.

ORMIN

Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur...

ÉRASTE, *donnant de l'argent à Ormin.*

Oui, volontiers.

(*Seul.*)

Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pense me voir quitte!
Voyez quel contre-temps prend ici leur visite!
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCÈNE IV. — FILINTE, ÉRASTE

FILINTE

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ÉRASTE

Quoi?

FILINTE

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE

A moi?

FILINTE

Que te sert-il de le dissimuler?
Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler,
Et, comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ÉRASTE

Je te suis obligé; mais crois que tu me fais...

FILINTE

Tu ne l'avoueras pas, mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ÉRASTE, *à part.*

Ah! j'enrage!

FILINTE

A quoi bon de te cacher de moi?

ÉRASTE

Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE

En vain tu t'en défends.

ÉRASTE

Que le ciel me foudroie.
Si d'aucun démêlé...

FILINTE

Tu penses qu'on te croie?

ÉRASTE

Eh, mon Dieu! je te dis et ne déguise point
Que...

FILINTE

Ne me crois pas dupe et crédule à ce point.

ÉRASTE

Veux-tu m'obliger?

FILINTE

Non.

ÉRASTE

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE

Point d'affaire, marquis.

ÉRASTE

Une galanterie
En certain lieu ce soir...

FILINTE

Je ne te quitte pas.
En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas,

ÉRASTE

Parbleu ! puisque tu veux que j'aie une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle :
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE

C'est fort mal d'un ami recevoir le service;
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu. Videz sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.
(*Seul.*)
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V. — DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIÈRE ET SES COMPAGNONS.

DAMIS, *à part.*

Quoi ! malgré moi le traître espère l'obtenir.
Ah mon juste courroux le saura prévenir.

ÉRASTE, *à part.*

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ! toujours quelque osbtacle aux feux qu'elle autorise.

DAMIS, *à l'Épine.*

Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Éraste sans témoins.

LA RIVIÈRE, *à ses compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître?
Approchons doucement, sans nous faire connoître.

DAMIS, *à l'Épine.*
Mais, avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pous les mettre en embûche[1] aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Éraste on soit prêt à venger
Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE, *attaquant Damis avec ses compagnons.*
Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître ! tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE
Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.
(*A Damis.*)
Je suis à vous, monsieur.
(*Il met l'épée à la main contre la Rivière et ses compagnons, qu'il met en fuite.*)

DAMIS
O ciel ! par quel secours
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ÉRASTE, *revenant.*
Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS
Ciel ! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?
Est-ce la main d'Éraste?...

ÉRASTE
Oui, oui, monsieur, c'est moi.
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine !

DAMIS
Quoi ! celui dont j'avois résolu le trépas
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras?
Ah ! c'en est trop, mon cœur est contraint de se rendre;
Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité

1. *Embûche* pour *embuscade.*

Doit étouffer en moi toute animosité.
Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
Ma haine trop longtemps vous a fait injustice;
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux

SCÈNE VI. — ORPHISE, DAMIS, ÉRASTE

ORPHISE, *sortant de chez elle avec un flambeau.*

Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable...

DAMIS

Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable,
Puisque après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,
C'est elle qui vous donne Éraste pour époux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ÉRASTE

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille

DAMIS

Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir!
(*On frappe à la porte de Damis.*)
Qui frappe là si fort?

SCÈNE VII. — DAMIS, ORPHISE, ÉRASTE, L'ÉPINE

L'ÉPINE

Monsieur, ce sont des masques,
Qui portent des crincrins et des tambours de basques.
(*Les masques entrent, qui occupent toute la place.*)

ÉRASTE

Quoi! toujours des fâcheux! Holà Suisses, ici;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici[1].

---

1. Cette pièce fut conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours, à l'occasion d'une fête donnée à Vaux, par Fouquet, le 17 août 1661.

BALLET DU TROISIÈME ACTE

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des Suisses, avec des hallebardes, chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise

DERNIÈRE ENTRÉE.

quatre bergers et une bergère, qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont vue, ferme le divertissement d'assez bonne grâce.



L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

A MADAME[1]

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre, et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur, qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, sur ce titre de l'*École des Femmes*, et l'offre qu'il vous en feroit. Mais, pour moi, MADAME, je vous avoue mon foible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, MADAME, ne saute que trop aux yeux; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, MADAME, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces, et de l'esprit, et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue et d'un mérite trop élevé, pour les vouloir renfermer dans une épître et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier sim-

1. Henriette d'Angleterre, première femme de MONSIEUR, frère de Louis XIV, petite-fille de Henri IV dont l'oraison funèbre a été prononcée par Bossuet. Elle mourut à Saint-Cloud le 30 juin 1670, à l'âge de vingt-six ans.

plement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

De Votre Altesse Royale,

Madame,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-obligé serviteur,

Molière.

PRÉFACE

Bien des gens ont frondé d'abord cette comédie; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs et rende raison de mon ouvrage; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie[1], me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir, et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à la vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la *Critique*, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste soit de même.

1. La *Critique de l'École des Femmes*, jouée le 1er juin 1663.

PERSONNAGES

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE.
AGNÈS, jeune fille innocente élevée par Arnolphe.
HORACE, amant d'Agnès.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.

La scène est dans une place de ville.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — CHRYSALDE, ARNOLPHE

CHRYSALDE

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE

Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur.
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE

Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infaillible apanage.

CHRYSALDE

Ce sont coups de hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais, quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin, vous savez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes...

ARNOLPHE

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces?
L'un amasse du bien dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard;
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas :
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu :
Enfin, ce sont partout des sujets de satire,
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots...

CHRYSALDE

Oui; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde, et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent;
Mais, quoique l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste; et bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il seroit arrivé quelque disgrâce humaine,

Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main;
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compère, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit, pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et...

ARNOLPHE

Mon Dieu ! notre ami, ne vous tourmentez point :
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes.
Et comme on est dupé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle;
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de madame,
Je serois comme un saint que pas un ne réclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés[1] peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime :
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,

1. Lumières, connaissances.

Et qu'on vienne à lui dire à son tour : Qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crème;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême :
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSALDE

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sotte
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSALDE

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE

L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir :
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
Prêchez, patrocinez[1] jusqu'à la Pentecôte;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE

Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode :
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance

1. *Patrociner*, est le mot latin *patrocinari*, francisé par Rabelais. Il signifie plaider.

N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique[1],
Je la fis élever selon ma politique;
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploieroit
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et, grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée, et comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz : Pourquoi cette narration?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
Ce soir je vous invite à souper avec elle;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSALDE

J'y consens.

ARNOLPHE

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSALDE

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourroit-on se le persuader?)
Elle étoit fort en peine, et me vint demander,

1. *Pratique* fréquentation, commerce.

Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisoient par l'oreille.

CHRYSALDE

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE

Bon !
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRYSALDE

Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARNOLPHE

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît[1].

CHRYSALDE

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
De la plupart des gens c'est la démangeaison;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre.
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout alentour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSALDE

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous...

CHRYSALDE

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche

1. Saint Arnolphe fut longtemps regardé comme le patron des maris trompés.

A ne plus vous nommer que monsieur de la Souche.

ARNOLPHE

Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSALDE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange, de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion!
(*Il frappe à sa porte.*)
Holà!

SCÈNE II. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE, *dans la maison.*

ALAIN

Qui heurte!

ARNOLPHE

Ouvrez.
(*A part.*)
On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN

Qui va là?

ARNOLPHE

Moi.

ALAIN

Georgette!

GEORGETTE

Eh bien?

ALAIN

Ouvre là-bas.

GEORGETTE

Vas-y, toi.

ALAIN

Vas-y, toi.

GEORGETTE

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE

Belle cérémonie
Pour me laisser dehors ! Holà ! ho ! je vous prie.

GEORGETTE

Qui frappe?

ARNOLPHE

Votre maître.

GEORGETTE

Alain !

ALAIN

Quoi?

GEORGETTE

C'est monsieur.
Ouvre vite.

ALAIN

Ouvre, toi.

GEORGETTE

Je souffle notre feu.

ALAIN

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE

Par quelle raison y venir, quand j'y cours?

ALAIN

Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant stratagème !

GEORGETTE

Ote-toi donc de là !

ALAIN

Non, ôte-toi toi-même.

GEORGETTE

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN

Ni toi non plus.

GEORGETTE

Ni toi.

ARNOLPHE

Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente !

ALAIN, *en entrant.*

Au moins c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, *en entrant.*

Je suis votre servante,
C'est moi.

ALAIN

Sans le respect de monsieur que voilà,
Je te...

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain.*

Peste !

ALAIN

Pardon.

ARNOLPHE

Voyez ce lourdaud-là !

ALAIN

Mais elle aussi, monsieur...

ARNOLPHE

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise.
Eh bien, Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN

Monsieur, nous nous...
(*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*)
Monsieur, nous nous por...
(*Arnolphe l'ôte encore.*)
Dieu merci,
Nous nous...

ARNOLPHE, *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN

Vous faites bien, j'ai tort.

ARNOLPHE, *à Alain..*

Faites descendre Agnès.

SCÈNE III. — ARNOLPHE, GEORGETTE

ARNOLPHE

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE

Triste? Non.

ARNOLPHE

Non?

GEORGETTE

Si fait.

ARNOLPHE

Pourquoi donc?...

GEORGETTE

Oui, je meure
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prit pour vous.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

La besogne à la main! c'est un bon témoignage.
Eh bien, Agnès, je suis de retour du voyage :
En êtes-vous bien aise?

AGNÈS

Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNÈS

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

AGNÈS

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE

Ah! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendroi tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, *seul.*

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui;
Et pourvu que l'honneur soit...

SCÈNE VI. — HORACE, ARNOLPHE

ARNOLPHE

Que vois-je? Est-ce... Oui.
Je me trompe... Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même.
Hor...

HORACE

Seigneur Ar...

ARNOLPHE

Horace.

HORACE

Arnolphe.

ARNOLPHE

Ah! joie extrême!
Et depuis quand ici?

HORACE

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE

Vraiment?

HORACE

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE

J'étois à la campagne.

HORACE

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE

Oh! comme les enfants croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE

Vous voyez.

ARNOLPHE

Mais, de grâce, Oronte votre père,

Mon bon et cher ami que j'estime et révère,
Que fait-il à présent? Est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il sait que je prends part :
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE

Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous,
Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE

Enrique?

ARNOLPHE

Non.

HORACE

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre,
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.
(*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*)

ARNOLPHE

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.
(*Après avoir lu la lettre.*)
Il faut pour des amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi;
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE

Il faut...

ARNOLPHE

Laissons ce style
Eh bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

ARNOLPHE

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter :
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde.
C'est un plaisir de prince, et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru[1] quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE, *à part.*

Bon ! voici de nouveau quelque conte gaillard;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE

Oh !

HORACE

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès;
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

1. *Féru*, du verbe *férir* frapper, *ferire*. On dit qu'un homme est *féru* d'une femme pour exprimer la passion qu'il a pour elle. (Ménage.)

ARNOLPHE

Et c'est...?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis :
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour, de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! je crève !

HORACE

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point?

ARNOLPHE, *à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE

Eh ! vous ne dites mot?

ARNOLPHE

Eh ! oui, je le connoi.

HORACE

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE

Eh...

HORACE

Qu'en dites-vous? Quoi !
Eh ! c'est-à-dire, oui? Jaloux à faire rire?
Sot? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir;
Et ce seroit péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux,

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal, qui frappe tant de têtes
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin! Seroit-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOPLHE

Non; c'est que je songeois...

HORACE

Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Ah! faut-il...

HORACE, *revenant.*

Derechef, veuillez être discret;
Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Que je sens dans mon âme...

HORACE, *revenant.*

Et surtout à mon père,
Qui s'en feroit peut-être un sujet de colère.

ARNOLPHE, *croyant qu'Horace revient encore.*

Oh!...

SCÈNE VII. — ARNOLPHE, *seul.*

Oh! que j'ai souffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même :
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais, ayant tant souffert, je devais me contraindre,
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons à le rejoindre; il n'est pas loin, je pense :
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

ACTE SECOND

SCÈNE I. — ARNOLPHE, *seul.*

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route :
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau.
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte
Éloignement fatal ! voyage malheureux !

(*Il frappe à sa porte.*)

SCÈNE II. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ALAIN

Ah ! monsieur, cette fois...

ARNOLPHE

Paix ! Venez çà tous deux.
Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE

Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi?
Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Eh ! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE, *à part.*

Ouf ! je ne puis parler, tant je suis prévenu;
Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre nu.
(*A Alain et à Georgette.*)
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite !

Qu'un homme soit venu...
(*A Alain qui veut s'enfuir.*)
Tu veux prendre la fuite !
Il faut que sur-le-champ...
(*A Georgette.*)
Si tu bouges... Je veux
Que vous me disiez...
(*A Alain.*)
Euh ! oui, je veux que tous deux...
(*Alain et Georgette se lèvent, et veulent encore s'enfuir.*)
Quiconque remuera, par la mort ! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme?
Eh ! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire?

ALAIN ET GEORGETTE

Ah ! Ah !

GEORGETTE, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut[1] !

ALAIN, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs !

ARNOLPHE, *à part.*

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine;
Il faut que je m'évente et que je me promène.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtroit pour cela? Ciel ! que mon cœur pâtit !
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment.
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
(*A Alain et à Georgette.*)
Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.
Arrêtez.
(*A part.*)
Sa surprise en deviendroit moins grande :
Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.
(*A Alain et à Georgette.*)
Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III. — ALAIN, GEORGETTE

GEORGETTE

Mon Dieu, qu'il est terrible !

1. *Faut*, de *faillir*.

Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN

Ce monsieur l'a fâché; je te le disois bien.

GEORGETTE

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher?

ALAIN

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE

Oui; mais pourquoi l'est-il? et pourquoi ce courroux?

ALAIN

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage
Que si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colère, et voudrois le charger?

GEORGETTE

Oui, je comprends cela.

ALAIN

C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme;
Et, quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE

Oui; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieux?

ALAIN

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE

Vois comme il est chagrin.

ALAIN

C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE, *à part.*

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

Venez, Agnès.
(*A Alain et à Georgette.*)
Rentrez.

SCÈNE VI. — ARNOLPHE, AGNÈS

ARNOLPHE

La promenade est belle.

AGNÈS

Fort belle.

ARNOLPHE

Le beau jour !

AGNÈS

Fort beau.

ARNOLPHE

Quelle nouvelle?

AGNÈS

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE

C'est dommage; mais quoi!
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS

Non.

ARNOLPHE

Vous ennuyoit-il?

AGNÈS

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médisance, et comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Étoit, en mon absence, à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues.
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement...

AGNÈS

Mon Dieu! ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE

Quoi! c'est la vérité qu'un homme...

AGNÈS

Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.
(*Haut.*)
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS

Oui; mais, quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi;

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS

Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et, toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE

Fort bien.

AGNÈS

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
« Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir !
« Il ne vous a pas fait une belle personne,
« Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
« Et vous devez savoir que vous avez blessé
« Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! suppôt de Satan ! exécrable damnée !

AGNÈS

Moi, j'ai blessé quelqu'un? fis-je tout étonnée.
« Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
« Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon. »
Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?

« Non, dit-elle; vos yeux ont fait ce coup fatal,
« Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal. »
Eh, mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde;
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde?
« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
« Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas,
« En un mot, il languit, le pauvre misérable;
« Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
« Que votre cruauté lui refuse un secours,
« C'est un homme à porter en terre dans deux jours. »
Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande?
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
« Que le bien de vous voir et vous entretenir;
« Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
« Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
Hélas ! volontiers, dis-je; et, puisqu'il est ainsi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit.
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS

Hélas ! si vous saviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous...

ARNOLPHE

Oui, mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNÈS

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal !
(*Haut.*)
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS

Oh ! tant ! il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?
(*La voyant interdite.*)
Ouf !

AGNÈS

Eh ! il m'a...

ARNOLPHE

Quoi?

AGNÈS

Pris...

ARNOLPHE

Euh?

AGNÈS

Le...

ARNOLPHE

Plaît-il?

AGNÈS

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si fait.

ARNOLPHE

Mon Dieu ! non.

AGNÈS

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE

Ma foi, soit.

AGNÈS

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNÈS

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS

Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE

Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède?

AGNÈS

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Grâce aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte :
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

Chut.
(*Haut.*)
De votre innocence, Agnès, c'est un effet;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS

Un péché, dites-vous? Et la raison, de grâce ?

ARNOLPHE

La raison? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS

Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela;
Et je ne savois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, et ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

AGNÈS

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi;
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS

Est-il possible?

ARNOLPHE

Oui.

AGNÈS

Que vous me ferez aise !

ARNOLPHE

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE

Rien de plus assuré.

AGNÈS

Que, si cela se fait, je vous caresserai !

ARNOLPHE

Eh ! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS

Nous serons mariés ?

ARNOLPHE

Oui.

AGNÈS

Mais quand ?

ARNOLPHE

Dès ce soir.

AGNÈS, *riant.*

Dès ce soir ?

ARNOLPHE

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?

AGNÈS

Oui,

ARNOLPHE

Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNÈS

Hélas ! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

ARNOLPHE

Avec qui ?

AGNÈS

Avec... Là...

ARNOLPHE

Là... Là n'est pas mon compte,
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt,
Et quant au monsieur là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce;
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement;
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnès? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS

Las! il est si bien fait! C'est...

ARNOLPHE

Ah! que de langage!

AGNÈS

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNÈS

Mais quoi! voulez-vous...

ARNOLPHE

C'est assez.
Je suis maître, je parle; allez, obéissez.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur;
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnès, avoit été surprise :
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.

Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous;
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
Un siège au frais ici.
(*A Georgette et à Alain.*)
Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien,
Cet autre monsieur-là nous en faisait accroire;
Mais...

ALAIN

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot; il nous a l'autre fois,
Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.

ARNOLPHE

Ayez donc pour souper tout ce que je désire;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCÈNE II. — ARNOLPHE, AGNÈS

ARNOLPHE, *assis.*

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage :
Levez un peu la tête, et tournez le visage :
(*Mettant le doigt sur son front.*)
Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,

Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyoit tous ces engagements,
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il veut vous faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise,
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connoître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité.
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,

C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne,
Que cet honneur est tendre et se blesse de peu,
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont point des chansons;
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette;
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon;
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont veuille vous garder la céleste bonté!
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant;
Et voici dans ma poche un écrit important,
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur : mais c'est quelque bonne âme;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.
Tenez.
(*Il se lève.*)
Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER

PREMIÈRE MAXIME

« Celle qu'un lien honnête
« Fait entrer au lit d'autrui,
« Doit se mettre dans la tête,
« Malgré le train d'aujourd'hui,
« Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE

Je vous expliquerai ce que cela veut dire;
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

DEUXIÈME MAXIME

« Elle ne se doit parer

« Qu'autant que peut désirer
« Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
« Et pour rien doit être compté
« Que les autres la trouvent laide.

TROISIÈME MAXIME

« Loin ces études d'œillades,
« Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
« Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
« A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles;
« Et les soins de paroître belles
« Se prennent peu pour les maris.

QUATRIÈME MAXIME

« Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
« Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
« Car, pour bien plaire à son époux,
« Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIÈME MAXIME

« Hors ceux dont au mari la visite se rend,
« La bonne règle défend
« De recevoir aucune âme :
« Ceux qui de galante humeur
« N'ont affaire qu'à madame
« N'accommodent pas monsieur.

SIXIÈME MAXIME

« Il faut des présents des hommes
« Qu'elle se défende bien;
« Car, dans le siècle où nous sommes,
« On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME

« Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
« Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :
« Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
« Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME

« Ces sociétés déréglées,
« Qu'on nomme belles assemblées,
« Des femmes tous les jours corrompent les esprits.
« En bonne politique on les doit interdire;
« Car c'est là que l'on conspire
« Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME

« Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
« Doit se défendre de jouer,
« Comme d'une chose funeste;
« Car le jeu, fort décevant,
« Pousse une femme souvent
« A jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME

« Des promenades du temps,
« Ou repas qu'on donne aux champs,
« Il ne faut point qu'elle essaye;
« Selon les prudents cerveaux,
« Le mari, dans ces cadeaux,
« Est toujours celui qui paye.

ONZIÈME MAXIME...

ARNOLPHE

Vous achèverez seule; et, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire et ne tarderai guère;
Rentrez, et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III. — ARNOLPHE, *seul.*

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est.
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pèche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile;
Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête,
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir[1],
Et nos enseignements ne font là que blanchir;
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,

1. *Gauchir*, au propre, aller à gauche; au figuré, s'écarter, se départir.

A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut :
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune,
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se perdroient plutôt que de ne causer pas.
Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées !
Et que... Mais voici... Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV. — HORACE, ARNOLPHE

HORACE

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE

Eh, mon Dieu ! n'entrons point dans ce vain compliment :
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies;
Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est un maudit usage, et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Mettons donc sans façon[1].

(*Il se couvre.*)

Eh bien, vos amourettes?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étois tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

HORACE

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,

1. Pour inviter quelqu'un à mettre son chapeau sur la tête, on lui disait simplement *mettez*, ou bien *mettez dessus* comme on dit aujourd'hui *couvrez-vous*.

Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE

Oh ! oh ! comment cela?

HORACE

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE

Quel malheur !

HORACE

Et de plus, à mon très grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE

Je ne sais; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un « Retirez-vous, vous nous importunez »,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE

La porte au nez !

HORACE

Au nez.

ARNOLPHE

La chose est un peu forte.

HORACE

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est : « Vous n'entrerez point; monsieur l'a défendu ».

ARNOLPHE

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître.
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE

Comment ! d'un grès?

HORACE

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE

Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE

Cela vous est facile; et la fille, après tout,
Vous aime?

HORACE

Assurément.

ARNOLPHE

Vous en viendrez à bout.

HORACE

Je l'espère.

ARNOLPHE

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'Amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement

Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
« Retirez-vous, mon âme aux visites renonce;
« Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse »,
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonnez
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'Amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOPLHE

Oui, fort plaisant.

HORACE

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit d'un air forcé.*)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulois entrer par escalade;
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on sauroit dire :
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingénuité,
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert;
Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE, *lit.*

« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y « prendrai. J'ai des pensées que je désirerois que vous sussiez; « mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me « défie de mes paroles. Comme je commence à connoître « qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de « mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus « que je ne devrois. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez « fait, mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me « fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde « à me passer de vous, et que je serois bien aise d'être à vous. « Peut-être qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin je ne puis « m'empêcher de le dire, et je voudrois que cela se pût faire « sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes « hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, « et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser; « mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela « de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne sau- « rois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franche- « ment ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, « vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trom- « piez; et je pense que j'en mourrois de déplaisir. »

ARNOLPHE, *à part.*

Ho! chienne!

HORACE

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE

Moi? rien. C'est que je tousse.

HORACE

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir?

Et ce n'est pas sans doute un crime punissable,
De gâter méchamment ce fond d'âme admirable;
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE

Adieu.

HORACE

Comment! si vite!

ARNOLPHE

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès?
J'en use sans scrupule, et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille[1].
Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE

Non vraiment; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, *seul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente un esprit si présent!
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.

1. *A la pareille*, c'est-à-dire d'une façon pareille, à charge de revanche.

Enfin, me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé?
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse;
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cette amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah ! je crève, j'enrage.
Et je souffletterois mille fois mon visage !
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir,
Ciel ! faites que mon front soit exempt de disgrâce;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens !

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — ARNOLPHE, *seul.*

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue !
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillants transports dont s'enflammoit mon cœur

Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contre elle;
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants;
Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.
Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance;
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !
Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot, mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II. — UN NOTAIRE, ARNOLPHE

LE NOTAIRE

Ah ! le voilà ! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, *se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire.*

Comment faire?

LE NOTAIRE

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises

LE NOTAIRE

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE

Eh bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si...
(*Il aperçoit le notaire.*)

LE NOTAIRE

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE

Hé?

LE NOTAIRE

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger;
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle[1],
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coutumier, selon les différents vouloirs;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? personne, je présume.

1. Le douaire préfix était celui qu'on avait réglé d'avance par une convention. L[e] douaire coutumier était celui qui était déterminé par la coutume, à défaut de conven[-]tion.

Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour...

ARNOLPHE

Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE

Oui, je vous ai mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE, *seul.*

Je pense qu'il en tient; et je crois penser bien.

SCÈNE III. — LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE

LE NOTAIRE, *allant au-devant d'Alain et de Georgette.*

M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN

Oui.

LE NOTAIRE

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître,
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ALAIN

Monsieur...

ARNOLPHE

Approchez-vous; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis; et j'en sais des nouvelles.

ALAIN

Le notaire...

ARNOLPHE

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourroit-ce être
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître!
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN

Oh! vraiment...

GEORGETTE

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE

S'il venoit doucement: Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur!

ALAIN

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE, *à Georgette.*

Bon. Georgette, ma mignonne,
Tu me parois si douce et si bonne personne...

GEORGETTE

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE

ARNOLPHE, *à Alain.*

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu?

ALAIN

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE, *à Georgette.*

Fort bien. Ma mort est sûre
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE

Fort bien.

(*A Alain.*)
Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire :
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
(*Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.*)
Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE, *le poussant.*

A d'autres!

ARNOLPHE

Bon cela.

ALAIN, *le poussant.*

Hors d'ici!

ARNOLPHE

Bon.

GEORGETTE, *le poussant.*

Mais tôt!

ARNOLPHE

Bon. Holà! c'est assez.

GEORGETTE

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE

Oui, fort bien, hors l'argent, qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE

Non, vous dis-je; rentrez, puisque je le désire;
Je vous laisse l'argent. Allez; je vous rejoins.

Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, *seul.*

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI. — HORACE, ARNOLPHE

HORACE

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire[1],
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu[2]
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après cent tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais[3] déchargé sa colère,

1. Pour *embarras*, *danger*. Ne se dit plus en ce sens.
2. *Becque cornu*, de l'italien *becco cornuto*, littéralement *bouc cornu*.
3. *Mais* dans le sens de davantage, du latin *magis*.

Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage :
C'étoit trop hasarder; mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connoître;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami je veux bien vous l'apprendre.
L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre;
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE VII. — ARNOLPHE, *seul.*

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer !
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence !
Et je serai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé !
En sage philosophe on m'a vu vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents;
Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts;
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il étoit arrêté
Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières,
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
Pour me trouver après dans le même disgrâce !

Ah ! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti :
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste ;
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII. — CHRYSALDE, ARNOLPHE

CHRYSALDE

Eh bien, souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE

De grâce, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE

Oh ! oh ! si brusquement ! Quels chagrins sont les vôtres?
Seroit-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSALDE

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache ;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,

On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose :
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talents,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galants,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête,
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE

Après ce beau discours, toute la confrérie

Doit un remerciement à votre seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE

Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme;
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et, d'une âme réduite,
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE

C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE

Vous pensez vous moquer; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses[1].

ARNOLPHE

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et, plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE

Mon Dieu ! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

1. Arnolphe en a une peur ridicule; mais Chrysalde s'y montre aussi par trop indifférent; il combat un excès par un autre. (Auger.)

ARNOLPHE

Moi, je serois cocu?

CHRYSALDE

Vous voilà bien malade!
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens et de maison.
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune;
Brisons là, s'il vous plaît.

CRHYSALDE

Vous êtes en courroux!
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.
(*Il court heurter à sa porte.*)

SCÈNE IX, — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit)
Veut comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu! tout est à nous.
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE

La mienne, quoique aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE

Rentrez donc; et surtout gardez de babiller,
(*Seul.*)
Voilà pour le prochain une leçon utile,
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

Traîtres! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN

Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE

De cette excuse en vain vous voulez vous armer;
L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît choir la tempête.
Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.
(*Seul.*)
Le jour s'en va paroître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! que deviendrai-je? et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire ?

SCÈNE II. — HORACE, ARNOLPHE

HORACE, *à part.*

Il faut que j'aille un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Eût-on jamais prévu...
(*Heurté par Horace, qu'il ne reconnoît pas.*)
Qui va là, s'il vous plaît?

HORACE

C'est vous, seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE

Oui. Mais vous?

HORACE

C'est Horace.
Je m'en allois chez vous vous prier d'une grâce.
Vous sortez bon matin !

ARNOLPHE

Quelle confusion !
Est-ce un enchantement? est-ce une illusion?

HORACE

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine;
Et je bénis du ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit su donner;
Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas,
Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,
Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups;
Et, comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
J'entendois tout leur bruit dans le profond silence :
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et, sans lumière aucune, en querellant le sort.
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.

Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi;
Et, comme je songeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue
Avec empressement est devers moi venue.
Car les discours qu'entre eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille étoient d'abord venus;
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée;
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je enfin? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée,
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée :
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père;
Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
Et, comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE

Très volontiers, vous dis-je; et je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés;
Mais vous êtes du monde, et, dans votre sagesse,
Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE, *seul.*

Ah! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice!
(*Il s'enveloppe le nez de son manteau.*)

SCÈNE III. — AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE

HORACE, *à Agnès.*

Ne soyez point en peine où je vais vous mener;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce seroit tout détruire :
Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.
(*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnoisse.*)

AGNÈS, *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE

Hors de votre présence on me voit triste aussi.

AGNÈS

Hélas ! s'il étoit vrai, vous resteriez ici.

HORACE

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême?

AGNÈS

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.
(*Arnolphe la tire.*)
Ah ! l'on me tire trop.

HORACE

C'est qu'il est dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux,
Et ce parfait ami de qui la main vous presse
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS

Mais suivre un inconnu que...

HORACE

N'appréhendez rien :
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÈS

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...
(*A Arnolphe, qui la tire encore.*)
Attendez.

HORACE

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS

Quand vous verrai-je donc?

HORACE

Bientôt, assurément.

AGNÈS

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE, *en s'en allant.*

Grâce au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence;
Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, AGNÈS

ARNOLPHE, *caché dans son manteau, et déguisant sa voix.*
Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
(*Se faisant connoître.*)
Me connoissez-vous?

AGNÈS

Hai!

ARNOLPHE

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
(*Agnès regarde si elle ne verra point Horace.*)
N'appelez point des yeux le galant à votre aide :
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah! ah! si jeune encor, vous jouez de ces tours!
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!
Tudieu! comme avec lui votre langue cajole
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il le sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!

AGNÈS

Pourquoi me criez-vous[1]?

ARNOLPHE

J'ai grand tort en effet!

AGNÈS

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE

Suivre un galant n'est pas une action infâme?

1. *Crier quelqu'un* dans le sens de *gronder* ne se dit plus.

AGNÈS

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché !

ARNOLPHE

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre :
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS

Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE

Ah ! c'est que vous l'aimez, traîtresse !

AGNÈS

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE

Et vous avez le front de le dire à moi-même !

AGNÈS

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS

Hélas !
Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause,
Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE

Mais il falloit chasser cet amoureux désir.

AGNÈS

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE

Et ne savez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNÈS

Moi? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui !
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNÈS

Vous?

ARNOLPHE

Oui.

AGNÈS

Hélas! non.

ARNOLPHE

Comment, non!

AGNÈS

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

AGNÈS

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer :
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE, *à part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!
Peste! une précieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.
(*A Agnès.*)
Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double[1].

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
(*Haut.*)
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

1. Pièce de monnaie qui valait deux deniers.

AGNÈS

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS

Vous avez là dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête?
Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNÈS

Sans doute.
C'est de lui que je sais ce que je puis savoir
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOPLHE

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNÈS

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE, *à part.*

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle : et, malgré tout cela.
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là,
(*A Agnès.*)
Eh bien, faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse;
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire :
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE

Mon pauvre petit cœur, tu le peux si tu veux.
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai;
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.
(*Bas, à part.*)
Jusqu'où la passion peut-elle faire aller?
(*Haut.*)
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler :
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux;
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE

Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux !
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile;
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout,
Mais un cul de couvent me vengera de tout[1].

SCÈNE V. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN

ALAIN

Je ne sais ce que c'est, monsieur; mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

1. Comme *cul de basse-fosse cul-de-sac*, c'est-à-dire sac, fosse, et couvent sans issue par l'extrémité opposée à l'entrée. (F. Génin.)

ARNOLPHE

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
(*A part.*)
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
Trouver une voiture.
(*A Alain.*)
Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.
(*Seul.*)
Peut-être que son âme, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI. — ARNOLPHE, HORACE

HORACE

Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais[1];
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près :
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir :
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement, qui le pourroit aigrir;
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

1. C'est-à-dire a profité de la fraicheur de la nuit. (Aimé Martin.)

ARNOLPHE

Oui-da.

HORACE

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE

Je n'y manquerai pas.

HORACE

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE

Fort bien.

HORACE

Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah ! je le vois venir !
Écoutez les raisons que je vous puis fournir.

SCÈNE VII. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE

(*Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre, et parlent bas ensemble.*)

ENRIQUE, *à Chrysalde.*

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la Parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près; et, sans votre suffrage,
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSALDE

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, *à part, à Horace.*

Oui, je veux vous servir de la bonne façon.

HORACE, *à part, à Arnolphe.*

Gardez, encore un coup...

ARNOLPHE, *à Horace.*

N'ayez aucun soupçon.

(Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.)

ORONTE, *à Arnolphe.*

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse !

ARNOLPHE

Que je sens à vous voir une grande allégresse !

ORONTE

Je suis ici venu...

ARNOLPHE

Sans m'en faire récit,
Je sais ce qui vous mène.

ORONTE

On vous l'a déjà dit?

ARNOLPHE

Oui.

ORONTE

Tant mieux.

ARNOLPHE

Votre fils à cet hymen résiste,
Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste :
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,
Et de faire valoir l'autorité de père.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contre eux à leur être indulgents.

HORACE, *à part.*

Ah ! traître !

CHRYSALDE

Si son cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance.
Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE

Quoi ! se laissera-t-il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?
Il seroit beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui !

Non, non : c'est mon intime, et sa gloire est la mienne;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne.
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,
Et force de son fils tous les attachements.

ORONTE

C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,
C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYSALDE, *à Arnolphe.*

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRYSALDE

Ce nom l'aigrit;
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE

Il n'importe.

HORACE, *à part.*

Qu'entends-je?

ARNOLPHE, *se retournant vers Horace.*

Oui, c'est là le mystère;
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE, *à part.*

En quel trouble...

SCÈNE VIII. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE

GEORGETTE

Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE

Faites-la moi venir; aussi bien de ce pas.
Prétends-je l'emmener.

(*A Horace.*)

Ne vous en fâchez pas;

Un bonheur continu rendroit l'homme superbe;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE, *à part.*

Quels maux peuvent, ô ciel! égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis?

ARNOLPHE, *à Oronte.*

Pressez vite le jour de la cérémonie;
J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE

C'est bien là mon dessein.

SCÈNE IX. — AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRYSALDE, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE, *à Agnès*

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.
Adieu.
(*A Horace.*)
L'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS

Je veux rester ici.

ORONTE

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE

Oui. Mais pour le conclure.
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique?
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRYSALDE

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE

Quoi!

CHRYSALDE

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE

Et d'aller essuyer mille périls divers,
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSALDE

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE

Et, de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSALDE

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE

Et qu'elle l'avoit fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSALDE

Et lui, plein de transport, et l'allégresse en l'âme,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci[1].

CHRYSALDE, *à Arnolphe.*

Je devine à peu près quel est votre supplice;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler.*

Ouf!

SCÈNE X. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, AGNÈS, HORACE

ORONTE

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE

Ah! mon père,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre sagesse avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.
Ah! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSALDE

J'en ferois de bon cœur, mon frère, autant que vous;
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grâce au ciel, qui fait tout pour le mieux.

1. Voltaire qualifie avec raison ce dénouement de *postiche*. A quoi La Harpe, admettant la justesse de cette critique, répond : « Comme dans la comédie il ne s'agit ordinairement que d'un mariage en dernier résultat, divertissez pendant cinq actes et amenez le mariage comme il vous plaira le spectateur ne s'y rendra pas difficile ».



LA CRITIQUE
DE L'ÉCOLE DES FEMMES
COMÉDIE EN UN ACTE

1663

A LA REINE MÈRE[1]

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers Elle, sont des hommages, à dire vrai, dont Elle nous dispenseroit très volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier la *Critique de l'École des Femmes;* et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à VOTRE MAJESTÉ, sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en Elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allegresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOTRE MAJESTÉ; Elle, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements; qui, de ses hautes pensées et de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'espérance de cette gloire: j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde; et, quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant
et très obligé serviteur,

MOLIÈRE.

1. Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII, mère de Louis XIV, morte le 20 janvier 1666.

PERSONNAGES

URANIE,
ÉLISE.
CLIMÈNE.
LE MARQUIS.
DORANTE, ou LE CHEVALIER.
LYSIDAS, poète.
GALOPIN, laquais.

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranie.

SCÈNE I. — URANIE, ÉLISE

URANIE

Quoi ! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ÉLISE

Personne du monde.

URANIE

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE

Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

URANIE

L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉLISE

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE

Ah ! très humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE

Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE

La délicatesse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ÉLISE

Et la complaisance est trop générale de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE

Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.

ÉLISE

Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles ?

URANIE

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour[1].

ÉLISE

Tans pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle; et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE

Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables; et, si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

URANIE

Laissons cette matière, qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

1. Ce genre de plaisanterie amuse la cour.

ÉLISE

Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

SCÈNE II. — URANIE, ÉLISE, GALOPIN

GALOPIN

Voilà Climène, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE

Eh! mon Dieu, quelle visite!

ÉLISE

Vous vous plaigniez d'être seule; aussi le ciel vous en punit.

URANIE

Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE

Et qui est le sot qui l'a dit?

GLAOPIN

Moi, madame.

URANIE

Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN

Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

URANIE

Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ÉLISE

Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE

L'épithète est un peu forte.

ÉLISE

Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus,

si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification[1]?

URANIE

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ÉLISE

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ÉLISE

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire; qu'il devoit faire des impromptus sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

URANIE

Tais-toi, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin !

1. Avant la comédie des *Précieuses*, ce mot signifiait une *femme d'un genre distingué et de très-bonne compagnie*. Après cette comédie, ce mot changea de signification, et n'exprima plus qu'un ridicule. (La Harpe.)

URANIE

Veux-tu te taire ! La voici.

SCÈNE III. — CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN

URANIE

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE

Eh ! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège.

URANIE, *à Galopin.*

Un fauteuil promptement.

CLIMÈNE

Ah ! mon Dieu !

URANIE

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE

Je n'en puis plus !

URANIE

Qu'avez-vous?

CLIMÈNE

Le cœur me manque.

URANIE

Sont-ce vos vapeurs qui vous ont pris?

CLIMÈNE

Non.

URANIE

Voulez-vous que l'on vous délace?

CLIMÈNE

Mon Dieu, non. Ah !

URANIE

Quel est donc votre mal, et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE

Il y a plus de trois heures, et je l'ai apporté du Palais-Royal[1].

URANIE

Comment?

CLIMÈNE

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de l'*École des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

1. La troupe de Molière jouait alors sur le théâtre du Palais-Royal.

ÉLISE

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe !

URANIE

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE

Quoi ! vous l'avez vue?

URANIE

Oui; et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci; et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMÈNE

Ah ! mon Dieu, que dites-vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela Les *enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable; la *tarte à la crème* m'a affadi le cœur, et j'ai pensé vomir au *potage*.

ÉLISE

Mon Dieu, que tout cela est dit élégamment ! J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE

Ah ! vous me faites pitié, de parler ainsi; et je ne saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient

sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tout moment l'imagination?

ÉLISE

Les jolies façons de parler que voilà? Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMÈNE

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE

Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE

Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE

Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE

C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE

Ah!

CLIMÈNE

Hai, hai, hai.

URANIE

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE

Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE

Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE

Et que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE

Ah !

URANIE

De grâce?

CLIMÈNE

Fi !

URANIE

Mais encore.

CLIMÈNE

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE

Tant pis pour vous.

URANIE

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il n'y faut pas voir.

CLIMÈNE

L'honnêteté d'une femme...

URANIE

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE

Enfin, il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE

Ah ! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE

Quoi ! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons ?

URANIE

Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête ; et, si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE

Ah ! ruban tant qu'il vous plaira ; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement ; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉLISE

Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE

Comment dites-vous ce mot-là, madame ?

CLIMÈNE

Obscénité, madame.

ÉLISE

Ah ! mon Dieu ! obscénité. Je ne sais pas ce que ce mot veut dire ; mais je le trouve le plus joli du monde[1].

CLIMÈNE

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE

Eh ! mon Dieu, c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

1. Ce passage prouve que le mot *obscénité*, très usité aujourd'hui, était alors nouveau et même réprouvé par le bon usage.

ÉLISE

Ah ! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à madame ! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites ! Serois-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée ?

CLIMÈNE

Non, non, Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE

Ah ! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche !

CLIMÈNE

Hélas ! je parle sans affectation.

ÉLISE

On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles ; et je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE

Vous vous moquez de moi, madame.

ÉLISE

Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit se moquer de vous ?

CLIMÈNE

Je ne suis pas un bon modèle, madame.

ÉLISE

Oh ! que si, madame !

CLIMÈNE

Vous me flattez, madame.

ÉLISE

Point du tout, madame.

CLIMÈNE

Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

ÉLISE

Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame.

CLIMÈNE

Ah ! mon Dieu ! brisons là, de grâce. Vous me jetteriez dans

une confusion épouvantable. (*A Uranie.*) Enfin, nous voilà deux contre vous; et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCÈNE IV. — LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN

GALOPIN, *à la porte de la chambre.*

Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

LE MARQUIS

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS

Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS

La voilà dans sa chambre.

GALOPIN

Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.

URANIE

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS

C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

GALOPIN

Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE

Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE

Voyez cet insolent! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS

Je l'ai bien vu, madame; et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE, *à Galopin.*

Un siège donc, impertinent.

GALOPIN

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE

Approchez-le. (*Galopin pousse le siège rudement, et sort.*)

SCÈNE V. — LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE

LE MARQUIS

Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS

C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine. (*Il rit.*) Hai, hai, hai, hai.

ÉLISE

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS

Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE

Sur la comédie de l'*École des Femmes.*

LE MARQUIS

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE

Eh bien, monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS

Tout à fait impertinente.

CLIMÈNE

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte

et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

ÉLISE

Il est vrai que cela crie vengeance contre l'*École des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE

Ah ! voici Dorante, que nous attendions.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS

DORANTE

Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris; et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS

Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu ! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.

DORANTE

Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS

Quoi ! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

DORANTE

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS

Parbleu ! je la garantis détestable.

DORANTE

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE

Oui.

LE MARQUIS

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE

Après cela, il n'y a plus rien à dire; voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS

Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me sauve! et Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé!

LE MARQUIS

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE

Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde; et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussait les épaules et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc*! Ce fut une seconde comédie que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols[1] ne fait rien du tout au bon goût; que, debout ou assis, l'on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni

1. Le louis d'or, ou lis d'or, était de sept livres. Les premières places d'un demi-louis étaient donc de trois livres dix sous. (Bret.)

prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS

Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai!

DORANTE

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh, morbleu! messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS

Parbleu! chevalier, tu le prends là...

DORANTE

Mon Dieu, marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS

Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE

Oui, sans doute, et beaucoup.

URANIE

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS

Demandez-lui ce qu'il lui semble de l'*École des Femmes;* vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE

Eh ! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider.

URANIE

Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris, et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, et l'habileté de son scrupule découvre des saletés où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve[1].

URANIE

Vous êtes bien fou, chevalier.

LE MARQUIS

Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE

Non pas, mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

1. Molière, s'est encore moqué, dans la *Comtesse d'Ercarbagnas* et dans les *Femmes savantes*, de cette ridicule délicatesse des prudes de son temps.

ÉLISE

Tout beau, monsieur le chevalier! Il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seroient dans les mêmes sentiments.

DORANTE

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins; et que lorsque vous avez vu cette représentatoin...

ÉLISE

Il est vrai; mais j'ai changé d'avis... (*Montrant Climène.*) et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE, *à Climène.*

Ah! madame, je vous demande pardon; et, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable; et je ne conçois pas...

URANIE

Ah! voici l'auteur, monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VII. — LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS

LYSIDAS

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise, dont je vous avois parlé et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE

C'est un charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE

Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS

Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE

Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous

plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS

Je pense, madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE

Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYSIDAS

Je vous donne avis, madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE

Voilà qui est bien. Enfin, j'avois besoin de vous lorsque vous êtes venu; et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE, *à Uranie, montrant Dorante.*

Il s'est mis d'abord de votre côté; mais maintenant (*Montrant Climène.*) qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE

Non, non. Je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE

Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE

Mais, auparavant, sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS

Sur quoi, madame?

URANIE

Sur le sujet de l'*École des Femmes.*

LYSIDAS

Ah! ah!

DORANTE

Que vous en semble?

LYSIDAS

Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS

Moi, monsieur?

URANIE

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS

Je la trouve fort belle.

DORANTE

Assurément?

LYSIDAS

Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE

Hon, hon ! vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS

Pardonnez-moi.

DORANTE

Mon Dieu ! je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS

Moi, monsieur?

DORANTE

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS

Hai, hai, hai !

DORANTE

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS

Ma foi, chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah !

DORANTE

Pousse, mon cher marquis, pousse.

LE MARQUIS

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE

Il est vrai. Le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que

je ne me rende pas pour cela; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre (*Montrant Climène.*) contre les sentiments de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE

Quoi ! vous voyez contre vous, madame, monsieur le marquis et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore? Fi ! que cela est de mauvaise grâce !

CLIMÈNE

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS

Dieu me damne ! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE

Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS

Parbleu ! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE

Ah ! Je ne dis plus mot; tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on

se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut, quc se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE

Assurément, madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, *à Climène.*

Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE

Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle des *animaux.*

URANIE

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE

Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais; qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer cela, non plus que le *potage* et la *tarte à la crème,* dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS

Ah ! ma foi, oui, *tarte à la crème* ! voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crème* ! Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème* ! Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crème*? *Tarte à la crème,* morbleu ! *tarte à la crème* !

DORANTE

Eh bien, que veux-tu dire? *Tarte à la crème* !

LE MARQUIS

Parbleu ! *tarte à la crème,* chevalier.

DORANTE

Mais encore?

LE MARQUIS

Tarte à la crème !

DORANTE

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS

Tarte à la crème !

URANIE

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS

Tarte à la crème, madame !

URANIE

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS

Moi, rien. *Tarte à la crème* !

URANIE

Ah ! je le quitte[1].

ÉLISE

Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois; et cela est honteux pour la France.

1. Dans le sens de : j'en ai assez, j'y renonce.

CLIMÈNE

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

ÉLISE

Celui-là est joli encore, s'encanaille ! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame[1] ?

CLIMÈNE

Eh !

ÉLISE

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE

Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre.

DORANTE

Assurément, madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais, lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bons sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres : il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

1. Malgré l'espèce de réprobation dont Molière frappe ici le verbe *s'encanailler*, il est resté dans la langue, aussi bien que le mot *obscénité*.

CLIMÈNE

Je crois être du nombre des honnêtes gens; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE

Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS

Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux; et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS

Ah! monsieur, la cour!

DORANTE

Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise[1] et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier, pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants.

URANIE

Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

1. Le *point de Venise* était la dentelle à la mode pour les rabats ou collets, il était plus transparent et plus léger, mais aussi beaucoup plus cher que les points de fabrique française ou flamande.

DORANTE

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS

Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE

C'est une étrange chose de vous autres, messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE

Mais, de grâce, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours! Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce

qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrois bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun ne soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE

Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier françois*.

URANIE

Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE

Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et jusques au manger et au boire,

nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS

Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que l'*École des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE

Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que, cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre; et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE

Courage, monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS

Quoi! monsieur, la protase, l'épitase, et la péripétie...

DORANTE

Ah! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant, de grâce! Humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase; le nœud, que l'épitase; et le dénouement, que la péripétie?

LYSIDAS

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon; et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action : et dans cette comédie-ci il ne ne se passe point d'action, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS

Ah! ah! chevalier.

CLIMÈNE

Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille?*

CLIMÈNE

Fort bien.

ÉLISE

Ah!

LYSIDAS

La scène du valet et de la servante au dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout à fait impertinente?

LE MARQUIS

Cela est vrai.

CLIMÈNE

Assurément.

ÉLISE

Il a raison.

LYSIDAS

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et, puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS

Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE

Admirable!

ÉLISE

Merveilleuse!

LYSIDAS

Le sermon et les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS

C'est bien dit.

CLIMÈNE

Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS

Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS

Morbleu! merveille!

CLIMÈNE

Miracle!

ÉLISE

Vivat, monsieur Lysidas!

LYSIDAS

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS

Parbleu! chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE

Il faut voir,

LE MARQUIS

Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE

Peut-être.

LE MARQUIS

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE

Volontiers. Il...

LE MARQUIS

Réponds donc, je te prie.

DORANTE

Laisse-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS

Parbleu! je te défie de répondre.

DORANTE

Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE

De grâce, écoutons ses raisons.

DORANTE

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se pas-

sent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui, par là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de l'*École des Femmes* consiste dans cette confidence perpétuelle; et ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS

Bagatelle! bagatelle!

CLIMÈNE

Foible réponse.

ÉLISE

Mauvaises raisons.

DORANTE

Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS

C'est mal répondre.

CLIMÈNE

Cela ne satisfait point.

ÉLISE

C'est ne rien dire.

DORANTE

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et, de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure

au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses dont il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE

Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE

Cela fait pitié.

DORANTE

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrois bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même, et les plus sérieux, en de pareilles occasions ne font pas des choses...

LE MARQUIS

Ma foi, chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE

Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE

Écoute-moi si tu veux. Est-ce que, dans la violence de la passion...

LE MARQUIS

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la. (*Il chante.*)

DORANTE

Quoi!...

LE MARQUIS

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE

Je ne sais pas si...

LE MARQUIS

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE

Il me semble que...

LE MARQUIS

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de l'*École des Femmes*.

DORANTE

Vous avez raison.

LE MARQUIS

Parbleu ! chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE

Il est vrai, marquis.

CLIMÈNE

Pour moi, je souhaiterois que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ÉLISE

Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

URANIE

Puisque chacun en seroit content, chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLIMÈNE

Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa louange.

URANIE

Point, point; je connois son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE

Oui. Mais quel dénoûment pourroit-il trouver à ceci? Car il ne sauroit y avoir ni mariage, ni reconnoissance; et je ne sais point par où l'on pourroît faire finir la dispute.

URANIE

Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VIII. — CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN

GALOPIN

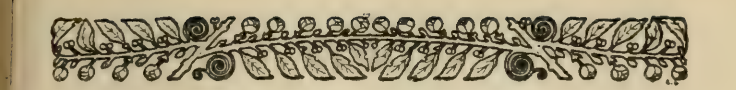
Madame, on a servi sur table.

DORANTE

Ah ! voilà justement ce qu'il faut pour le dénoûment que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE

La comédie ne peut pas mieux finir et nous ferons bien d'en demeurer là.



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

COMÉDIE EN UN ACTE

1663

PERSONNAGES

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mlle DU PARC, marquise façonnière.
Mlle BÉJART, prude.
Mlle DE BRIE, sage coquette.
Mlle MOLIÈRE, satirique spirituelle.
Mlle DU CROISY, peste doucereuse.
Mlle HERVÉ, servante précieuse.
QUATRE NÉCESSAIRES.

La scène est à Versailles, dans la salle de la comédie.

SCÈNE I. — MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ

MOLIÈRE, *seul, parlant à ses camarades, qui sont derrière le théâtre.*

Allons donc, messieurs et mesdames; vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà! ho! monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT, *derrière le théâtre.*

Quoi?

MOLIÈRE

Monsieur de la Grange !

LA GRANGE, *derrière le théâtre.*

Qu'est-ce?

MOLIÈRE

Monsieur du Croisy !

DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Plaît-il?

MOLIÈRE

Mademoiselle du Parc !

MADEMOISELLE DU PARC, *derrière le théâtre.*

Eh bien?

MOLIÈRE

Mademoiselle Béjart !

MADEMOISELLE BÉJART, *derrière le théâtre.*

Qu'y-a-t-il?

MOLIÈRE

Mademoiselle de Brie !

MADEMOISELLE DE BRIE, *derrière le théâtre.*

Que veut-on?

MOLIÈRE

Mademoiselle du Croisy !

MADEMOISELLE DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Qu'est-ce que c'est?

MOLIÈRE

Mademoiselle Hervé?

MADEMOISELLE HERVÉ, *derrière le théâtre.*

On y va.

MOLIÈRE

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé ! (*Brécourt, la Grange, du Croisy entrent.*) Têtebleu ! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles; et c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE

Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !

(*Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.*)

MADEMOISELLE BÉJART

Eh bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?

MADEMOISELLE DU PARC

Quelle est votre pensée?

MADEMOISELLE DE BRIE

De quoi est-il question?

MOLIÈRE

De grâce, mettons-nous ici; et, puisque nous voilà tous habillés et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DU PARC

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de ce personnage.

MADEMOISELLE DE BRIE

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ

Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY

Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE

Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART

Qui, vous? vous n'êtes pas à plaindre; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne

regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde.

MADEMOISELLE BÉJART

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE

Le moyen de m'en défendre, lorsqu'un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BÉJART

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal; et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DE BRIE

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE

Mon Dieu ! mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent : et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous; nous ne sommes que pour leur plaire; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE BÉJART

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE

Vous les saurez, vous dis-je; et, quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADEMOISELLE BÉJART

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

Voulez-vous que je vous dise? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE

Que de discours!

MADEMOISELLE MOLIÈRE

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants.

MOLIÈRE

Ah! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant; nous avons autre chose à faire.

MADEMOISELLE BÉJART

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps? C'étoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait,

à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît.

MOLIÈRE

Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrappé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DU PARC

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE

Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE

Seulement deux mots.

MOLIÈRE

J'avois songé une comédie où il y auroit eu un poète, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. « Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage?

Car ma pièce est une pièce... — Eh! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les roi parmi vous? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui? ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre; un roi, morbleu! qui soit entripaillé[1] comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière[2]. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi, de *Nicomède.*

> Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi,
> Augmentant mon pouvoir...

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le poète : « Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler, il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi. (*Il contrefait Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

> Te le dirai-je, Araspe? etc.

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. — Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun *ah*! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. » Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

> Iras-tu, ma chère âme? et ce funeste honneur
> Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
> Hélas! je vois trop bien, etc.

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poète aussitôt : « Vous vous moquez, vous

1. *Entripaillé* paraît être un mot de la création de Molière.
2. Cette plaisanterie est dirigée contre Montfleury père, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dont Molière va contrefaire la déclamation emphatique et outrée. Il était d'une corpulence énorme.

ne faites rien qui vaille; et voici comme il faut réciter cela. (*Il imite mademoiselle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*)

Iras-tu, ma chère âme, etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Enfin, voilà l'idée; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, *imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée, de *Sertorius?* (*Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIÈRE

Et celui-ci? (*Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

Seigneur, Polybe est mort, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE

Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés. Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir. (*A la Grange.*) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

Toujours des marquis!

MOLIÈRE

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on

prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; et comme, dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MADEMOISELLE BÉJART

Il est vrai, on ne sauroit s'en passer.

MOLIÈRE

Pour vous, mademoiselle...

MADEMOISELLE DU PARC

Mon Dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage; et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE

Mon Dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de la *Critique de l'École des Femmes*[1]; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE

Cela est vrai : et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez. (*A du Croisy.*) Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe. (*A Brécourt.*) Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans la *Critique de l'École des Femmes*, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible. (*A la Grange.*) Pour vous, je

1. Mademoiselle du Parc jouait dans cette pièce le rôle de Climène.

n'ai rien à vous dire. (*A mademoiselle Béjart.*) Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces. (*A mademoiselle de Brie.*) Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère. (*A mademoiselle Molière.*) Vous, vous faites le même personnage que dans la *Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc. (*A mademoiselle du Croisy.*) Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde[1], de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle. (*A mademoiselle Hervé.*) Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah ! voici justement un fâcheux ! Il ne nous falloit plus que cela !

SCÈNE II. — LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ

LA THORILLIÈRE

Bonjour, monsieur Molière.

MOLIÈRE

Monsieur, votre serviteur. (*A part*). La peste soit de l'homme.

1. Prêtent *des torts*. Expression proverbiale qui n'est plus en usage.

LA THORILLIÈRE

Comment vous en va?

MOLIÈRE

Fort bien, pour vous servir. (*Aux actrices.*) Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE

Je vous suis obligé. (*A part.*) Que le diable t'emporte! (*Aux acteurs.*) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?

MOLIÈRE

Oui, monsieur. (*Aux actrices.*) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE

C'est le roi qui vous l'a fait faire?

MOLIÈRE

Oui, monsieur. (*Aux acteurs.*) De grâce, songez...

LA THORILLIÈRE

Comment l'appelez-vous?

MOLIÈRE

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE

Ah! ma foi, je ne sais. (*Aux actrices.*) Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIÈRE

Comment serez-vous habillés?

MOLIÈRE

Comme vous voyez. (*Aux acteurs.*) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE

Quand commencerez-vous?

MOLIÈRE

Quand le roi sera venu. (*A part.*) Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIÈRE

La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE

Savez-vous point...

MOLIÈRE

Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (*A part.*) J'enrage ! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE

Ah ! bon, le voilà d'un autre côté !

LA THORILLIÈRE, *à mademoiselle du Croisy.*

Vous voilà belle comme un petit ange. (*En regardant mademoiselle Hervé.*) Jouez-vous toutes deux aujourd'hui?

MADEMOISELLE DU CROISY

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand'chose.

MOLIÈRE, *bas, aux actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là.

MADEMOISELLE DE BRIE, *à la Thorillière.*

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIÈRE

Ah ! parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DE BRIE

Mais...

LA THORILLIÈRE

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DE BRIE

Oui; mais...

LA THORILLIÈRE

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je; et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent; et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE

Point du tout, monsieur; ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III. — MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE

Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du roi; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons mêmes pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent. (*A la Grange.*) Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (*A la Grange.*) Allons parlez.

LA GRANGE

« Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE

Mon Dieu! ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière, pour se distinguer du commun : *Bonjour, marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE

« Bonjour marquis. »

MOLIÈRE

« Ah! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE

« Que fais-tu là?

MOLIÈRE

« Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces messieurs aient « débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE

« Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frot- « ter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, « et qui ne laissent pas de se presser et d'occuper toutes les « avenues de la porte.

LA GRANGE

« Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIÈRE

« Cela est bon pour toi; mais, pour moi, je ne veux pas « être joué par Molière.

LA GRANGE

« Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il joue dans « la *Critique*.

MOLIÈRE

« Moi? Je suis ton valet; c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE

« Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIÈRE

« Parbleu! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'ap- « partient.

LA GRANGE, *riant...*

« Ah, ah, ah! cela est drôle.

MOLIÈRE, *riant.*

« Ah, ah, ah! cela est bouffon.

LA GRANGE

« Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue « dans le marquis de la *Critique?*

MOLIÈRE

« Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu! détestable!* « *tarte à la crème!* C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.

LA GRANGE

« Oui, parbleu! c'est toi, tu n'as que faire de railler; et, « si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.

MOLIÈRE

« Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE

« Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE

« Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE

« Cent pistoles comptant?

MOLIÈRE

« Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et « dix pistoles comptant.

LA GRANGE

« Je le veux.

MOLIÈRE

« Cela est fait.

LA GRANGE

« Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE

« Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE

« A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE, *à Brécourt.*

« Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...

BRÉCOURT

« Quoi? »

MOLIÈRE

Bon ! voilà l'autre qui prend le ton de marquis ! Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRÉCOURT

Il est vrai.

MOLIÈRE

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT

« Quoi?

MOLIÈRE

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRÉCOURT

« Et quelle?

MOLIÈRE

« Nous disputons qui est le marquis de la *Critique* de « Molière, il gage que c'est moi, et moi, je gage que c'est lui.

BRÉCOURT

« Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes « fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de « choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre « Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de « même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du « déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans « les portraits qu'il fait : que son dessein est de peindre les « mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les « personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, « et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, « pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y « avoir jamais marqué qui que ce soit; et que si quelque « chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, « c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, « et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer « la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de « certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et, en effet, « je trouve qu'il a raison : car pourquoi vouloir, je vous prie, « appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher « à lui faire des affaires en disant hautement : Il joue un « tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent « personnes? Comme l'affaire de la comédie est de représen-« ter en général tous les défauts des hommes et principale-« ment des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière « de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans « le monde; et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes « les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, « il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE

« Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner « notre ami que voilà.

LA GRANGE

« Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trouverons « d'autres juges.

MOLIÈRE

« Soit. Mais dis-moi, chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour...

BRÉCOURT

« Plus de matière? Eh ! mon pauvre marquis, nous lui en « fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le

« chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et « tout ce qu'il dit... »

MOLIÈRE

Attendez; il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trouvera plus de « matière pour... — Plus de matière? Eh ! mon pauvre mar- « quis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne pre- « nons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce « qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans « ses comédies tout le ridicule des hommes? Et, sans sortir « de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il « n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se « font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, « font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces « adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assai- « sonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont « toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au « cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches cour- « tisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, « qui vous encensent dans la prospérité, et vous accablent « dans la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécon- « tents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes « assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent « compter que des importunités, et qui veulent que l'on les « récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant? N'a- « t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui « promènent leurs civilités à droite et à gauche, et courent à « tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes embrassades et les « mêmes protestations d'amitié? — Monsieur, votre très « humble serviteur. Monsieur, je suis tout à votre service. « Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, « monsieur, comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, « je suis ravi de vous embrasser. Ah ! monsieur, je ne vous « voyois pas ! Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez « persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes « l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a per- « sonne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de « le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Servi- « teur. Très humble valet. Va, va, marquis, Molière aura « toujours plus de sujets qu'il n'en voudra; et tout ce « qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, au prix « de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT

C'est assez.

MOLIÈRE

Poursuivez.

BRÉCOURT

« Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, *à mesdemoiselles du Parc et Molière.*

Là-dessus vous arriverez toutes deux. (*A mademoiselle du Parc.*) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ! Il faut parfois se faire violence.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Certes, madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien « vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

MADEMOISELLE DU PARC

« Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme « avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Et moi de même. »

MOLIÈRE

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils,

MADEMOISELLE DU PARC

« Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Après vous, madame. »

MOLIÈRE

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'assoiront, suivant leur inquiétude naturelle. « Par- « bleu, chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes « canons.

BRÉCOURT

« Comment?

MOLIÈRE

« Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT

« Serviteur à la turlupinade !

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Mon Dieu ! madame, que je vous trouve le teint d'une « blancheur éblouissante, et les lèvres d'un couleur de feu « surprenant !

MADEMOISELLE DU PARC

« Ah ! que dites-vous là, madame? ne me regardez point, je « suis du dernier laid aujourd'hui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Eh ! madame, levez un peu votre coiffe.

MADEMOISELLE DU PARC

« Fi ! je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur « à moi-même.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Vous êtes si belle !

MADEMOISELLE DU PARC

« Point, point.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Montrez-vous.

MADEMOISELLE DU PARC

« Ah ! fi donc, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« De grâce !

MADEMOISELLE DU PARC

« Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Si fait.

MADEMOISELLE DU PARC

« Vous me désespérez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Un moment.

MADEMOISELLE DU PARC

« Hai.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Résolûment vous vous montrerez. On ne peut point se « passer de vous voir.

MADEMOISELLE DU PARC

« Mon Dieu ! que vous êtes une étrange personne ! Vous « voulez furieusement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Ah ! madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître « au grand jour, je vous jure ! Les méchantes gens, qui assu- « roient que vous mettiez quelque chose ! Vraiment, je les « démentirai bien maintenant.

MADEMOISELLE DU PARC

« Hélas ! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre « quelque chose[1] ! Mais où vont ces dames?

1. C'est-à-dire du fard, ou du rouge et du blanc.

MADEMOISELLE DE BRIE

« Vous voulez bien, mesdames, que nous vous donnions « en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà « monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une « pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIÈRE

« Il est vrai, on me l'a voulu lire; et c'est un nommé Br... « Brou... Broussaut qui l'a faite.

DU CROISY

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault. Mais, « à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet « ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. « Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent « Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes « tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un « coup de pinceau à son portrait; mais nous nous sommes « bien gardés d'y mettre nos noms; il lui auroit été trop glo- « rieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts « de tout le Parnasse; et, pour rendre sa défaite plus igno- « minieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur « sans réputation.

MADEMOISELLE DU PARC

« Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies ima- « ginables.

MOLIÈRE

« Et moi aussi. Par la sambleu ! le railleur sera raillé, il « aura sur les doigts, ma foi.

MADEMOISELLE DU PARC

« Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment, cet « impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit ! « Il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que « nous parlions toujours terre à terre !

MADEMOISELLE DE BRIE

« Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attache- « ments, quelque innocents qu'ils puissent être; et, de la « façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du « mérite.

MADEMOISELLE DU CROISY

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse « plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans « leur ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde à des choses « dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART

« Passe pour tout cela; mais il satirise même les femmes « de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'hon- « nêtes diablesses[1] !

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY

« La représentation de cette comédie, madame, aura « besoin d'être appuyée; et les comédiens de l'hôtel...

MADEMOISELLE DU PARC

« Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien ! Je leur garantis le « succès de leur pièce, corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Vous avez raison, madame. Trop de gens sont intéressés « à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui « se croient satirisés par Molière ne prendront pas l'occasion « de se venger de lui en applaudissant à cette comédie.

BRÉCOURT, *ironiquement.*

« Sans doute; et pour moi, je réponds de douze marquis, de « six précieuses, de vingt coquettes, et de trente cocus, qui « ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, « et particulièrement les cocus, qui sont les meilleures gens « du monde?

MOLIÈRE

« Par la sambleu ! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et « toutes ses belles comédies, de la belle manière; et que les « comédiens et les auteurs depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, « sont diablement animés contre lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Cela lui sied fort bien ! Pourquoi fait-il de méchantes « pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens, « que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies comme « celles de monsieur Lysidas? Il n'auroit personne contre « lui, et tous les auteurs en diroient du bien. Il est vrai que « de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de « monde; mais, en revanche, elles sont toujours bien écrites, « personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voient « meurent d'envie de les trouver belles.

1. Allusion au vers de l'*École des Femmes :*

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses.

DU CROISY

« Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'en-« nemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des « savants.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux « que tous les applaudissements du public, et que tout l'ar-« gent qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. Que vous « importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu « qu'elles soient approuvées par messieurs vos confrères?

LA GRANGE

« Mais quand jouera-t-on le *Portrait du Peintre?*

DU CROISY

« Je ne sais; mais je me prépare fort à paroître des pre-« miers sur les rangs, pour crier : Voilà qui est beau !

MOLIÈRE

« Et moi de même, parbleu !

LA GRANGE

« Et moi aussi, Dieu me sauve !

MADEMOISELLE DU PARC

« Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut; et « je réponds d'une bravoure d'approbation qui mettra en « déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la moindre « chose que nous devions faire que d'épauler de nos louanges « le vengeur de nos intérêts !

MADEMOISELLE MOLIÈRE

« C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART

« Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY

« Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ

« Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE

« Ma foi, chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière se « cache.

BRÉCOURT

« Qui, lui? Je te promets, marquis, qu'il fait dessein d'al-

« ler sur le théâtre, rire avec tous les autres du portrait qu'on « a fait de lui.

MOLIÈRE

« Parbleu ! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT

« Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire « que tu ne penses. On m'a montré la pièce; et, comme tout « ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les idées qui ont « été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura « pas lieu de lui déplaire, sans doute; car, pour l'endroit où « l'on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde, « si cela est approuvé de personne; et quant à tous les gens « qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit- « on, des portraits trop ressemblants, outre que cela est de « fort mauvaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de « plus mal repris; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût « un sujet de blâme pour un comédien, que de peindre trop « bien les hommes.

LA GRANGE

« Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la « réponse, et que...

BRÉCOURT

« Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand fou, s'il « se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le « monde sait assez de quel motif elles peuvent partir; et la « meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie « qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen « de se venger d'eux comme il faut; et, de l'humeur dont je « les connois, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur « enlèvera le monde les fâchera bien plus que toutes les satires « qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOLIÈRE

« Mais, chevalier... »

MADEMOISELLE BÉJART

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. (*A Molière.*) Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple, j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le *Portrait du Peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent? N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte? et ne me vengerois-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DE BRIE

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans la *Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaisent! ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADEMOISELLE DE BRIE

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite?

MADEMOISELLE DE BRIE

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour, que monsieur Boursault! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderoit pas mieux; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies[1]. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

MADEMOISELLE BÉJART

Mais enfin...

1. Molière se plaint ici du passage où Boursault cherchait à rendre sa religion suspecte.

MOLIÈRE

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE

Mon Dieu ! j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément, et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien, faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART

Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE

Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART

Non.

MADEMOISELLE DU PARC

Ni moi, le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE

Ni moi non plus.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ

Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY

Ni moi.

MOLIÈRE

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV. — BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ

BÉJART

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE

Ah ! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine

du monde; je suis désespéré, à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

SCÈNE V. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ

MOLIÈRE

Eh! de grâce, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DU PARC

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE

Comment m'excuser?

SCÈNE VI. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE[1].

UN NÉCESSAIRE

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE

Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VII. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE

LE SECOND NÉCESSAIRE

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE

Dans un moment, monsieur. (*A ses camarades.*) Eh quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront...

1. On dit qu'un homme qui fait l'empressé dans une maison, qui s'y mêle de tout, qu'il *fait le nécessaire*. C'est dans ce sens qu'on appelle ici, substantivement, *des nécessaires*, ces gens qui viennent dire de commencer, sans en avoir reçu la mission de personne.

SCÈNE VIII. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE

Oui, messieurs, nous y allons. Eh ! que de gens se font de fête, et viennent dire : Commencez donc, à qui le roi ne l'a pas commandé !

SCÈNE IX. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE

Voilà qui est fait, monsieur (*A ses camarades.*) Quoi donc ! recevrai-je la confusion...

SCÈNE X. — BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ

MOLIÈRE

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer; mais...

BÉJART

Non, messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE

Ah ! monsieur, vous me redonnez la vie ! Le roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.



LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

1664

PERSONNAGES

SGANARELLE.
GÉRONIMO.
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle.
ALCANTOR, père de Dorimène.
ALCIDAS, frère de Dorimène.
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien.
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.
DEUX ÉGYPTIENNES.

La scène est dans une place publique.

SCÈNE I. — SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II. — SGANARELLE, GÉRONIMO

GÉRONIMO, *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE

Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allois chez vous vous chercher.

GÉRONIMO

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO

Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE

Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO

Vous avez raison.

SGANARELLE

Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO

Cela est vrai.

SGANARELLE

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO

Je vous le promets.

SGANARELLE

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO

Qui, vous?

SGANARELLE

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE

Et quoi?

GÉRONIMO

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE

Moi?

GÉRONIMO

Oui.

SGANARELLE

Ma foi, je ne sais, mais je me porte bien.

GÉRONIMO

Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE

Non : est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO

Eh ! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GÉRONIMO

Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE

Huit ans.

GÉRONIMO

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre.

SGANARELLE

Sept ans.

GÉRONIMO

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE

Je revins en cinquante-deux.

GÉRONIMO

De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble. Cinq en Hollande font dix-sept; sept en Angleterre font vingt-quatre, huit dans notre séjour à Rome font trente-deux; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE

Qui, moi? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO

Mon Dieu! le calcul est juste; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout : et, si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO

Ah! c'est une autre chose! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE

Oui. C'est un mariage qui doit se conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO

Oh ! mariez-vous donc ! je ne dis plus mot.

SGANARELLE

Je quitterois le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il un homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde? (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem. Eh ! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE

J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO

Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO

Eh ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE

Dorimène.

GÉRONIMO

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE

Oui.

GÉRONIMO

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE

Justement.

GÉRONIMO

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée.

SGANARELLE

C'est cela.

GÉRONIMO

Vertu de ma vie !

SGANARELLE

Q'en dites-vous?

GÉRONIMO

Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO

Sans doute ! Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO

Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE

Serviteur.

GÉRONIMO, *à part.*

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! ô le beau mariage ! (*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*)

SCÈNE III. — SGANARELLE, *seul.*

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV. — DORIMÈNE, SGANARELLE

DORIMÈNE, *dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.*

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE, *à part, apercevant Dorimène.*

Voici ma maîtresse qui vient. Ah ! qu'elle est agréable ! Quel air et quelle taille ! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier ? (*A Dorimène.*) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

DORIMÈNE

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE

Eh bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser ; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout : de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

DORIMÈNE

Tout à fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me

mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble; et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V. — GÉRONIMO, SGANARELLE

GÉRONIMO

Ah ! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, et j'ai rencontré un orfévre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE

Mon Dieu ! cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO

Comment ! Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, *seul.*

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI. — PANCRACE, SGANARELLE

PANCRACE, *se tournant du côté où il est entré, et sans voir Sganarelle.*

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE

Ah ! bon, en voici un fort à propos.

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, *à part.*

Il a pris querelle contre quelqu'un. (*A Pancrace.*) Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE, *à part.*

La colère l'empêche de me voir. (*A Pancrace.*) Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut qu'on l'ait fort irrité. (*A Pancrace.*) Je...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Toto cœlo, tota via aberras.

SGANARELLE

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE

Serviteur.

SGANARELLE

Peut-on...

PANCRACE, *se retournant vers l'endroit par où il est entré.*

Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in Balordo.*

SGANARELLE

Je vous...

PANCRACE, *de même.*

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE

Je...

PANCRACE, *de même.*

Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE

Puis-je...

PANCRACE, *de même.*

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*

SGANARELLE

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE

Et quoi encore?

PANCRACE

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE

Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devroient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE

Quoi donc?

PANCRACE

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE

Comment!

PANCRACE

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et, puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. (*Se retournant encore du côté par où il est entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE, *à part.*

Je pensois que tout fût perdu. (*A Pancrace.*) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE

Impertinent fieffé!

SGANARELLE

De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE

Ignorant !

SGANARELLE

Eh ! mon Dieu ! Je...

PANCRACE

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

SGANARELLE

Il a tort. Je...

PANCRACE

Une proposition condamnée par Aristote !

SGANARELLE

Cela est vrai. Je...

PANCRACE

En termes exprès !

SGANARELLE

Vous avez raison. (*Se tournant du côté par où Pancrace est entré.*) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite ; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne ; et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

PANCRACE

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum, in rerum natura*, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, *à part*.

La peste soit de l'homme ! (*A Pancrace.*) Eh ! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE

Eh ! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE

De quelle langue ?

PANCRACE

Oui.

SGANARELLE

Parbleu ! de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE

Ah ! c'est une autre affaire.

PANCRACE

Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Espagnol?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Allemand?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Anglois?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Latin?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Grec?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Hébreu?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Syriaque?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Turc?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Arabe?

SGANARELLE

Non, non, françois, françois, françois.

PANCRACE

Ah! françois!

SGANARELLE

Fort bien.

PANCRACE

Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci!

PANCRACE

Que voulez-vous?

SGANARELLE

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE

Ah! ah! sur une difficulté de philosophie, sans doute?

SGANARELLE

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

SGANARELLE

Point du tout. Je...

PANCRACE

Si la logique est un art ou une science?

SGANARELLE

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit ou la troisième seulement?

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une?

SGANARELLE

Point. Je...

PANCRACE

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE

Nenni. Je...

PANCRACE

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance?

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE

Si le bien se réciproque avec la fin?

SGANARELLE

Eh non! Je...

PANCRACE

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel?

SGANARELLE

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non!

PANCRACE

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis la deviner.

SGANARELLE

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit :*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même temps, sans écouter Sganarelle :*

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.*) Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole renferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*

Peste de l'homme!

PANCRACE, *au dedans de sa maison.*

Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre, et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez par m'écouter.

PANCRACE

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE

Je le serai.

PANCRACE

Évitez la prolixité.

SGANARELLE

Eh! monsi...

PANCRACE

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGANARELLE

Je vous...

PANCRACE

Point d'ambages, de circonlocution.

(*Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*)

PANCRACE

Eh quoi ! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer ! Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*[1], le docteur Pancrace.

SGANARELLE

Quel diable de babillard !

PANCRACE, *en rentrant sur le théâtre.*

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE

Encore?

PANCRACE

Homme de suffisance, homme de capacité; (*S'en allant.*) homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales et politiques; (*Revenant.*) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus* ; (*S'en allant.*) homme qui possède *superlative*, fables, mythologies et histoires, (*Revenant.*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique, (*S'en allant.*) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, physique et mathématique, (*Revenant.*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire, (*S'en allant.*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, etc.

SCÈNE VII. — SGANARELLE, *seul.*

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre; peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE VIII. — MARPHURIUS, SGANARELLE

MARPHURIUS

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

1. Le droit civil et le droit canon.

SGANARELLE

Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*A part.*) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : Je suis venu; mais : Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE

Il me semble?

MARPHURIUS

Oui.

SGANARELLE

Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS

Ce n'est pas une conséquence; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE

Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE

Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS

Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle : mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE

Eh ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS

Je n'en sais rien.

SGANARELLE

Je vous le dis.

MARPHURIUS

Il se peut faire.

SGANARELLE

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, *à part.*

Ah ! ah ! voici une autre musique. (*A Marphurius.*) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS

Selon la rencontre.

SGANARELLE

Ferai-je mal?

MARPHURIUS

Par aventure.

SGANARELLE

De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS

C'est mon dessein.

SGANARELLE

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS

Cela peut être.

SGANARELLE

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS

Il se pourroit.

SGANARELLE

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS

La chose est faisable.

SGANARELLE

Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARALLE

Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place?

MARPHURIUS

Je ne sais.

SGANARELLE

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS

Ce qu'il vous plaira.

SGANARELLE

J'enrage !

MARPHURIUS

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE

Au diable soit le rêveur !

MARPHURIUS

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE, *à part.*

La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé ! (*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

MARPHURIUS

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS

Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGANARELLE

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS

Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE

Il se peut faire.

MARPHURIUS

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS

Laisse-moi faire.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, *seul.*

Comment ! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Égyptiennes ; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X. — DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE

(*Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.*)

SGANARELLE

Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans[1], et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE

Tenez, les voilà, toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Oui, une bonne physionomie ; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

1. C'est-à-dire une pièce *à la croix*, par allusion à la croix représentée sur certaines pièces de monnaie. (Aimé Martin.)

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu : suis-je menacé d'être cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Cocu?

SGANARELLE

Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Cocu?

SGANARELLE

Oui, si je suis menacé d'être cocu? (*Les deux Égyptiennes dansent et chantent.*) Que diable ! ce n'est pas là me répondre ! Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Cocu? vous?

SGANARELLE

Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Vous? cocu?

SGANARELLE

Oui, si je le serai, ou non. (*Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.*)

SCÈNE XI. — SGANARELLE, *seul.*

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et pour cela je veux aller trouver ce grand magicien dont tout

le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE XII. — DORIMÈNE, LYCASTE; SGANARELLE *retiré dans un coin du théâtre sans être vu.*

LYCASTE

Quoi ! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMÈNE

Sans raillerie.

LYCASTE

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMÈNE

Tout de bon.

LYCASTE

Et vos noces se feront dès ce soir?

DORIMÈNE

Dès ce soir.

LYCASTE

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE

Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter : c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. (*A Sganarelle, qu'elle aperçoit.*) Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE

Est-ce là monsieur...

DORIMÈNE

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très honnête personne : et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII. — SGANARELLE, *seul.*

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage ; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut encore mieux perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà ! (*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*)

SCÈNE XIV. — ALCANTOR, SGANARELLE

ALCANTOR

Ah ! mon gendre, soyez le bienvenu !

SGANARELLE

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE

Excusez-moi.

ALCANTOR

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE

Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR

Enfin, vous allez être satisfait; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE

Mon Dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR

Allons, entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie! Entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Non, vous dis-je, je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE

Oui.

ALCANTOR

Et quoi?

SGANARELLE

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE

Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE

Mon Dieu! Je vous en dispense, et je...

ALCANTOR

Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, *à part.*

Que diable!

ALCANTOR

Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR

Qui, vous?

SGANARELLE

Oui, moi.

ALCANTOR

Et la raison?

SGANARELLE

La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier[1].

1. Ménage prétend que Molière a imité cet endroit d'une épigramme de Malleville :

Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix ?
Résous-toi d'imiter ton père :
Tu ne te marieras jamais.

ALCANTOR

Écoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV. — SGANARELLE, *seul.*

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire, et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCÈNE XVI. — ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS, *parlant d'un ton doucereux.*

Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS, *toujours avec le même ton.*

Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE

Oui, monsieur; c'est avec regret, mais...

ALCIDAS

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS

Cela n'est rien, vous dis-je. (*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE

De ces deux épées?

ALCIDAS

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE

A quoi bon?

ALCIDAS

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la

parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE

Comment?

ALCIDAS

D'autres gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à couper. (*A part.*) La vilaine façon de parler que voilà !

ALCIDAS

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Eh ! monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS

Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE

Nenni, ma foi.

ALCIDAS

Tout de bon?

SGANARELLE

Tout de bon.

ALCIDAS, *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton; tout cela est dans les formes; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci?

ALCIDAS, *lui présente encore les deux épées.*

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE

Encore?

ALCIDAS

Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS

Assurément?

SGANARELLE

Assurément.

ALCIDAS

Avec votre permission donc... (*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

SGANARELLE

Ah! ah! ah!

ALCIDAS

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur. (*Alcidas lève le bâton.*)

SGANARELLE

Eh bien, j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS

Ah! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord. (*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*)

SCÈNE XVII. — ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS

Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR

Monsieur, voilà sa main ; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel ! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage[1].

LE MARIAGE FORCÉ[2]

BALLET DU ROI

DANSÉ PAR SA MAJESTÉ LE 29e JOUR DE JANVIER 1664

PERSONNAGES

SGANARELLE.
GÉRONIMO.
DORIMÈNE.
ALCANTOR.
LYCANTE.
PREMIÈRE BOHÉMIENNE.
SECONDE BOHÉMIENNE.
PREMIER DOCTEUR.
SECOND DOCTEUR.

ARGUMENT

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicule, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se doit marier ou non : cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans;

1. Dénouement bien simple, mais excellent dans son genre. Le pauvre Sganarelle ne dit mot et c'est ce qu'il a de mieux à faire. *Célébrer cet heureux mariage* est un trait des plus comiques.

2. Lorsque Molière fit représenter le *Mariage forcé* sur le théâtre du Palais-Royal, il

mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage; et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

SCÈNE II

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père et avoir désormais toutes ses coudées franches; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul, assez étonné; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire, qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

Si l'amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas :
Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas :
Portez-au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS et LES SOUPÇONS

La Jalousie, le sieur Dolive.
Les Chagrins, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
Les Soupçons, les sieurs de Lorge et le Chantre.

SECONDE ENTRÉE

QUATRE PLAISANTS, ou GOGUENARDS

Le comte d'Armagnac, MM. d'Heureux, Beauchamp et Des-Airs le jeune.

ACTE SECOND

SCÈNE I

Le seigneur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter

supprima les récits et les entrées de ballet et réduisit sa pièce en un acte. Nous rétablissons ici tous les morceaux supprimés.

le songe qu'il vient de faire; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont connus de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet, et ne le laisse point parler; ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien; il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE

DEUX ÉGYPTIENS, QUATRE ÉGYPTIENNES

DEUX ÉGYPTIENS, le ROI, le marquis de Villeroy.
ÉGYPTIENNES, le marquis de Rassan, les sieurs Raynal, Noblet et la Pierre.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et, rencontrant deux bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage; pour réponse, elles se mettent à danser, en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN

CHANTÉ PAR M. DESTIVAL.

Holà !
Qui va là !
Dis-moi vite quel souci
Te peut amener ici.

Mariage[1].

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur.
Je leur ôterai la laideur.

1. Il ne reste des demandes de Sganarelle au magicien que ce qu'on appelle, en termes de théâtre, les *répliques*.

N'effrayez pas.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtemps tous les démons muets,
Mais par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

QUATRIÈME ENTRÉE

UN MAGICIEN, qui fait sortir QUATRE DÉMONS

LE MAGICIEN, M. Beauchamp.
QUATRE DÉMONS, MM. d'Heureux, de Lorge, Des-Airs l'aîné et le Mercier.

Sganarelle les interroge; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

SCÈNE IV

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL

CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGEROTTI, BORDIGONI, CHIARINI, JON AGUSTIN, TAILLAVACA, ANGELO MICHAEL.

Ciego me tienes, Belisa;
Mas bien tus rigores veo
Porque es tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no es menos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos, Belisa,
Tuvieralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero[1]!

SIXIÈME ENTRÉE

DEUX ESPAGNOLS et DEUX ESPAGNOLES

MM. du Pille et Tartas, Espagnols.
MM. de la Lanne et de Saint-André, Espagnoles.

SEPTIÈME ENTRÉE

UN CHARIVARI GROTESQUE.

M. Lulli, les sieurs Balthasard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, Descouteaux, et les trois Opterres, frères.

HUITIÈME ENTRÉE

QUATRE GALANTS, cajolant la femme de Sganarelle.

M. le Duc, M. le duc de Saint-Aignan, MM. Beauchamp et Raynal.

1. Voici la traduction de ces couplets :

« Tu prétends, Bélise, que je suis aveugle, cependant je vois bien tes rigueurs. Ton dédain est si sensible, qu'il ne faut pas d'yeux pour l'apercevoir.

« Mon amour est bien grand; mais ma douleur n'est pas moindre. Le sommeil calme celle-ci; rien ne peut assoupir l'autre.

« Je saurois, Bélise garder le secret de tes faveurs, mais je ne suis pas le maître d'empêcher mes douleurs d'éclater. » (Auger.)

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Chartres. — Imp. Ed. Garnier. 322.4.14.

